

*La Nouvelle* **CRITIQUE**

**LETTRE A MAURICE NADEAU**

**SUR**

**LES INTELLECTUELS  
ET LE COMMUNISME**

*par Pierre Daix*

et

***NOUS ACCUSONS ...***

# LA NOUVELLE CRITIQUE

COMITÉ DE RÉDACTION

Émile BAULIEU

Émile BOTTIGELLI

Francis COHEN

Pierre DAIX

Jean-T. DESANTI

Jean FRÉVILLE

Jean KANAPA

rédacteur en chef

A. GISSELBRECHT

Annie KRIEDEL

Victor LEDUC

Henri LEFEBVRE

Jeanne LÉVY

Pierre MEREN

Victor MICHAUT

Lucien SEBAG

J. SURET - CANALE

Boris TASLITZKY

## REVUE DU MARXISME MILITANT

**N**OUS ne nous présentons pas au monde en doctrinaires avec un principe nouveau : voici la vérité, c'est ici qu'il faut tomber à genoux... Mais nous rattachons notre critique à la critique de la politique, à la prise de parti en politique, donc à des luttes réelles et l'y identifions.

KARL MARX.

**Q**UAND nous appelons les écrivains et les artistes à prendre la place qui leur revient dans le grand combat pour l'émancipation humaine, nous avons conscience de défendre à la fois l'avenir de la culture et la liberté de l'artiste. Nous avons conscience de défendre sur ce plan, comme sur tous les autres, la cause de la France, que nous voulons arracher à la décadence économique, politique et intellectuelle, afin qu'elle rayonne d'un éclat nouveau à travers le monde.

MAURICE THOREZ.

## NOUS ACCUSONS...

Chaque jour, maintenant, apporte son lot affreux d'exécutions capitales, de tortures policières, de « ratissages » de « mechtas » entières, d'internements en masse. Chaque jour de nouveaux témoignages, irrécusables, viennent souffleter l'hypocrisie de ceux qui couvrent du nom de « pacification » la guerre que la France conduit en Algérie.

« Le 29, écrit le soldat Jean Muller, qui mourut là-bas, dans une lettre publiée par les Cahiers du Témoignage Chrétien, la 3<sup>e</sup> Compagnie partait en corvée de bois avec 20 suspects et les abattait au col du Bécart, lieu de l'embuscade qui avait coûté 13 morts au 2/117 R.I. Ils étaient achevés de balles dans la tête et laissés sur place sans sépulture. On a alerté la gendarmerie pour constater le décès des 20 « fuyards » qui avaient été abattus. Le commandant dit en conclusion : Voilà vos camarades du 2/117 R.I. vengés. Ce sont ces Arabes qui ont tué vos camarades. D'ailleurs, si ce ne sont pas eux, ceux-là ont payé pour les autres. »

Allons-nous voir, au nom de la France et sous la caution d'un président du Conseil et de ministres se réclamant du socialisme, remettre en vigueur cette pratique infâme de l'exécution d'otages ?

« Alors que les camps ordinaires (d'internement) sont de simples espaces délimités par une enceinte de barbelés, Saint-Leu est un camp type. Un mur d'enceinte de 6 à 7 mètres entoure le camp avec aux quatre coins un mirador de 10 mètres équipé de projecteurs et de mitrailleuses. Réseau de barbelés à l'intérieur et à l'extérieur. Le réseau intérieur est électrifié et une raie blanche tracée sur le sol indique aux détenus la ligne à ne pas franchir sous peine d'être abattu. La nuit, les projecteurs balayaient l'intérieur et les alentours

et des chiens policiers sont lâchés dans le camp. Les baraquements, en bois et en tôle ondulée, sont alignés le long de trois allées centrales. 600 Algériens vivaient à la fin d'août à raison d'une centaine par baraque. Ils couchent sur des châlits superposés par 2 ou 3 personnes... (même source).

Ce qu'évoquent les mots de cette description, plusieurs d'entre nous le savent dans leur chair. Les peuples du monde entier prononceront-ils bientôt le nom de Saint-Leu comme ils prononcent déjà celui de Buchenwald ?

« Le 3 décembre 19... , dans le courant de l'après-midi, des gendarmes ont invité des militaires qui se trouvaient dans la cour du bordj à venir profiter du spectacle. Ils étaient en train de faire subir des tortures à deux Arabes arrêtés la veille. La première des tortures consistait à suspendre ces deux hommes, entièrement nus, par les pieds, les mains liés derrière le dos, et de leur plonger la tête un long moment dans un seau d'eau pour les faire parler. La deuxième torture consistait à les suspendre, les pieds liés aux mains derrière le dos, cette fois la tête vers le haut. Et, un tréteau étant placé dessous, on les faisait balancer à coups de poings, de telle sorte que leurs parties sexuelles frottent sur la barre bien pointue du tréteau. La seule réflexion qu'ait faite un des hommes en se tournant vers les militaires présents : « J'ai honte de me trouver tout nu devant vous. » N'ayant rien pu tirer de ces hommes, les gendarmes ont dit : « Nous remettrons ça ce soir. » (P.-H. Simon, *Contre la Torture*, Ed. du Seuil.)

Le rapport même de la commission parlementaire d'enquête retour d'Oran laisse percer, malgré son souci trop visible d'étouffer l'affaire (exprimé dans ce sophisme : « l'écueil à éviter, c'est de ne pas se laisser envahir par le doute, faute de quoi on ne peut pas conclure! »), des données qui éveillent plus que le « doute » quant à la pratique de la torture dans les interrogatoires de la police en Algérie. Il admet que « l'arbitraire n'est pas invraisemblable... », que certaines personnes entendues « ont trouvé des accents émouvants » pour évoquer leur interrogatoire. Il apparaît d'ailleurs beaucoup plus préoccupé de justifier les faits que de les contester, incitant ainsi involontairement le lecteur à accorder plus de crédit au témoignage du docteur Hovnanian qui, membre de cette commission, a refusé de cautionner le rapport final pour des raisons qu'il a exposées publiquement : « Il est bien certain que, trois mois et demi après les faits, il est difficile de vérifier l'existence de tortures, d'autant plus

qu'on s'efforce d'employer des méthodes laissant le moins de traces possible. Toutefois il est possible (...) de relever certaines contradictions. Par exemple, mettre sur le compte d'une épidémie d'eczéma (sic) les traces que l'on peut relever sur les mains et les pieds de certains détenus, est une explication qui peut difficilement être retenue par un médecin... Dans un des cas au moins, une des détenues a fait état d'une action par le courant électrique huit jours avant d'avoir vu les avocats (...) On comprend aisément que les autres détenus, craignant des sévices supplémentaires, aient préféré se taire avant d'être mis en contact avec leurs avocats. »

La vérité est que les justifications que s'efforcent de fournir les rapporteurs constituent en elles-mêmes le plus probant des réquisitoires : « Les mesures exceptionnelles accordées par l'Assemblée à M. le ministre résidant en Algérie répondaient à des circonstances exceptionnelles. Il est impossible, par des moyens habituellement considérés comme normaux, de détecter les organisations clandestines et paramilitaires, de poursuivre les agitateurs, etc. L'arrestation d'un membre d'un réseau clandestin est quasi impossible dans le respect des lois habituelles... » Pourquoi ? Le rapport ne répond pas à cette question. Pourtant c'est la question-clé, celle qui doit, en effet, permettre de comprendre ce qui fait « exceptionnelles » les circonstances. Nous répondons à cette question : l'arrestation d'un combattant algérien, qu'il soit musulman ou européen, est impossible sans mesures « exceptionnelles » parce qu'il est soutenu par tout un peuple, son peuple.



Lorsqu'on lutte contre le droit d'un peuple à disposer de lui-même, on en arrive inévitablement à employer ces procédés qui illustrent la fin d'un mythe. La cause que poursuit le gouvernement en Algérie ne peut être servie par des procédés justifiables, car cette cause elle-même est injustifiable : c'est la cause d'une bourgeoisie acharnée au maintien d'une domination coloniale aujourd'hui irrévocablement périmée. Ce n'est pas la cause de la France : une cause nationale ne se défend pas avec de tels moyens. La vérité est que la politique dite de « pacification » ne peut avoir pour terme que l'extermination massive des populations algériennes. Un homme bien informé de ces questions, Robert Barrat, prévoit ainsi que « si une solution politique n'intervient pas très rapidement, nous allons vraisemblablement assister un jour

ou l'autre à quelque gigantesque tuerie, où nul ne sera épargné, qu'il soit civil ou combattant, musulman ou européen. Certains — et parmi nos parlementaires — se résignent déjà à l'éventualité d'une telle tuerie... » (France Observateur, 14 mars). Et c'est vrai que telle serait le genre de « victoire française » que l'on peut escompter de la politique suivie par la bourgeoisie et ses commis ministériels. Déjà est mis en pratique, comme un pas sur ce chemin, l'odieuse procédure que le droit international condamne sous le nom de représailles collectives, atteignant les populations civiles sans défense. Un témoignage en a été apporté à l'Assemblée Nationale dernièrement sans se voir démenti : « Je possède des informations personnelles sur certains faits que je tiens pour authentiques. Je ne révélerai pas tout, c'est trop horrible. Je n'en citerai qu'une partie avec les précisions de dates et de lieux. Il s'agit de l'opération qui fit suite à l'embuscade du 28 février, laquelle coûta la mort de 28 soldats français au Sud de Dupleix. Si vous voulez des précisions, l'affaire s'est passée sur la route, en revenant du poste de Bouyamine. Voici quelques faits rapportés par un témoin : « Dès que cette tragique embuscade a été connue, jeudi après-midi, une opération de grande envergure a été engagée par l'aviation, des bataillons paras et des Sénégalais. Un véritable massacre a été organisé dans le massif. Vendredi 1<sup>er</sup> mars, les douars des environs, comme Tazrout, ont été attaqués par l'aviation à la bombe au napalm. Les chasseurs mitraillaient et tiraient avec rockets. Les munitions épuisées, ils revenaient à la base et reprenaient leur œuvre. Une centaine d'Algériens furent arrêtés après le massacre, sauvagement maltraités une nuit entière. Vingt-cinq d'entre eux ont été fusillés sur le lieu de l'embuscade. Vendredi 1<sup>er</sup> mars, le cadavre d'un Algérien tué pendant le combat de l'embuscade a été attaché sur le pare-chocs d'un half-track et promené pendant 50 kilomètres de Dupleix à Cherchell sur la route nationale. A Cherchell, le cadavre a été exposé sur la place du marché arabe. Des affichettes ont été apposées menaçant les Algériens en leur disant : « A qui le tour ? Avis aux amateurs ! ». (Laurent Casanova, séance du 20 mars, Journal Officiel du 21 mars, page 1735). De telles atrocités ne sont pas un accident qui souillerait une cause par ailleurs pure et juste; elles sont dans la logique même de la guerre qui est faite à l'Algérie.

Contre un peuple qui, tout entier (personne aujourd'hui ne le conteste), veut secouer le joug de la subordination colo-

niale, il n'y a d'autre recours que la répression de masse. Toute la population soutient les combattants de sa libération : toute la population devient l'ennemi. Du coup, la distinction entre les tâches de la police et celles de l'armée, entre la police et l'armée mêmes tend à s'effacer. A la besogne de répression, c'était un corps expéditionnaire, volontaires et mercenaires, qu'on employait contre le peuple du Vie-Nam; en Algérie, c'est aujourd'hui un demi-million de jeunes Français, le contingent. « Avant tout, nous sommes désormais des flics, déclarait le colonel Bigeard, chef des parachutistes, à l'Echo d'Alger (16 février). Ils [ses officiers, ses soldats] sont devenus des flics... » C'est dire que le gouvernement dégrade le rôle de notre armée nationale, chargée de défendre notre territoire et non de réduire un peuple à la merci d'un syndicat d'exploiteurs : « ...On arrive à cette monstruosité : la pratique de la torture par des militaires. Son usage par les policiers contre les délinquants de droit commun répugnait déjà : que dire si ce sont des soldats qui tourmentent non seulement des prisonniers, mais des civils de tous âges, des femmes, des enfants ? On peut plaider les circonstances atténuantes; excuser, non. C'est ici l'honneur même de la nation qui se trouve engagé dans son émanation la plus immédiate et la plus représentative : dans son armée, tirée de sa chair et porteuse de son drapeau. » (P.-H. Simon, ouvrage cité.)

La politique ainsi suivie tend à mettre la jeunesse de notre pays dans une situation où, contrainte et forcée, son comportement contredirait aux règles internationales au nom desquelles la France elle-même accusait à Nuremberg. « Les plus zélés, écrit le Message des Forces Armées (mars 1957) parlant des jeunes cadres militaires en Algérie, peuvent se retrouver comme criminels de guerre... Les meilleurs peuvent y perdre leur sensibilité, leur honneur et leur foi. » Pour neutraliser ce qui, en eux, se révolte contre la participation à des actes de cette nature, une pression idéologique considérable est exercée sur les jeunes soldats afin d'instiller en eux le racisme, le culte de la violence, la haine de la « canaille ». Le calcul est à échéance différée : la guerre colonialiste est, par surcroît, une école de guerre civile. Des fils de travailleurs, de paysans, des réserves mêmes de la démocratie française, on cherche à faire les troupes de choc d'un fascisme redevenu, déjà, insolent sur notre propre sol.

Au lieu de réprimer les activités de ce fascisme, le gouvernement et sa majorité parlementaire les favorisent, en portant atteinte, chaque fois que faire se peut, aux libertés démocratiques.

*cratiques les plus élémentaires : saisie de l'Humanité, poursuites contre des journalistes, poursuites contre le Comité pour la solution pacifique du problème algérien et le professeur Jean Dresch. A ce gouvernement, venu à la direction des affaires françaises sur la foi de l'engagement pris par lui de réaliser sans tarder une solution pacifique, il suffit maintenant que soit affirmée la nécessité d'une solution pacifique pour déclencher ici même le mécanisme de sa répression.*

*Nous accusons une telle politique, la bourgeoisie qui l'inspire et le gouvernement qui l'applique de torturer l'Algérie et de desservir la France.*



*Cette guerre-là met, en effet, en danger la démocratie dans notre propre pays, permettant au gouvernement de brandir l'accusation de trahison pour brimer la liberté d'expression, la liberté de réunion. Elle fait peser sur l'ensemble de la classe ouvrière le poids d'une économie déséquilibrée de son fait. Elle met en cause les conditions matérielles de la culture française, jetant chaque jour dans le feu du massacre le prix de la construction de 200 classes primaires.*

*Cette guerre-là place la France devant la réprobation des peuples du monde entier. Même les marchandages dérisoires de ses diplomates n'arrivent pas à faire que notre pays n'apparaisse isolé devant les Nations-Unies elles-mêmes. Même la résolution édulcorée qui fut adoptée à la récente session de l'O.N.U. et qui lui recommandait de donner une « solution pacifique, juste, démocratique » au problème algérien, notre gouvernement la tourne impudemment.*

*Cette guerre-là compromet les intérêts durables de la nation française pour sauvegarder les privilèges de quelques-uns. Elle risque de transformer le refus de la colonisation du peuple algérien en refus de la France, de toute amitié avec la France. En quelques mois, elle risque de trancher, et pour longtemps, les liens historiques qui se sont établis entre nos deux nations. Ce n'est pas vrai que l'Algérie soit la France, mais c'est vrai que l'Algérie n'est pas indifférente à la France, et jusque dans la vie d'innombrables familles de chez nous qui ont toutes sortes de liens de parenté avec d'autres familles, là-bas, des familles de travailleurs, de simples gens dont les intérêts n'ont rien à voir avec ceux des gros colons. Nous accusons le gouvernement de poursuivre une politique qui ne peut qu'aboutir au plus tragique des déchirements, au lieu*

que reconnaître en le peuple algérien un égal en ferait un ami de la France. Nous l'accusons d'organiser l'affaiblissement de la France de demain en risquant de rendre impossibles des relations économiques entre la France et la nation algérienne qui soient profitables à notre pays comme à l'Algérie. Nous l'accusons de préparer, en fait, le terrain à une emprise de l'impérialisme américain, voire au capitalisme allemand sous le couvert de l'Eurafrique, au lieu de préserver et de renforcer les chances qu'offrirait à notre pays une amitié particulièrement étroite entre nos deux peuples. Comme vient de le déclarer le Parti communiste algérien, les questions communes posées par l'histoire, « l'Algérie et la France ont intérêt à (les) résoudre en commun, à la condition, bien entendu, que ce soit dans l'esprit de notre époque, à la condition qu'au lieu de sujet à maître soient substitués des rapports entre amis et alliés libres et égaux... L'intérêt supérieur des deux peuples est de s'entendre. La France peut aider la jeune république algérienne sur le plan technique, économique, culturel ». Au lieu qu'en poursuivant cette dramatique aventure militaire, la politique gouvernementale risque à très brève échéance, pour sauvegarder les privilèges de la classe qui la soutient, la bourgeoisie française, de faire tout perdre à la France elle-même.



Nous exigeons donc, avec tous les intellectuels démocrates de France, que soit mis un terme à cette guerre. Il faut que notre gouvernement proclame le cessez-le-feu en Algérie et entre officiellement en contacts avec les représentants de la lutte algérienne — qu'il connaît et reconnaît « valables » puisqu'il est déjà entré plusieurs fois en contact avec eux, de son propre aveu, bien qu'officieusement. Il faut qu'il accepte la discussion et la négociation avec la nation algérienne sans aucun préalable. La lutte du peuple algérien est une lutte nationale ; on ne peut exiger en préalable d'une telle négociation que le peuple algérien renonce à ce qui fait la raison même de sa lutte, la revendication du droit à l'indépendance. Le fait est maintenant entré dans l'Histoire et aucune force militaire, aucun calcul politique ne peuvent l'effacer : l'Algérie est devenue une nation. Une nation d'origine ethnique diverse, mais dont les contours ne sont pas de race ni de religion : la plus grande partie du million d'hommes et de femmes d'origine euro-

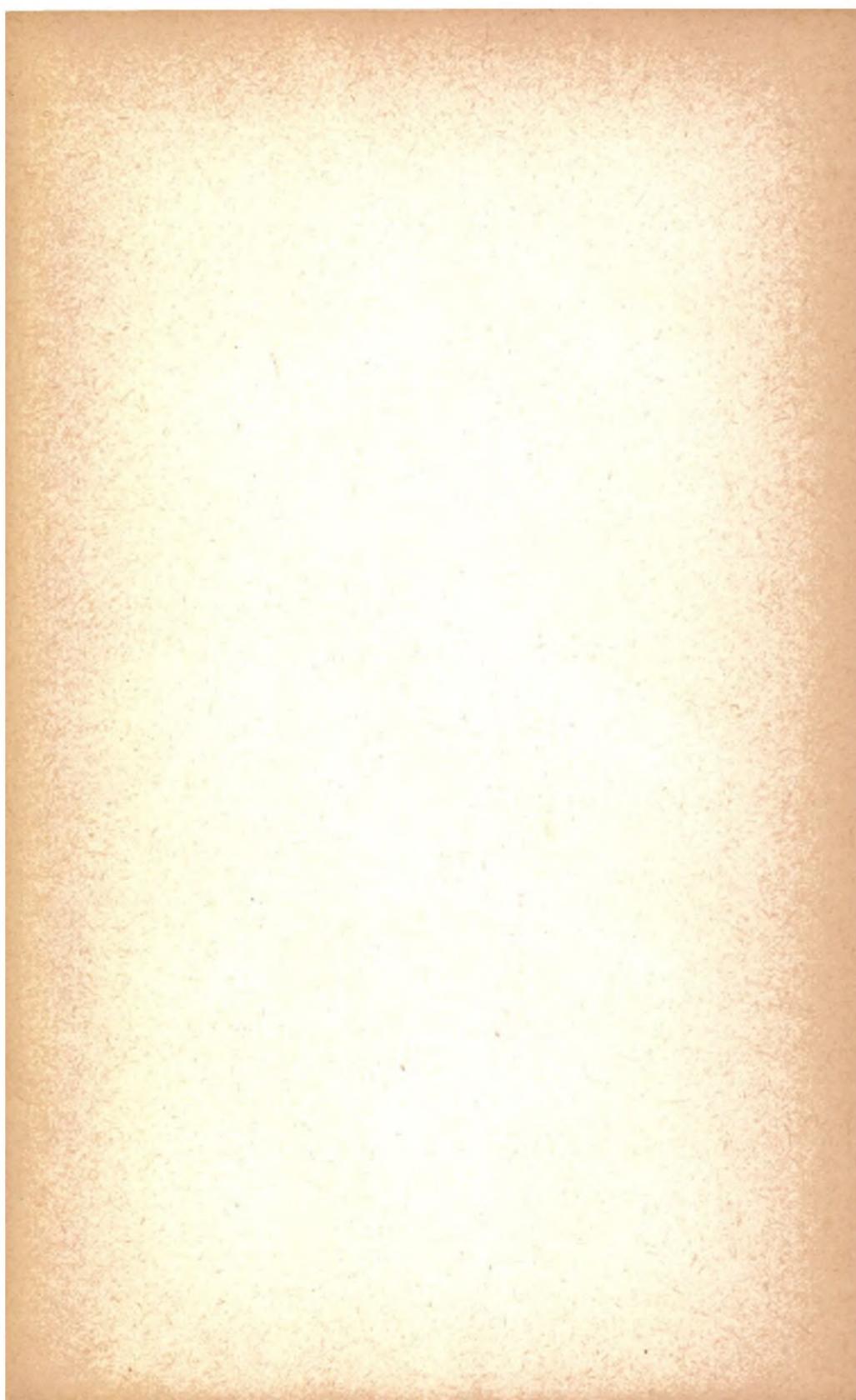
péenne, le plus souvent française, qui vivent en Algérie s'estime algérienne elle-même, et nombre d'entre eux, on le sait, sont intégrés corps et âme à la lutte nationale du peuple algérien. Une nation dont la prise de conscience s'est renforcée dans l'opposition même à la terreur que la bourgeoisie colonialiste fait peser sur elle, renforcée dans la lutte.

La seule solution du « problème » algérien, la seule issue de la guerre d'Algérie qui soit conforme à l'internationalisme prolétarien, à l'intérêt de la France comme à l'intérêt du peuple algérien, c'est la reconnaissance par le gouvernement français du droit du peuple algérien à l'indépendance.

Nous appelons donc solennellement tous les intellectuels de notre pays à utiliser tous les moyens que leur assurent leurs droits de citoyens et leur qualité d'intellectuels, qui par la plume, qui dans son enseignement, qui dans son art — pour imposer à notre gouvernement et à l'Assemblée Nationale de toute urgence cette juste et nécessaire solution.

LE COMITE DE REDACTION  
DE « LA NOUVELLE CRITIQUE ».

LETTRE A MAURICE NADEAU  
SUR  
LES INTELLECTUELS ET LE COMMUNISME



# I

6 novembre 1956

Cela fait bien trois mois que je traîne avec moi le numéro des *Lettres Nouvelles* contenant votre questionnaire \*. Depuis le temps, il s'est un peu gonflé de notes diverses, et sans doute aurais-je pu choisir un autre moment pour me mettre à y répondre. Mais, d'une part, je n'aime pas les devoirs de vacances; d'autre part, j'achevais un roman. Enfin, il n'y a guère que quelques jours que j'éprouve vraiment la nécessité de saisir l'occasion que vous offrez de mettre en ordre diverses réflexions sur les rapports de l'art avec la révolution.

Les journaux de ce soir poussent nettement à créer une atmosphère de pogrom anticommuniste, et cela au nom de la défense de la révolution. *Paris-Presse* est le plus acharné, comme déjà *le Figaro* de ce matin, et cela me donne l'étrange impression de revenir quinze ans en arrière quand tous les journaux étaient unanimes à démontrer que des gens comme moi étaient les contre-révolutionnaires, au service, disait-on alors, de la ploutocratie anglo-américaine et de la tyrannie bolchévique. En ce temps-là, les contestations sur la révolution s'élevaient entre les tenants de la révolution nationale et ceux de la révolution nationale-socialiste. Je ne note cela que pour l'absurdité, en certaines circonstances, de quelques vocables privilégiés : révolution, national, socialiste, et non point pour assimiler ce qui se joue actuellement à Budapest avec ce qui se passait alors en Europe. Mais enfin, mon métier consiste à se servir des mots et vous concevrez peut-être l'étrange inquiétude qui me prend lorsque je considère l'usage qu'on en fait.

---

\* Numéro de juin-juillet 1956.

Je ne me dissimule pas que si je tente ainsi de mettre de l'ordre dans mes idées, c'est par besoin de garder la tête froide. Le numéro des *Lettres françaises* qui s'achève est consacré à la Vente du Comité National des Ecrivains qui doit se tenir samedi. Ce soir, le Comité directeur du C.N.E. se réunit. Depuis pas mal de temps on assiste à une campagne d'une violence inouïe pour faire de cette vente annuelle de livres une sorte de test sur les événements de Hongrie. Cette fausse équation donne un rapport inattendu entre l'art et la révolution. On règle beaucoup de comptes, par le temps qui court, au nom de la révolution. Je ne sais ce qui sortira des délibérations du Comité directeur du C.N.E.; je ne voudrais pas non plus me dérober devant vos questions à l'aide d'événements peu prévisibles au moment où vous les posiez, mais le sentiment qui domine en moi est celui d'une déchirure, d'une distorsion entre ce qui se joue actuellement pour l'avenir des hommes et les reflets grimaçants, défigurés que nous en renvoie le monde où vous et moi nous vivons. Pas que je n'attache aucune importance à l'orchestration de colère et de haine à laquelle nous assistons présentement, mais ce qui me frappe, c'est un atroce décalage. Une version canaille, une transcription grotesque de ce que d'autres hommes vivent en tragédie.

Ce soir, il y a eu une manifestation violente devant *l'Humanité*. Les assaillants, repoussés hors du boulevard Poissonnière, s'en sont pris à la partie de l'immeuble donnant sur le faubourg où sont logés d'autres journaux dont *Libération* et *Les Lettres françaises*. Le rez-de-chaussée est saucagé. Le Comité directeur du C.N.E., au même moment, a décidé unanimement de maintenir la vente<sup>1</sup>.

8 novembre 1956

Croyez-vous vraiment que le premier critique qui s'est avisé de découvrir dans *l'Orestie* une banale histoire de cocu et d'adultère bourgeois ait apporté un point de vue neuf sur la tragédie grecque ? Je sais bien qu'il y a analogie de situation et qu'entre Egisthe, Clytemnestre et Agamemnon rentrant de guerre, on peut écrire, si on en a le goût, une

1. C'est après l'émeute du lendemain, 7 novembre, que fut prise la décision d'annuler cette manifestation.

comédie de boulevard. Il s'agit tout de même de s'entendre sur la valeur qu'on entend conférer au mariage bourgeois. Ou on le considère comme l'*ultima ratio* des rapports entre mari et femme et l'on interprète le monde entier à son aide, l'*Orestie* comprise, ou l'on y voit la pauvreté que c'est en vérité dans notre monde aliéné et, ma foi, la parodie est un moyen comme un autre de faire éclater le mensonge. Votre questionnaire ne me renseigne pas sur ce point, et je le regrette, mais les grands mots y dissimulent mal une situation de comédie de boulevard et que vous vous représentez les rapports entre un intellectuel communiste et le mouvement révolutionnaire comme une sorte particulière de mariage bourgeois avec cocuage et torts réciproques.

La première fois que j'ai lu votre texte, en juillet, j'ai d'abord cru que vous vous moquiez, tant vos questions et vos considérations me paraissaient sans commune mesure avec les phénomènes à propos desquels vous désiriez instituer un débat. Les réponses que *Les Lettres Nouvelles* ont publiées depuis m'ont montré que vous preniez la chose au sérieux. Au reste, votre préambule comportait un avertissement à l'adresse de gens comme moi, auquel je n'avais pas assez pris garde : « *aux intellectuels communistes de dire si le dialogue est possible* ».



Il y a de ces expressions que l'usage rend banales au point qu'elles en perdent toute signification. Figurez-vous qu'un écrivain, en ce mois d'octobre 1956, s'est imaginé, parce que le C.N.E. l'invitait à sa vente annuelle, qu'il était convié à un « dialogue » avec des intellectuels communistes<sup>2</sup>. Il a été très surpris de s'entendre répondre qu'au cours de cette vente, le C.N.E. souhaitait seulement qu'il vende beaucoup de ses livres, que le C.N.E. n'avait aucune qualité pour représenter les intellectuels communistes et que si un dialogue s'instaurait au Vel' d'Hiv', ce serait entre ce romancier et ses propres lecteurs — parmi lesquels il se trouverait peut-être des communistes.

Cette méprise me semble révélatrice d'une confusion qui règne chez certains intellectuels non communistes, lesquels finissent par considérer que ce « non-communisme » suffit à

2. Bien que cet écrivain ait ainsi été un des premiers à lier la vente du C.N.E. aux événements de Hongrie, je crois sa méprise sincère, à cette date du moins.

les caractériser. Quand ils envisagent « le dialogue » avec des communistes, c'est toujours à propos du communisme, jamais de leur propre attitude; ce qui sous-entend que le communiste invité à un tel « dialogue » doit être omniscient, au courant et responsable de toutes les décisions que les communistes du monde entier ont pu prendre dans n'importe quel pays et n'importe quel domaine, capable sur le vu d'une dépêche d'agence ou d'un correspondant particulier, d'endosser les actes d'un gouvernement étranger, dont ladite dépêche ou ladite correspondance ne donnent peut-être qu'un aperçu tendancieux ou une version mensongère. Après quoi, votre interlocuteur en tire des conclusions définitives sur le « dialogue ». Ici, vous ne m'aviez ni informé de votre intention, ni consulté sur le thème du « dialogue ». Vous avez décrété. Mais souffrez que je vous laisse la parole :

#### QUESTIONS AUX INTELLECTUELS COMMUNISTES ET AUX AUTRES

*Le rapport de Krouchtchev au XX<sup>e</sup> Congrès du Parti communiste de l'Union soviétique a suscité chez les intellectuels communistes français un certain désarroi. En effet, ce n'est pas en U.R.S.S. seulement que se sont fait sentir les méfaits du « culte de la personnalité » et que le stalinisme demande à être « liquidé » comme le pire souvenir d'une idéologie révolutionnaire tournant contre elle ses propres armes. Le processus de « déstalinisation » a-t-il des chances de s'étendre en France et ses effets s'exerceront-ils également dans les domaines de l'expression artistique ?*

*Nous ne pouvons nous montrer indifférents à ces questions, d'autant qu'elles vont au-devant de notre désir d'éclairer par ce biais les rapports malaisés à définir de l'art et de la révolution. Qu'est-ce, pour un artiste révolutionnaire, que la « liberté d'expression » ? Cette liberté a-t-elle des limites ? Ces limites sont-elles tracées par le Parti ou par l'artiste lui-même ? Qu'entend-on par « commande sociale » ? L'artiste doit-il répondre à la commande sociale, ou s'en désintéresser, et de quelles façons ? Autant d'interrogations qui mènent à la question plus générale des rapports de l'artiste avec la société, dans des limites et selon des modalités à définir.*

*Les problèmes des intellectuels communistes nous concernent tous. Aussi nous a-t-il semblé, maintenant que se relève le rideau de fer qui séparait entre eux les intellectuels de gauche, qu'un débat pourrait s'instituer à partir d'un*

*questionnaire qui s'adresse à tous et n'a pour but que d'ordonner les problèmes litigieux. Il ne s'y dissimule aucun piège, et il n'a pas été conçu pour permettre à certains de triompher alors que d'autres en seraient réduits à battre leur coulpe. Aux intellectuels communistes de dire si le dialogue est possible. Aux uns et aux autres de le prouver.*

## QUESTIONS

1° *Pensez-vous que les dirigeants actuels de l'U.R.S.S. ont bien fait de dénoncer les méfaits du « culte de la personnalité », de condamner les crimes et erreurs de Staline? N'avez-vous jamais eu de doutes sur ceux-ci? Si oui, les avez-vous manifestés, ou quels motifs vous ont empêché de le faire?*

2° *Ne pensez-vous pas que le « jdanovisme » a été la forme culturelle du stalinisme et qu'il doit également disparaître?*

3° *Que pensez-vous de la théorie du « réalisme socialiste »? Croyez-vous que, grâce à cette théorie, les écrivains et artistes communistes (d'U.R.S.S. et des pays capitalistes) sont parvenus à des formes d'art nouvelles et valables?*

4° *Si vous admettez que le Parti communiste doive mener une politique culturelle, sous quelles formes pensez-vous que cette politique doit s'exercer? Par qui doit-elle être élaborée? Acceptez-vous le contrôle du Parti sur les artistes? Sous quelles formes?*

5° *Quels rapports établissez-vous entre votre besoin personnel d'expression artistique et les nécessités de la lutte révolutionnaire? Essayez de définir compatibilités et incompatibilités, notamment dans le cas où vous avez le sentiment que cette lutte se fourvoie.*

6° *Si l'art et la littérature constituent, comme le pensaient Marx et Engels, une « superstructure », cette définition vous paraît-elle suffisante?*

7° *Comment voyez-vous, d'après votre propre expérience, le rôle de l'artiste?*

Voici donc que je partage avec mes camarades un certain désarroi. En foi de quoi vous m'apprenez que nos problèmes vous concernent, vous aussi! Il nous appartient en propre de dire si le « dialogue » est possible, mais quant à le prouver nous sommes logés à la même enseigne que vous et que tous les autres. De sorte que si le fameux « dialogue » ne s'est pas instauré plus tôt, c'est la faute à qui ou à quoi? Au fait qu'il n'y avait pas encore ce « certain désarroi » parmi

nous ? Que n'étant saisi d'aucune proposition de votre part nous ne vous ayons pas dit si nous jugions le « dialogue » possible ? Ou bien que vous nous récusiez jusqu'alors ? Quel rideau de fer séparait donc entre eux les intellectuels de gauche ? Il m'est arrivé d'entretenir de bons rapports avec pas mal de collaborateurs de votre revue. Avant que vous ne vous aperceviez de l'existence d'un tel rideau de fer, un certain nombre de signatures se retrouvaient fréquemment déjà dans *Les Lettres Nouvelles* et *Les Lettres françaises*. Ce qui est vrai, c'est que vous accueillez, vous, fort peu d'écrivains communistes chez vous. Il faut sans doute prendre vos explications pour l'annonce qu'à l'occasion de ce désarroi et de votre questionnaire, vous avez décidé de leur ouvrir de façon limitée et réglementée les colonnes de votre revue. Autrement dit, le « dialogue », c'est vous. Il ne m'appartient plus que de me plier à vos désirs, au sujet choisi, à une formulation qui « n'a pour but que d'ordonner les problèmes litigieux », alors que vous vous êtes bien gardé de me demander quels étaient les problèmes en litige, à mon avis, entre vous et moi, et donc, a fortiori, comment ils pouvaient s'ordonner. De sorte que si les problèmes des intellectuels communistes concernent tout le monde désormais, vous voulez bien « tenter le dialogue », mais à la condition expresse que les intellectuels communistes vous confient d'abord le soin de définir quels sont leurs propres problèmes. Ensuite, qu'en vous répondant, ils vous reconnaissent implicitement le droit de les traiter comme un colon les indigènes évolués ou un médecin les enfants en bas âge qui-ne-savent-pas-dire-tout-seuls-de-quoi-ils-souffrent. Vous me direz que la différence entre votre questionnaire et une consultation électorale en Algérie sous le proconsulat de M. Naegelen ou une consultation pour nourrissons, c'est que je suis libre d'y répondre.

Ce qui veut très exactement dire que je suis libre, en ne vous répondant pas, de vous laisser trancher à votre guise des problèmes qui me concernent et d'en tirer les conclusions qu'il vous plaira. Ce qui est, au vrai, la situation d'un prévenu devant l'interrogatoire du tribunal.

Et vous avez cru un instant que cette alternative pouvait porter le nom de dialogue ?



Reste donc un questionnaire. A la fois invite à un examen de conscience et interrogatoire. Et ces deux aspects devraient

vous inciter à réfléchir au fait que non seulement vous êtes incapable de considérer un intellectuel communiste comme votre égal et donc de « dialoguer » avec lui, mais encore que, d'autorité, vous vous posez par rapport à lui en directeur de conscience et en juge tout à la fois.

Prenons le directeur de conscience. Vous savez probablement, fut-ce par oui-dire, qu'un intellectuel communiste s'efforce de faire corps avec le mouvement révolutionnaire. Le XX<sup>e</sup> Congrès révèle que le culte de la personnalité a provoqué de graves erreurs de toutes sortes affectant non seulement l'U.R.S.S., mais le mouvement international. Alors, vous prenez l'intellectuel communiste dans cette situation où il vous apparaît comme quelqu'un qui a été trompé et, traitant de son union avec le prolétariat révolutionnaire comme d'un mariage, vous lui demandez : « Quels doutes aviez-vous sur la vertu de votre conjoint ? A présent que votre malheur a été rendu public, dites-nous tout. Nous, nous savions déjà, alors n'ayez pas peur. »

Quand un époux commence à se complaire dans l'exposé public des doutes qu'il a pu entretenir au cours de sa vie conjugale, c'est qu'il a envie de divorcer. La perche que vous nous tendez, c'est de nous faire montrer que les torts ne sont pas de notre côté. En fait, il suffit de vous lire, vous considérez dans cette affaire qu'il y a eu mésalliance; vous êtes prêt à nous rendre votre estime pour peu que nous en convenions. Vous assumez, avec maestria, le rôle du prêtre dans les bonnes familles, *pour peu* que l'on se sente une brebis bourgeoise égarée. Vous êtes si sûr de votre fait qu'il ne vous vient même pas à l'esprit que si mariage il y a, la vie commune peut sembler plus importante aux intéressés que les torts qu'ils ont pu avoir l'un envers l'autre. C'est vraiment l'histoire de cocu au cœur de la tragédie. Votre première question s'adresse exclusivement au quant-à-soi d'un petit bourgeois, de ceux qui ont toujours à la bouche : « Me faire ça à moi ! » Cl. Morgan a écrit un roman là-dessus; je vous le conseille. Je me suis d'abord demandé si vous n'aviez pas perdu la tête, mais non : « *Pensez-vous que les dirigeants actuels de l'U.R.S.S. ont bien fait de dénoncer les méfaits du culte de la personnalité, etc.* » Pensez donc, ils n'ont pas demandé notre avis, ni si cela nous gênait ou pas qu'ils révélaient ainsi notre infortune...

Quelle commune mesure y a-t-il entre ce qui ne peut être qu'une déconvenue, ce que vous appelez « un certain désarroi », et ceux de nos camarades de combat qui ont souffert

fert innocemment des « erreurs et crimes » de Staline ? Ce sont mes camarades et leur combat est le mien, ni vos camarades, ni votre combat. Et le prix qu'ils ont payé est aussi un prix que *notre* combat a payé. Et en face de cette tragédie-là, à l'échelle du mouvement révolutionnaire, vous voudriez que nous parlions accommodements personnels ? Le grave est que vos questions soient sans rapports avec les problèmes des communistes en général. Pas plus des intellectuels d'ici que des dirigeants de l'U.R.S.S. aux prises avec les conséquences du culte de la personnalité, que des victimes, familles de fusillés ou combattants réhabilités à temps.

L'honneur des intellectuels me tient à cœur, mais quel honneur serait-ce que celui qu'il faudrait défendre sur le dos du combat révolutionnaire ? Le problème commun aux communistes, c'est de faire que le combat révolutionnaire se dégage d'une maladie qui l'a frappé, qu'il se libère de ses entraves et guérisse ses plaies.

Oseriez-vous demander si « les dirigeants actuels de l'U.R. S.S. ont bien fait de corriger *pratiquement* les erreurs qui leur étaient léguées » ?

C'est ici qu'intervient le juge. Il ne vous a sans doute pas échappé, puisque votre questionnaire « *ne dissimule aucun piège* », qu'il y avait quelque abus à y mêler les conséquences pratiques pour l'Union soviétique des erreurs de Staline aux conséquences idéologiques desdites erreurs pour des intellectuels français. Tour à tour, en suivant le fil de votre interrogatoire avec naïveté, il faudrait se décharger de toutes responsabilités sur l'Union soviétique ou se considérer comme partie prenante à son pouvoir d'Etat, du moment que l'on est communiste. Cette façon de mêler constamment autrui au débat que vous prétendez instituer évoque pour moi ce questionnaire de dénazification distribué par l'administration alliée en Allemagne occidentale au lendemain de la guerre. Peut-être y a-t-il eu chez vous assimilation inconsciente entre dénazification et déstalinisation ? Quelles que soient vos intentions, en tous les cas, j'éprouve, à vous voir mêler autrui à tout bout de champ, ce sentiment qu'exprimait Von Salomon et qui lui faisait craindre, disait-il, « *de participer à un acte capable, dans ces circonstances incontrôlables, de nuire sur l'ordre de puissances étrangères à un pays et à un peuple dont je suis irrévocablement* ».

Sans doute n'êtes-vous pas une puissance étrangère, simplement un étranger au combat commun à l'Union soviétique et aux communistes français. Il ne s'agit pas d'ordre

non plus, seulement d'incitation, mais le danger de nuire existe pareillement.

Les jugements que vous poussez à porter, par exemple, sur le « jdanovisme » (question 2), la théorie du « réalisme socialiste » (question 3), sans parler, bien sûr, de votre première question, me semblent de nature à court-circuiter les réflexions des intellectuels soviétiques en ces matières. Je n'ai d'une part aucune compétence pour me substituer à eux; d'autre part, je ne vois rien dans votre activité de critique, d'homme de lettres, d'intellectuel qui vous qualifie pour être un intermédiaire entre eux et moi. Je ne sais pas ce que vous avez pensé de leurs œuvres. S'il vous est arrivé de vous exprimer sur une traduction française d'un roman soviétique, votre article a dû m'échapper<sup>3</sup>. Or, si je vous écoutais, non seulement je me désolidariserais d'eux, mais encore, tout naturellement, je deviendrais une sorte de témoin à charge ou à décharge selon les besoins de votre cause. En fait, l'ambiguïté de votre questionnaire joue sur les sentiments de camaraderie que des hommes comme moi peuvent éprouver envers les intellectuels soviétiques. J'ai toujours cru combattre pour la même cause qu'eux, je le crois toujours. Je ne comprends pas tout ce qu'ils font, je ne suis pas toujours d'accord avec ce qu'ils disent, par exemple, de mes livres, mais nous sommes du même côté de la barricade. Or, vous vous placez d'emblée à son faite, sans expliquer d'où vous tenez ce privilège. Vous occupez, semble-t-il, de naissance une position d'observateur inimaginable, sauf en cas d'armistice, et vous prenez inconsciemment le ton d'un parlementaire devant des combattants qui auraient déposé les armes. Je ne sais ce qu'en pensent les Soviétiques, mais chez nous la révolution n'est pas réalisée. Entre ceux qui

---

3. Depuis que ces lignes ont été écrites, voilà que vous parlez (*Lettres Nouvelles* de janvier 1957) de l'histoire de la « jeune fille de Kachine » d'Ehrenbourg, alors qu'il s'agit du *journal intime* écrit par une jeune fille et non d'une œuvre d'Ehrenbourg. Ehrenbourg n'a fait que présenter ce journal intime aux lecteurs soviétiques, tout de même qu'Elsa Triolet aux lecteurs français, dans la traduction qu'elle en a donnée en 1952. Votre ignorance vous conduit à parler, à propos de ce document, de « pire exemple de littérature édifiante du temps de guerre ». Et vous ajoutez : « Ce que le socialisme ou le « réalisme socialiste » viennent faire en cette histoire n'est pas clair ». Au temps du retour du général Speidel, votre mépris pour ce dernier message d'une fusillée prend une singulière allure. Sans parler de la lumière que votre attitude jette sur le sérieux que vous mettez à connaître les livres que vous jugez si péremptoirement.

tentent de faire que leur art serve la révolution et ceux qui mettent leur talent au service des puissances de conservation sociale, les combats en France n'ont pas cessé; ils redoublent même, dirais-je. Je conçois fort bien que les Soviétiques tentent de nouer des rapports avec *tous* les écrivains français et mon amitié pour eux ne m'autorise nullement à me mêler du choix de leurs relations, mais précisément, vous, vous me demandez de vous accepter comme arbitre de mes relations avec eux. La grossièreté de ce procédé ne saurait vous échapper. Je n'ai aucune envie de les servir à vos yeux; ils sont majeurs. Vous me permettez de redouter de les desservir à mon insu. Je ne supporterais pas qu'ils se missent en tiers entre moi et un écrivain étranger. Je leur dois cette justice, jamais aucun n'y a songé. Cette maladie sévissait, il y a quelques années, dans les démocraties populaires, où l'on rencontrait certains intellectuels qui se découvraient la vocation de servir de pont entre les Soviétiques et les intellectuels des pays capitalistes. Il semble que la « déstalinisation », si j'en crois votre exemple, a bizarrement propagé cette maladie chez nous, faisant fleurir des interlocuteurs bénévoles entre intellectuels communistes français et intellectuels soviétiques.

Il en est de même à l'égard de mes camarades de combat, intellectuels ou non, de France.

Je ne vois, ici, d'autres raisons qui puissent vous justifier qu'une immense confusion et une très grande incohérence. En prenant le Parti communiste français pour ce qu'il est, l'organisateur des combats émancipateurs de la classe ouvrière, avec les pertes en vies humaines que de semblables luttes impliquent, je ne vois personne qui puisse lui reprocher d'avoir du sang sur les mains. Il est toujours loisible, après coup, d'expliquer que telle action pendant la Résistance aurait pu coûter moins d'hommes. Le Parti n'était pas pour l'attentisme. Quand on sait ce que le Vercors a coûté inutilement, c'est l'attentisme qui fut criminel. A supposer qu'on pût additionner ce qu'ont coûté les erreurs inévitables des communistes dans notre guerre de libération nationale, qui oserait dire que ces fautes ont quelques rapports avec le prix des bombardements aériens, avec celui de la destruction des maquis laissés sans armes, avec celui de la méfiance alliée envers les F.F.I. ? Essayez de chiffrer ce qu'a payé la nation pour la non-intervention en Espagne, pour Munich, la drôle de guerre et sa défaite, l'occupation, les conceptions du B.C.R.A. ou de la D.G.S.S. Je considère, comme Français

d'abord, que le Parti communiste de mon pays, au lieu de coûter des larmes et du sang à la France, a économisé à la patrie beaucoup de pleurs et de deuils. Et pour parler sur ce ton que vous prenez, il faudrait d'abord prouver, non seulement que l'on n'a pris aucune part à la politique qui dispersa des tombes et des cendres de Français de Gurs à Maïdanek et de Châteaubriant à Löbl-Pass, mais encore qu'on a fait autre chose que d'attendre des jours meilleurs. Il faudrait prouver de même qu'on n'a jamais eu aucune part à l'activité de tous les partis qui portent la responsabilité de la guerre du Viet-Nam, puis de celle de l'Algérie. C'est peut-être votre cas. J'eusse aimé de tels justificatifs au départ.

J'éprouve, quant à moi, cette sorte de reconnaissance envers le Parti communiste français, et ne me dites pas pour me disqualifier que j'en suis membre. Je suis reconnaissant à mon peuple d'avoir créé cette force, la seule en tant que parti à n'avoir jamais cédé aux organisateurs de désastres nationaux. Je n'en suis qu'une part infime, mais devant votre questionnaire, vous me permettez de craindre d'abord de participer à un acte capable, dans des circonstances incontrôlables, de nuire, sur la sollicitation de quelqu'un qui ne m'apporte aucune garantie, à mon pays, à mon peuple, à un parti qui a bien servi la France, pays, peuple et parti dont je suis irrévocablement.

## II

D'autres aussi font les scrupuleux par une vraie chattemitterie, afin de sembler plus saints. — François DE LA NOUE, *Discours politiques et militaires*.

Je ne rejette pas, notez bien, que vous avez cru votre méthode la bonne pour obtenir que certains intellectuels s'expriment à propos de ce que vous appelez la « déstalinisation » et des effets d'un tel processus sur l'expression artistique. Ce qui me gêne pour vous, ce n'est pas que, journalistiquement parlant, vous soyez un meneur de jeu partisan, c'est que vous donniez vos propres conclusions comme questions d'un dialogue.

Si je vous suivais sur ce terrain, j'aurais la partie belle à récuser les avis de tous ceux qui, dans leur art, ne se sont jamais souciés de la révolution. Je pense au contraire que l'art révolutionnaire ne peut se développer que dans son contexte réel, c'est-à-dire aux prises avec les forces qui nient la révolution. La révolution se prépare, se développe, se construit dans le cadre des nations; c'est-à-dire qu'en art comme dans tout autre domaine, on ne saurait envisager un milieu révolutionnaire privilégié, clos, isolé de tout ce qui est contre-révolutionnaire ou seulement neutre. Vous, vous prenez en face de ces problèmes le ton de la pureté doctrinale. Vous fondez sur elle votre conduite comme sur un apanage, bien à l'abri de tout ce qui se fait, précisément, pour édifier un nouvel art qui aille de pair avec la révolution en notre pays.

Avant de vous répondre sur le fond, il faut bien que je

tente de vous faire saisir en quoi votre sûreté de conscience ne peut que me faire douter de votre sincérité. La sûreté de conscience se paye toujours de quelques précautions. Elle signifie un refus d'examen, un certain dogmatisme. L'action et ses nécessités entraînent plus ou moins une telle sûreté de conscience, mais les vérifications pratiques qui en sont le fruit peuvent permettre d'en corriger les effets. Par contre, la sûreté de conscience du spectateur, ses partis pris, sont singulièrement dangereux. Dans le cas de l'art révolutionnaire, une assurance professorale aussi rigoureuse que la vôtre demanderait à tout le moins des références. Or, vous n'en donnez aucune. Vous posez des conclusions et vous appelez ceux qui peuvent posséder quelque expérience en la matière à venir témoigner devant vous. Il devrait vous apparaître que vous mettez la charrue avant les bœufs. Au contraire, vous tirez argument du rôle de magister que vous vous donnez. Cette attitude permet de justifier toutes les incompréhensions et ne peut que servir les ennemis, quels qu'ils soient, d'un art neuf, d'un art révolutionnaire. Et n'allez pas invoquer en guise d'excuse la sûreté de conscience que manifestent parfois les créateurs qui s'essayaient à être des novateurs. En effet, le dogmatisme de l'artiste qui se bat contre la surprise de ses camarades de combat, le doute de ses meilleurs amis, l'incompréhension organisée par les ennemis, ne peut être mis sur le même pied que le dogmatisme des critiques, des observateurs, de ceux qui ne participent pas au mouvement et freinent des quatre pattes. On désigne, par commodité, d'un même mot ce qui est entêtement du créateur et négation du glossateur. Le créateur peut se tromper, apprendre de ses ennemis mêmes, mais ce sont les œuvres qui tranchent, pas les discours ni les exégèses. Or, ici, nous vivons dans un pays où l'art révolutionnaire se heurte au commerce de la bourgeoisie, à la bureaucratie officielle et, au-delà de ces escarmouches superficielles, à l'idéologie régnante qui est conservatrice. Quel jeu jouez-vous donc ? Votre sûreté de conscience peut tout juste affronter avec succès les manifestations bureaucratiques, le dogmatisme, la scolastique dans les pays où la révolution est au pouvoir, mais c'est à vos concitoyens, ici, que vous vous adressez. Et l'ambiguïté fondamentale de ce questionnaire, que je dénonçais tout à l'heure, donne à votre sûreté de conscience les caractéristiques de celle qui animait les jésuites des *Provinciales*. Qu'avez-vous donc à vous reprocher pour vous accommoder d'abord avec l'au-delà ?

Je conçois fort bien que votre petit îlot de bonne conscience vous semble douillet. Se placer en porte-à-faux entre la révolution au pouvoir et la révolution qui se fait, permet, dans un pays comme le nôtre, d'accabler à peu de frais la seconde aussi bien des erreurs que des succès de la première. Mais eussiez-vous posé vos questions à partir de votre confort intellectuel que je ne vous le reprocherais pas. Les choses seraient claires.

Au vrai, vous noyez cette première confusion dans une équivoque plus grave. Vous voulez éclairer les rapports entre l'art et la révolution, mais au départ vous passez de l'un à l'autre, vous posez qu'il existe entre les deux un rapport tel que le « *processus de déstalinisation* » devrait s'appliquer indifféremment aux deux.

De sorte que vous placez vos interlocuteurs à l'intérieur d'un réseau d'alternatives jamais précisées, mais qui excluent d'emblée les réponses capables de détruire votre sûreté de conscience. Une maïeutique qui mêle deux domaines différents n'est plus qu'un remarquable procédé scolastique pour permettre à l'interrogateur de triompher de l'interrogé sans avoir laissé à celui-ci la possibilité de prendre appui sur le réel afin de s'évader du labyrinthe où on l'enferme. Mais c'est de la scolastique. Vous nous demandez en fait si nous avons tué notre grand-mère quand nous étions ivres. Avec cette différence que « révolution » en 1957, en France, ne désigne pas un état de fait, mais un combat et une perspective, que les rapports entre l'art et la révolution sont ceux de l'art et de ce combat et de cette perspective, tandis que vos équations excluent précisément ce combat au profit de cette abstraction que vous dénommez « *processus de déstalinisation* », cette perspective au nom du retour en arrière.

Il se trouve que vous avez écrit, voici quelques années, un portrait de vous. J'ai beau le confronter à ces questions dont vous prenez aujourd'hui la responsabilité, il ne me semble pas ressemblant. « *Ayant, comme tout le monde, mes goûts et mes opinions, disiez-vous, je ne suis nullement soucieux de les faire partager. Dans la discussion, je me rends sans combattre, par timidité peut-être, plus probablement par scepticisme et nonchalance. Chacun tient à ce qu'il pense, du moins je le suppose; à quoi bon, dès lors, chercher à convaincre? Je laisse croire à mon interlocuteur qu'il est parvenu à ses fins si je devine qu'il en tirera grand plaisir...* »

Or voilà ici, devant ces rapports entre l'art et la révolution « *malaisés à définir* », que vous caractérisez d'emblée cela

seul qui pourrait les mettre en cause, excluant a priori tout le reste. Votre questionnaire ne se soucie pas, en effet, de faire partager vos propres opinions : il les impose comme prémisses à toute argumentation. A quelqu'un de sceptique et de nonchalant comme vous, une telle démarche a dû coûter bien des efforts.

Ce qui me scandalise dans ce procédé, touchant aux questions de l'art — et non plus à la liberté des interlocuteurs dans le dialogue —, c'est que l'équivoque porte précisément sur les problèmes essentiels que les créateurs ont à débattre. Que vous supposiez ces problèmes résolus à votre façon ne me gêne guère. On peut toujours vous contraindre à convenir qu'il sont à résoudre, puisque vous n'êtes que spectateur. Mais vous faites pis. Vous nous encombrez au départ de toutes les confusions qui servent précisément à éluder les vrais problèmes. Exactement comme si vous ne posiez vos questions qu'afin d'empêcher qu'on les pose dans leurs termes réels. Je sais bien que notre langue se prête aux abstractions qui permettent de couvrir les véritables contradictions, mais toutefois je crois que vous en abusez. La liberté de l'art ou sa répression ont-elles forcément à voir avec l'art révolutionnaire ? Oui et non. La pornographie, l'appel public au meurtre peuvent être de misérables prétextes pour empêcher la compréhension et la diffusion de grandes œuvres<sup>4</sup>, mais aussi l'inverse. De même le succès ou l'insuccès commercial. Le fait que ce soit à l'aide d'une loi qui vise les films de bordel qu'on a interdit de projeter les chefs-d'œuvre du cinéma soviétique ne prouve rien quant à l'art, seulement la décrépidité de notre société. Ainsi, les tableaux qui font scandale ou que la police décroche peuvent n'être que des croûtes. Les rapports entre l'art et le monde ne sont pas forcément révélés par l'accueil public ou officiel fait aux œuvres. C'est un contexte aléatoire qui sert à toutes les mauvaises excuses, à toutes les échappatoires.

Et vous, ici, vous partez de la plus grave de ces équivoques. Quel rapport y a-t-il entre les « erreurs et crimes »

---

4. Songez à Taine écrivant treize ans après l'écrasement de la Commune, en 1884, quand la classe ouvrière française reprend du nerf et que Zola prépare *Germinal* : « Le virus antisocial de Rousseau produit des ravages monstrueux dans les cerveaux vides ou détraqués, les amours-propres déréglés et souffrants, les consciences véreuses... Il y développe les plus pernicieuses instincts; il y justifie les pires actes... le vol, le meurtre et le brigandage en grand pratiqués sous le prétexte de salut public. » Belle manifestation de conscience de classe ou je ne m'y connais pas.

de Staline et l'art révolutionnaire ? Faut-il par exemple renier Maïakovski sous prétexte que Staline voyait en lui « le plus grand poète de notre époque soviétique » ? Vous donnez arbitrairement comme contexte aux questions que vous posez un ensemble de phénomènes dont je ne nie pas l'importance, mais qui ne s'y raccordent pas. Cela ne peut avoir qu'une conséquence ou un but : fournir un tableau de disqualification, aisé à consulter et qui permet de se débarasser des interlocuteurs et des problèmes gênants.

Que diriez-vous d'un peintre communiste qui disqualifierait un peintre de ses camarades parce que ce dernier aurait la cote chez les amateurs d'art capitalistes ? Vous érigez la confusion la plus complète des valeurs en moyen d'investigation et de dialogue.



Votre questionnaire et son préambule m'ont laissé de ce fait une désagréable impression de déjà vu qui ne tient pas seulement à la façon par trop légère dont vous traitez de choses qui me tiennent à cœur, ni au fait que vous me demandez implicitement de vous donner quitus pour régler des affaires qui me concernent directement et ne concernent en vous qu'une curiosité un peu trop subite pour n'être pas malsaine. Impression de déjà vu et de malaise qui évoque pour moi une commisération de circonstance, le ton bon enfant du gabelou devant un voyageur mal famé, toutes les invites sournoises à rentrer dans le droit chemin, mais impression qui demeure, dans ma mémoire, particulièrement accrochée à des souvenirs précis.

J'ai éprouvé avec le plus d'acuité ce sentiment confus d'être à la fois choyé et mis en montre comme une bête de cirque à mon retour de déportation, quand je fus considéré comme un témoin rare par divers services administratifs et alliés. Là aussi, des gens qui ne s'étaient jamais souciés des camps de concentration autrement qu'en émettant quelques vœux pieux et autant de soupirs accablés, se découvraient soudain des âmes de directeurs de conscience. Il s'agissait de nous persuader que le plus important était d'aider ces enquêteurs à faire entrer la réalité de la déportation dans des questionnaires à tout faire, que des bonzes pleins de dignité avaient élaborés dans la poussière de leurs bureaux. Nous ne pensions qu'au rapatriement de nos camarades demeurés dans la boue et les charognes de la débâcle, au moyen de mettre hors d'état de nuire les bourreaux identifiés par nous ; d'annoncer au plus vite les morts aux familles

qui les attendaient; d'organiser la vie de ceux qui n'en gardaient plus qu'un souffle. Ces messieurs s'en fichaient comme de leur première chemise administrative. Ce qui les inquiétait le plus, c'était que nous ne rentrions pas dans l'ordre qu'ils avaient prévu pour nous. Et cet ordre-là, les interrogatoires passés, les questionnaires remplis, les témoignages recensés, ils nous ont très vite prouvé que c'était un ordre où la déportation devenait une matière à dossiers, des pape-rasses mortes, mérite ou tare selon le point de vue où l'on se plaçait, à encadrer au mur avec le diplôme du certificat d'études, le Mérite agricole et les palmes académiques.

Nous nous sommes mis à régler nous-mêmes nos difficultés. Du coup, toute l'attention papelarde, la pitié douce-reuse qu'on nous avait jusqu'alors témoignées se sont transformées en embûches et en traquenards de toutes sortes. Nous avons enfreint par deux fois l'ordre régnant. Notre libération, la rage de nos espoirs déçus, au lieu de nous satisfaire, nous rendaient mille fois plus exigeants que ceux qui s'étaient libérés en août 1944. Et nous n'avions aucun respect envers quiconque du moment que n'étaient pas tirées les conséquences pratiques sans lesquelles notre liberté ne comptait pas à nos yeux.

Ici, vous n'êtes pour rien dans les tentatives d'un certain nombre de créateurs français de faire que leur art serve la révolution. Vous n'êtes pour rien non plus dans ce que vous appelez « *le processus de déstalinisation* » : les phénomènes que vous paraissez désigner ainsi se sont produits sans vous, hors de vous. Les causes de ce processus et ses buts vous sont étrangers. Votre questionnaire tend très clairement à mettre bon ordre à ces réflexions, à une révision de certaines valeurs dont vous espérez peut-être tirer profit, mais dont vous n'avez ni la compréhension ni le partage. Exactement comme si vous en redoutiez des conséquences pratiques dont vous n'auriez pas le contrôle.

Je pense qu'il vaut mieux s'expliquer franchement tout de suite à ce sujet. Nous avons mis pas mal d'années pour nous défaire des juges en matière de déportation. Leur existence temporaire nous a empêchés d'expliquer tranquillement à nos contemporains ce dont nous pouvions le plus valablement témoigner. Vous ne serez pas un juge en matière de « déstalinisation ». Nous réglerons ces choses à notre guise, comme nous avons commencé. Hors de votre contrôle.

Et c'est vraiment une affaire trop sérieuse pour qu'on vous laisse en délibérer tout seul, d'après vos dossiers.

### III

Le serpent dit à la femme : « Vous n'en mourrez pas, mais Elohim sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux se dessilleront et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. » — LA GENÈSE.

« 1° PENSEZ-VOUS QUE LES DIRIGEANTS ACTUELS DE L'U.R.S.S. ONT BIEN FAIT DE DÉNONCER LES MÉFAITS DU « CULTES DE LA PERSONNALITÉ », DE CONDAMNER LES CRIMES ET ERREURS DE STALINE ? »

J'avouerai que ce texte m'a longtemps fait réfléchir. On le sent mûrement pesé, et pourtant cette première partie de la question n° 1 demeure assez idiote. Sans doute fallait-il bien que vous commenciez votre interrogatoire d'une façon ou d'une autre. Je réponds « Oui » et je passe à la suite.

« N'AVIEZ-VOUS JAMAIS EU DE DOUTES SUR CEUX-CI ? »

Je suppose qu'il faut entendre : a) « les méfaits du culte de la personnalité »; b) les « crimes et erreurs ».

Il est très difficile, pour un exposé logique, de partir du fruit de l'analyse d'un ensemble de faits. Je m'explique. Le culte de la personnalité de Staline était chose patente. Des foules françaises manifestaient à son égard une vénération que les cadeaux réunis pour le soixante-dixième anniversaire de Staline ont montré de façon spontanée et touchante. J'ai visité l'exposition internationale de ces cadeaux à Moscou. La salle française y prenait un air de bazar pieu-

sement amassé, mais difficilement compréhensible pour le public russe, faute d'explications. Des mères avaient envoyé quelque chose qui appartenait à leur enfant fusillé pendant la Résistance, beaucoup d'autres des souvenirs révolutionnaires. La Commune, la guerre d'Espagne, Lénine en France. Tout cela allait clairement, au-delà de Staline, à la révolution victorieuse. Une autre partie des objets rassemblés s'adressaient à l'homme, mais gentiment, simplement : une multitude de pipes, des bouteilles de bon vin, de vieux marc, de fine champagne. On sentait là que des milliers de braves gens s'étaient demandé à la fois ce qu'il était convenable de faire et ce qui ferait plaisir. Ce bric-à-brac français détonnait, il faut le dire, à côté des envois de certains Etats qui témoignaient mieux d'un certain degré d'intelligence gouvernementale que d'un attachement populaire. Il y avait parfois dans ces envois pompeux des trésors précisément tirés des qualités d'un peuple; ailleurs, le mauvais goût le plus somptueux et le plus industriel. D'autres pays, de petits objets étaient sortis clandestinement des prisons. Il y avait les cadeaux de la pauvreté; un foulard, de ceux qu'on fait à la main et qui sont merveilleux, représentait un peuple d'Amérique du Sud. Les visiteurs soviétiques faisaient à peu près le même choix que moi. Il y avait foule dans la salle française ou dans la salle chinoise, des groupes compacts devant tout ce qui était spontané, et chacun traversait vite les grandes salles glacées et officielles.

La jeune étudiante qui perfectionnait son français en accompagnant, en cette période de vacances, l'invité de l'Union des Ecrivains soviétiques que j'étais, me demanda poliment ce que je pensais de l'exposition française. Je lui dis assez crûment (cette exposition internationale était immense et je venais de parcourir au trot une enfilade de ces salles que j'appelle officielles) :

— A Paris, c'était bien mieux disposé. On comprenait. Ici, vous n'expliquez rien pour le public. Je me demande comment il peut s'y retrouver.

— Oui, me répondit-elle. Moi, je n'aime pas beaucoup l'exposition française. Je crois que les gens y vont par curiosité. C'est comme pour la Chine. D'ailleurs, vous, vous êtes un peu comme ces gens-là. Il y a des pays, de petits pays, qui ne vous intéressent guère, à ce que je vois.

Ainsi déviée, la discussion dura assez longtemps. Ma compagne avait certes dressé son petit plan : tant de salles, tant de temps par salle; mais j'avais déjà visité en sa compagnie

la galerie Trétiakov, et elle savait qu'elle perdrait sa peine à vouloir me convaincre qu'un musée ou une exposition doivent se visiter avec ordre et comme un travail à la chaîne. L'idée que tous les pays, petits ou grands, méritaient la même attention devait lui paraître un moyen de persuasion lumineux à mon égard, car elle me répéta cette considération sous diverses formes, jusqu'à ce que je lui dise que je n'étais pas un commerçant et que les envois conçus comme un échantillonnage de l'exportation en produits de luxe de tel ou tel pays ne m'intéressaient absolument pas. Que je supposais que de telles idées devaient présider au choix des cadeaux officiels, par exemple pour le Président de la République française, mais que je n'étais pas non plus un diplomate et pas obligé à perdre mon temps à des cérémonies protocolaires. C'est alors qu'elle me demanda :

— Mais au lieu de tout cela, vous ne pouviez pas organiser une souscription et offrir quelque chose de très beau ?

— Un vase de Sèvres ?

J'avais manqué mon effet. J'avais parlé trop vite et je dus lui expliquer ce que je voulais dire, ce qui la dépita trop pour que notre entretien pût se poursuivre.

Quelques jours plus tard, un intellectuel me fit à peu près la même suggestion. Celui-là savait à quoi servent d'ordinaire les vases de Sèvres. Il me répondit qu'il comprenait mon étonnement, mais que cela aurait fait meilleur effet. Il trouvait la participation de la France pauvre.

— Mais, lui dis-je, il y a foule dans la salle française.

— Bien sûr, c'est là le plus drôle. Vous êtes à tu et à toi avec Staline.

— C'est mal ? demandai-je.

— Ici, ça fait un assez drôle d'effet.

Après quoi, nous parlâmes d'autre chose.

Comme j'ai l'esprit de l'escalier, surtout quand la discussion prend un tour étonnant pour moi, je lui dis, bien plus tard, ce qui dans toute cette affaire m'avait le plus intrigué :

— Cela fait plus de six mois que l'anniversaire de Staline a eu lieu. A quoi rime cette exposition quasi permanente des cadeaux ?

— Comme témoignage international d'affection pour l'Union soviétique, c'est très important. Surtout depuis la guerre de Corée. Notre peuple y sent qu'il n'est pas isolé.

Je n'avais pas un instant songé à cet aspect du problème. Je trouvai que de telles considérations allaient dans le sens

de mon point de vue et que les pipes, en une telle occurrence, étaient mille fois plus importantes, décidément, qu'un vase de Sèvres. Mon interlocuteur n'en fut pas convaincu. Les pipes lui semblaient hors de proportion avec le sérieux que devait revêtir une telle manifestation. Là-dessus, il m'expliqua que nous donnions ainsi raison à ceux qui nous considéraient comme un peuple léger. Ces gens étaient relativement nombreux et lui le déplorait. Les peintres qui n'aimaient pas Picasso, par exemple.

Le reste de cette discussion sort du sujet. Croyez-moi si vous voulez, j'en avais retiré l'impression que le mal, dans cette affaire, c'était la guerre froide. Que si l'on pouvait organiser des échanges culturels normaux — à quoi le gouvernement français de l'époque se refusait avec la dernière énergie —, amener nos impressionnistes, la peinture moderne, le T.N.P., la Comédie-Française, faire qu'il y ait des voyages touristiques nombreux de part et d'autre, nos pipes ne feraient plus scandale et on dirait moins de bêtises sur Picasso.

Pour les pipes, je finis par céder à cette tentation des voyageurs qui introduisent aisément des questions de latitudes et de tempéraments dans les explications qu'ils se donnent. A Stalingrad, j'eus affaire à un Ukrainien. Un ouvrier spécialisé qui gagnait bien sa vie et venait d'emménager dans un logement neuf construit en avance sur le plan. Chez lui traînait quelque part une reproduction du tableau de Guérassimov qui représente Staline et Vorochilov sur les remparts du Kremlin. Mon hôte s'arrêta soudain sur cette image :

— Moscou, me dit-il en s'illuminant.

Il y a de fait, en fond, un assez joli paysage de Moscou. Je vis mon interprète s'agiter. Sachant ce qu'elle redoutait de ma part, j'ajoutai :

— Je n'aime pas beaucoup ce tableau et, d'autre part, il y a quelque chose que je ne comprends pas. L'auteur a voulu, je pense, glorifier Staline, mais je trouve le portrait qu'il en fait particulièrement inexpressif, laid.

Je compris la réponse en russe avant qu'on ne me la traduise. C'était quelque chose comme : « Si j'avais la moindre image qui représente mon père, je ne trouverais pas ça laid, même si ça l'était. »

Inutile de dire que mon interprète triomphait.

— Mais vous ne croyez pas que le tableau pourrait être meilleur ?

Mon hôte expliqua que ce qui lui plaisait, c'était l'idée

qui avait présidé au tableau. Lui était un ancien soldat. Staline et Vorochilov incarnaient à ses yeux la guerre civile comme la guerre contre Hitler. Il s'était battu pour défendre le Kremlin, Moscou. Il aimait cette image comme un souvenir de ses combats, un hommage à ses copains morts.

— Il dit que les vieilles femmes ne regardent pas si les icônes sont jolies, conclut mon interprète.

Ce dialogue me fit passer le goût de discuter peinture. Je me suis senti alors très morveux. Mon hôte était de toute évidence sincère. Là où je ne voyais qu'un tableau de mauvais goût, lui, il retrouvait sa vie, le sens de sa vie et de quoi y rêver.

Notre hôte, ce jour-là, me donna pourtant l'occasion d'un petit triomphe, à propos justement des pipes. Il trouvait l'idée épatante; dans son genre, aussi exaltante que celle qui avait présidé au tableau de Guérassimov : les ouvriers français ne feraient jamais la guerre à l'Union soviétique.

C'était un après-midi de la fin août. La ville neuve de Stalingrad sortait, toute blanche, des ruines déblayées. Un vent chaud et sec arrivait des steppes d'Asie. Dans ce logement du futur, puisque d'après le plan il aurait dû être achevé quelques mois plus tard, la douceur de vivre devenait quelque chose d'objectif. En fait, la ville était déjà dans le futur, cernée par les travaux qu'on venait de mettre en train du canal Volga-Don, les quais du nouveau port sur la Volga, et très loin dans la steppe couraient les lignes bleutées des jeunes arbres du grand plan stalinien de reboisement. On notait partout les traces de la gigantesque bataille de 43, mais partout elles se mêlaient avec les premiers signes des nouveaux grands travaux, les chantiers des nouvelles usines, la préparation de la grande centrale hydro-électrique sur la Volga. Notre hôte insistait :

— Il faut le dire aux ouvriers français. Chaque année ça va mieux. C'était très dur quand je suis revenu ici avant la fin de la guerre. Voyez déjà maintenant...

Si j'essaie aujourd'hui de dresser un bilan, j'imagine ce qui était alors illusion, que Staline veillait pour tous, qu'il dressait à lui seul tous les plans de l'avenir. Et justement, de tout ce qui était alors prévu, il n'y a que ce grand plan de reboisement « stalinien » qui ait été abandonné. Mais le reste a pris corps. Mon hôte d'alors a sans doute de nombreuses nouvelles raisons de croire que les choses vont mieux d'année en année. S'il lui arrive de repenser aux pipes dont je lui parlais, la conclusion qu'il tirait de leur envoi doit

demeurer valable à ses yeux. Je ne sais ce qu'il a fait de sa reproduction du tableau de Guérassimov, mais il continue probablement de considérer qu'il a eu raison de se battre pour que le Kremlin et Moscou demeurent intacts, hors des pattes du Nazi. Il a rendu à la révolution dont il était un des artisans ce qui était indûment attribué à un homme. J'y vois, en y réfléchissant la source de grands progrès. Des hommes comme lui, après la douleur des yeux qui s'ouvrent sur le mal, ont dû se sentir plus et mieux responsables. Il savait déjà fort bien, en 1950, que la révolution était *sa* révolution. Le XX<sup>e</sup> Congrès a dû encore mieux l'en convaincre. Le culte de la personnalité de Staline frustrait les peuples soviétiques des mérites de la révolution. Non du profit de celle-ci.

Ces litotes doivent vous sembler indécentes. Je pense qu'à l'échelle des peuples, elles sont plus justes que les exagérations auxquelles il est devenu de bon ton de se livrer. Quand un peuple paie cher, cela fait des milliers et des milliers de morts, des milliers de vies gâchées. Chaque jour qui dure du capitalisme coûte combien de milliers de vies, à votre avis ? Les peuples de l'Union soviétique ont payé très cher la révolution, ils ont payé très cher la construction du socialisme. Le premier sentiment que j'en éprouve est une très grande reconnaissance, la plus haute estime envers eux : ils poursuivent leur marche.

Le problème clairement posé désormais à la conscience de tous est de comprendre en quoi ils ont payé trop cher, pourquoi et comment, afin que d'autres peuples sachent éviter les drames de ces précurseurs. Ou sinon, il faut dire carrément que l'on juge que le jeu n'en vaut pas la chandelle. Il est toujours loisible à un individu de prendre ses distances par rapport à la révolution ; dans ce cas, la franchise vaut mieux. Surtout quand on est un intellectuel. Les révolutions sont l'affaire des peuples. Une chose est de se battre pour que la révolution triomphe, une autre de chercher un contrat d'assurance que l'aventure tournera selon vos propres rêves. Cette seconde attitude se traduit d'ordinaire par de louables conseils au prolétariat, mais qui coïncident étrangement avec des intérêts personnels inavoués, car de tels contrats n'existent ni personnellement, ni nationalement. Ce que les peuples savent depuis Octobre, c'est qu'ils peuvent mener l'affaire à son terme, changer les bases du monde. En face des « crimes et erreurs » de Staline, il y a le quant-à-soi et le quant-aux-peuples.

Il me semble utile d'apporter ces précisions avant de répondre personnellement au reste de votre questionnaire personnel. Il est au fond conçu en termes de bonne et de mauvaise conscience et de nature à remuer le quant-à-soi de vos interlocuteurs. Vous me permettrez de refuser une telle échappatoire, d'abord parce que ma bonne conscience se définit par rapport au combat que je mène avec le parti auquel j'appartiens et non par rapport à vous, ensuite parce que le fait d'en appeler à l'expérience personnelle de chacun en face de tels problèmes me semble de nature à fausser l'essence même du dialogue que vous paraissez souhaiter.

Je m'explique. Les garçons de ma génération qui ont adhéré au Parti communiste français l'ont fait à un moment où apparaissaient déjà certaines des conséquences de ces « crimes et erreurs » de Staline. Nous avons choisi ce combat contre ce que pouvaient en dire à l'époque, par exemple les trotskistes. Je continue, pour ma part, de penser que j'ai eu raison de choisir ce combat, même si les trotskistes que je connaissais pouvaient avoir raison sur certains aspects de l'historiographie soviétique contre ce que je croyais alors être la vérité.

A partir de là, on peut être tenté d'opposer le combat à la vérité historique, une génération à celle qui l'a précédée et pouvait en savoir plus long, les sympathisants aux militants et la base à la direction du Parti, tout cela au nom d'exigences dont je ne conteste pas l'honorabilité, et aussi de commodités moins honorables. Il est rare qu'on soit le dernier de la classe et je ne me suis jamais consolé de mes bêtises en pensant qu'il existait plus bête que moi. Nous touchons ici à de multiples tragédies entrecroisées dont l'évidence nous apparaît après coup. Avaient-ils raison, ceux qui complotèrent contre Staline tandis que se créait la machine de guerre hitlérienne ? Nous pouvons jouer à l'histoire de l'U.R.S.S. comme à l'histoire de France, à si-Grouchy-était-arrivé-avant-Blücher-pendant-la-bataille-de-Waterloo. Je vous laisserai ce soin s'il vous plaît, les faits en ont décidé autrement. Les événements ont appris aux gens comme moi qu'ils avaient cru parfois à certaines contre-vérités. Ce fait-là aura été un des drames de ce temps. Il s'agit de savoir si on le porte au crédit du combat révolutionnaire ou à son passif. Le combat révolutionnaire a existé malgré ces contre-vérités et indépendamment d'elles. Il se développera mieux, maintenant qu'il les a dénoncées. Je les porte donc au passif de ce combat et leur dénonciation à l'actif.

J'écris cela en un temps où l'on assure volontiers que le mensonge est une nécessité de la révolution — par analogie sans doute avec les pratiques politiques de la bourgeoisie, avec la conduite de notre guerre d'Algérie ou le développement du coup de Suez.

Historiquement, l'affaire s'est dénouée différemment. Le choix entre la vérité et le combat révolutionnaire est un choix après coup. Je n'ai jamais connu de trotskiste qui m'ait dit : « La ligne de votre combat ici est juste, il n'empêche que Staline... » Ou bien : « Staline, c'est une chose; l'U.R.S.S., c'en est une autre. » L'U.R.S.S. et le combat révolutionnaire étaient ensemble à jeter aux chiens. Ce ne sont pas les opposants à Staline qui ont donné chez nous l'image révolutionnaire de la Résistance; ce ne sont pas non plus eux les artisans de la victoire de l'Union soviétique. Il y a là quelque chose dans les faits d'infiniment troublant si l'on perd de vue le combat du prolétariat. Je ne sais ce qui en fut en U.R.S.S., mais chez nous, durant la guerre, les grandes purges de 1937-1938 apparaissaient dans une remarquable clarté. On avait liquidé là-bas la cinquième colonne, ce qu'on avait oublié de faire chez nous. Qu'aujourd'hui une telle analogie se révèle, par divers côtés, erronée ne l'empêche pas d'avoir été vraisemblable alors, avec même quelque chose d'exemplaire.

On peut reprocher aux combattants de chez nous de s'être rapidement contentés des explications qui les satisfaisaient touchant l'U.R.S.S. C'est, ma foi, qu'ils se battaient. Ils n'avaient inventé ni la drôle de guerre, ni l'occupation nazie. Ils avaient confiance en l'U.R.S.S. Entre le patriotisme français et les buts soviétiques existait une convergence véritable. Je n'excuse rien, je constate. La propagande nazie les abreuvait d'horreurs. Ils n'en croyaient pas un mot et continuaient.

Je vais vous le dire tout de suite, l'U.R.S.S. eût-elle cent fois été pire, Staline eût-il commis cent fois plus d'erreurs, que le combat dont je parle n'aurait pas varié. Ce combat se développa notamment après l'occupation du pays, durant la période du pacte germano-soviétique, et les combattants s'arrangeaient fort bien de contradictions qui semblent insurmontables après coup. Je me souviens qu'un soir, aux environs du 20 mai 1941, où j'écoutais la radio de Moscou avec deux garçons qui faisaient partie des groupes spéciaux, lesquels allaient très vite devenir les premiers groupes armés,

Radio-Moscou démentait les informations anglaises sur des concentrations de troupes hitlériennes à la frontière soviétique. Nous primes cela pour l'annonce que l'U.R.S.S. allait bientôt tomber sur le dos des nazis, ce que nous souhaitions alors de toutes nos forces.

Consciemment ou inconsciemment, nous avons écrit au bien, pour notre espoir, ce qui se passait en U.R.S.S.

On nous jette la pierre; encore faut-il dire au nom de quel espoir, de quel combat. Ici, c'est l'emploi que vous faites du mot « doute » qui me laisse rêveur. Supposons que vous ayez rappelé les mérites de Staline, eussiez-vous également demandé à vos interlocuteurs : « N'aviez-vous jamais eu de doute sur ceux-ci ? » Voilà où votre questionnaire conduirait vite à l'absurde si on le suivait de trop près. Staline n'est pas que ce culte, ni cette somme d'« erreurs et crimes »; au reste, vous n'en doutez pas. Voilà que le mouvement révolutionnaire exhume tout ce côté noir qu'il avait enfoui dans sa marche précisément parce que ces oubliettes, ces déportés, ces violations de la légalité révolutionnaire et ce culte l'entravaient. Que faut-il faire ? Table rase ? Ou continuer ? Si l'architecte a commis des erreurs, il convient de voir ce qu'elles affectent dans l'édifice. C'est, me semble-t-il, ce qu'a fait le Parti communiste de l'Union soviétique. Ici, ces erreurs ont-elles été répétées et comment ? Nous ont-elles troublé la vue ? Que croyez-vous donc que fassent les communistes si ce n'est de s'efforcer d'y voir clair, mais à leur manière, sans s'arrêter pour autant de se battre ? Au contraire, en se battant, car c'est de cet affrontement d'un peuple et de son avant-garde avec le monde que naissent, pour eux, les idées claires. Les partis communistes sont des instruments humains créés à l'image de celui que forgea Lénine. Je crois que les Soviétiques ont eu raison de ne pas casser l'instrument sous prétexte que Staline en avait faussé le mécanisme, mais de le réparer, de le corriger.

Là aussi, il convient d'être parfaitement franc. Chacun est libre de ne pas être communiste. Un parti communiste n'est pas fait pour être l'instrument de commodités personnelles. Ni celles de Staline, en dépit des titres qu'il s'était acquis dans le mouvement révolutionnaire, ni, à plus forte raison, celles de ceux qui sont prompts à se targuer de ne pas posséder les défauts de Staline sans avoir jamais fait preuve d'aucun de ses mérites.

Il faudrait tout de même être un peu sérieux, précisé-

ment quand on parle de «doutes». Il se trouve que je suis allé en U.R.S.S. quelques mois après ma polémique avec Rousset à propos de la déportation sans jugement dans ce pays. Un certain nombre des intellectuels que j'ai vus au cours de ce voyage m'ont parlé spontanément de difficultés qu'ils rencontraient, mais qui étaient purement d'ordre artistique. Il m'est arrivé d'avoir des rencontres en tête à tête. Même devant des questions embarrassantes, je n'ai rien senti chez eux qui laissât présumer qu'une terreur pouvait s'exercer à leur encontre. Certains pouvaient se méfier de moi; d'autres pas. Ils étaient loin pour la plupart de partager l'optimisme officiel en matière de réussites intellectuelles et ne se privaient pas de le critiquer.

L'un d'eux, comme je l'ai appris depuis, avait eu directement à souffrir de la répression et il venait personnellement en aide à des déportés. Il considérait cela comme une affaire privée, une affaire de famille qui se réglerait un jour entre soi. Pourquoi en aurait-il fait état ? Avez-vous réfléchi au fait que c'est là l'attitude de ces déportés qui furent libérés à partir du milieu de 1953 ?

C'est le contraire d'un plaidoyer pour l'ignorance que je tente là. C'est l'analyse d'un phénomène qui ne me semble, ni du temps de Staline être une conséquence de la «terreur», ni aujourd'hui révéler une méfiance devant l'étranger, et qui tient à ce que j'appellerai le patriotisme soviétique. Les fautes, les crimes constatés, à qui s'en remettre du soin de les corriger, à la Révolution ou à ses adversaires ? Le nombre des Kravtchenko, lesquels ont choisi de s'en remettre aux adversaires de la révolution, est infime en face de celui des victimes, et vous le savez bien. Votre question ne me fera pas juger de ces choses au nom des conséquences désagréables que je peux éprouver à cause de cette attitude des Soviétiques. Ce sont eux qui ont payé très cher ces erreurs. C'est encore eux qui ont entrepris de les corriger. Que cela permette aujourd'hui en France à beaucoup de gens de triompher ne me paraît pas non plus un argument valable.

C'est aussi après coup seulement qu'on peut introduire en cette affaire la notion de mensonge politique. J'imagine mal comment ceux de nos contemporains qui ne l'ont pas connu peuvent aujourd'hui s'imaginer le monde stalinien. En 1950, ce n'était pas un monde d'illégalités apparentes. Il m'est arrivé à cette époque de rencontrer de l'angoisse en passant dans une démocratie populaire et je suis capable de faire la différence. Et c'est ici que j'en arrive le plus directement à

vos « doutes ». Cette angoisse coïncidait avec des moments de graves crises politiques. C'était l'ampleur de ces crises qui m'effrayait, la faiblesse encore du pouvoir après plusieurs années d'exercice, la force de l'opposition. Je ne me doutais pas que la répression pût alors s'exercer contre les révolutionnaires eux-mêmes. Je continue de penser qu'un pouvoir révolutionnaire a le droit et le devoir de se défendre contre ses ennemis. Le drame porte sur les victimes innocentes, sur la proportion de victimes innocentes. Et ceux mêmes qui vivaient en U.R.S.S. en 1950, que savaient-ils alors de ce drame ?

#### IV

Pour la gaité  
notre planète  
est peu équipée  
Il faut  
arracher  
la joie  
aux jours qui viennent  
Dans cette vie  
Il n'est pas difficile de mourir  
Construire la vie  
est autrement difficile.

MAIAKOVSKI.

Figurez-vous que j'ai posé en 1950 la question des erreurs judiciaires à des juges populaires soviétiques. Ils m'ont parlé sans aucune gêne des procès en haute trahison qui n'étaient pas de leur ressort. Il y en avait peu, me dirent-ils. Avant la guerre, de telles affaires étaient fréquentes, mais leur nombre avait considérablement diminué depuis. Ces juges étaient fiers de leur justice, et quand je réfléchis à mes discussions avec eux, je ne crois pas qu'ils m'aient rien dissimulé, du moins qui leur semblât important à l'époque. Touchant la possibilité des erreurs judiciaires, ils me rappelèrent qu'ils n'étaient que des hommes, mais j'allais voir, ajoutèrent-ils, comment eux procédaient. Pourquoi penser qu'il pouvait en être différemment dans les affaires politiques ? Ces gens plaçaient très haut le respect des hommes soviétiques, beaucoup plus haut que nos magistrats ne placent le respect des pauvres ou des « Nord-Africains ». Ils me l'ont prouvé à l'époque. Je ne vois rien à changer au reportage que j'ai écrit alors du procès auquel j'ai assisté.

Je n'ai pas publié en ce temps-là cette conversation préalable. Par respect pour ces hommes. J'en éprouvais le sentiment d'avoir posé des questions grossières qui venaient du monde dans lequel, moi, je vivais. M'adressant à un public français, vivant dans ce même monde, je pouvais m'épargner des goujateries. Je le devais même. Il existe assez de journaux chez nous pour en remplir leurs colonnes. J'ai toujours la même conception en matière d'originalité. J'ai horreur du tintamarre, même lorsqu'on s'évertue à le susurrer pour accrédi-ter des variations personnelles. Quoi qu'il en soit de votre propre goût en ces matières, voici qui vous permettra de juger sur pièces : ce reportage intégral, sauf quelques corrections d'écriture.

#### UN PROCÈS A MOSCOU

En Union soviétique, les juges sont des élus du peuple. L'élection se fait tous les trois ans, par circonscription. Chaque circonscription est divisée en sections. Chaque section élit un juge et soixante-quinze jurés. Juges et jurés font périodiquement des comptes rendus de mandat devant leurs électeurs. Ils jugent dans leur circonscription et leur section. Ils sont donc responsables devant ceux-là mêmes qui connaissent le mieux les accusés. Quand le juge élu tombe malade ou est absent, il est remplacé par un des jurés désigné par le conseil des députés de l'arrondissement.

Le juge siégeant seul a compétence pour les peines non privatives de liberté. Pour les délits ou crimes passibles de privation de liberté, il siège assisté de deux jurés élus.

Le procès que j'ai vu devant le tribunal de la septième section de l'arrondissement de Sverdlov à Moscou était le procès d'un vol avec agression.

Je suis arrivé au tribunal une demi-heure avant l'ouverture des débats. Il y a devant la porte une queue d'une cinquantaine de personnes du quartier. L'immeuble est ancien et assez sombre.

J'ai vu d'abord le juge dans son cabinet. C'est un homme d'une quarantaine d'années, noir avec des taches grises aux tempes; ancien colonel de l'Armée Rouge, il se présente : Pietro Stepanovitch Nitrichenko, ingénieur d'aviation. Ce sont ses camarades de travail qui ont proposé sa candidature aux élections. Il a suivi des cours de droit pour assumer au mieux ses fonctions. Il continue de travailler comme ingénieur et a des congés pour siéger au tribunal. Il est sympathique et

direct. Il m'explique qu'il sent combien lourde est sa responsabilité.

— Nous avons le devoir d'aider les citoyens soviétiques les plus arriérés à se transformer. Mais le mieux est que vous regardiez et que vous écoutiez. Vous verrez vous-même...

Il me présente ses deux assesseurs. Maria Papaieva, employée dans un service de Sécurité sociale du conseil municipal de Moscou. Une femme blonde, un peu fatiguée, mais avec des yeux d'un bleu à faire rêver aux aubes du printemps. Elle m'explique que de nombreuses femmes sont élues jurés ou juges. Qu'elles ont un grand rôle à jouer, non seulement vis-à-vis des femmes accusées, mais pour apprécier de la manière dont les accusés hommes se comportent.

— C'est très important, avant de juger un homme, que de réfléchir à la manière dont il se conduit vis-à-vis de sa famille, vis-à-vis de sa femme.

Elle s'arrête un temps.

— Et puis, nous devons toujours penser aux enfants...

Fedor Moïssevitch Gaulichambov est le plus jeune des trois. Il a une trentaine d'années. C'est un gaillard solide. Plus noir de cheveux encore que le juge. Il porte de grosses lunettes. Lui aussi est ingénieur. Il travaille au ministère du Charbon. Il est bourru et silencieux.

Le procureur est le seul fonctionnaire. Il dépend du ministère de la Justice. Il est passé par beaucoup de métiers. C'est lui qui me présente le procès.

— C'est un cas particulièrement intéressant. Nous n'en avons pas jugé de semblable depuis plus d'un an. Et je ne parle pas ici de cette section, mais de tout l'arrondissement. Ce sont de très jeunes bandits et ils ont tenté de tuer un citoyen soviétique pour le voler. Tout cela, chez nous, est très rare. Aussi vous verrez un public nombreux.

Au moment même, on nous fait signe d'entrer dans la salle du tribunal. Le procès commence.

La salle, avec ses boiseries sombres, est comme un prétoire de chez nous. Il y a seulement davantage de place pour le public. Deux cents personnes sont installées. Beaucoup de femmes. Le juge et ses assesseurs prennent place. Le procureur est isolé devant une table. En face, le box des accusés.

Ils sont quatre, une jeune femme un peu négligée, au regard hardi et provocant, un jeune homme de taille moyenne, à la figure rusée et sournoise, un grand gaillard à l'air idiot, et un tout petit malingre qui a l'air traqué et dont les yeux fuient tout le monde.

La conseillère juridique qui s'est assise à mes côtés me désigne un tout jeune garçon, un adolescent de ceux à qui on donnerait le bon Dieu sans confession. Il est assis à part, c'est le prévenu libre.

Devant les accusés, le banc des avocats. Deux hommes et deux femmes en civil. Le juge invite gravement les enfants de moins de seize ans à quitter la salle. Remous. Il désigne une toute jeune fille, au premier rang, qui n'a pas bougé, et invite un milicien à vérifier son âge. Le milicien est aussi tout jeune. Il s'exécute, puis crie un peu trop fort : « 17 janvier 1934<sup>5</sup> ! » La salle rit. Le juge lève le bras en signe de défaite, puis gronde gentiment le public qui trouve tout ça très drôle.

L'interrogatoire d'identité commence.

Le jeune prévenu libre s'appelle Morosov. Il a 16 ans, il a bien reçu l'acte d'accusation. Le petit malingre apeuré s'appelle Panférov. Il a 19 ans. Le grand à l'air terne, Novikov, a 24 ans. La jeune femme est sa sœur, Novikova; c'est la plus âgée, elle a 25 ans. Le petit surnois a 19 ans, il s'appelle Selesniov.

Le juge fait entrer les témoins. Ils déclinent leur identité. A chacun, le juge rappelle la responsabilité qu'ils prennent devant l'Etat. Ils vont par la suite signer sur un registre que cet avertissement leur a bien été donné. Puis ils quittent la salle. L'un d'entre eux, petit et grisonnant, va s'asseoir à côté du prévenu libre. Grands signes du juge. Le témoin ne comprend pas et se serre à côté de Morosov. Le juge gronde. La salle rit de nouveau. Le juge, très calme, explique qu'un procès est une chose sérieuse, qu'un témoin peut se tromper et qu'il ne faut pas rire. Il s'adresse alors à chaque accusé.

— Ainsi que vous l'avez déclaré, vous avez reçu l'acte d'accusation. Vous avez le droit de poser des questions sur le fond et sur les détails.

Aucun ne répond.

Il lit alors la composition du tribunal et demande de nouveau à chaque accusé s'il a des objections.

L'un des avocats se lève et fait remarquer que le témoin Aristov, dont l'audition est capitale, ne s'est pas présenté. Le tribunal vérifie. La citation est arrivée à temps. Le procureur fait remarquer que le témoin habite Moscou et qu'il pourra venir aisément.

---

5. La scène se passe en août 1950.

Discussion sur la partie civile. Elle est absente. La partie a fait une déposition à l'instruction.

Le tribunal décide brièvement que sa présence n'est pas indispensable. Le procureur, après avoir consulté ses papiers, demande que le tribunal décide de faire amener le témoin Aristov par la milice.

Voix dans la salle.

— J'ai l'adresse du bureau où il travaille...

Une femme se lève au fond.

— Je suis son épouse, voici le numéro de téléphone de son bureau.

Brouhaha, puis silence.

Un homme se dresse au milieu de la foule.

— Il faut faire attention, souvent il travaille à l'extérieur l'après-midi.

C'est tout le quartier qui est là. Les présents connaissent chacun des accusés et des témoins. Il y a une collaboration bon enfant entre le public et le tribunal. L'atmosphère est détendue. Je commence seulement à m'habituer aux vêtements de tous les jours que portent juges et avocats.

Suspension de séance. Le tribunal se retire dans une petite pièce contiguë. Je suis invité à le suivre.

— Ici, nous pouvons fumer, dit le procureur.

— Ça va être long, fait remarquer le juge. Nous en avons probablement pour jusqu'à demain. C'est un cas complexe et ce sont des jeunes. Maintenant, vous allez entendre l'acte d'accusation.

A la rentrée du tribunal, lecture en est donnée. Dans la nuit du 2 mai 1950, le citoyen Glouchov, soldat de l'Armée Rouge, a été victime d'une agression. Les agresseurs se sont emparés de son argent et lui ont infligé des blessures physiques graves qui ont entraîné un séjour prolongé à l'hôpital.

Il ressort de l'instruction que Glouchov, en compagnie d'Aristov et du beau-fils de ce dernier, Morosov, avaient fini de fêter le 1<sup>er</sup> Mai dans un restaurant de Moscou où tous trois burent beaucoup. Le jeune Morosov nota que Glouchov avait beaucoup d'argent sur lui et qu'il était passablement ivre. Glouchov ayant suggéré d'aller danser, Morosov se proposa pour aller chercher une jeune fille qui les accompagnerait. Il se rendit chez Novikov, lequel intervint auprès de sa sœur, Novikova. Aristov rentra chez lui. Morosov, Novikova et Glouchov prirent un taxi. Les deux premiers tentèrent, pendant le voyage, de dévaliser Glouchov, mais sans y parvenir.

Morosov, alors, quitta la voiture et alla retrouver Novikov. Une heure plus tard, Novikova ramena Glouchov chez elle, le persuada d'aller coucher chez sa tante qui travaillait de nuit. Glouchov ayant accepté, elle l'entraîna dans une courrette obscure où ils se promenèrent quelque temps. Panférov arriva alors et demanda du feu à Glouchov. Au même moment, Sélesniou portait à Glouchov un coup violent sur la tête. Le portefeuille de Glouchov, contenant 700 roubles, et sa montre, ont disparu. Tout ce butin a été partagé entre les cinq complices.

Il est à remarquer que tous travaillent. Morosov est apprenti, Novikova sténo-dactylo, Panférov et Novikov ouvriers.

Seul, Sélesniou a des antécédents judiciaires. Au début de l'année 1950, il est passé devant le tribunal pour avoir injurié et frappé une femme en pleine rue.

Le juge demande alors à chaque accusé s'il a compris ce qui lui est reproché et s'il se reconnaît coupable.

*Morosov*, en regardant ses pieds : — Non.

*Sélesniou*, riant : — Non.

*Panféro*v, encore plus traqué qu'à l'accoutumée : — Oui.

*Novikov*, timide : — Non.

*Novikova*, arrogante : — Non.

Une discussion s'engage ensuite entre les avocats, le procureur et le tribunal sur l'ordre dans lequel les inculpés seront interrogés.

Tout le monde tombe d'accord pour commencer par Morosov. C'est par lui que l'on peut le mieux comprendre la responsabilité de chacun.

Morosov a un système de défense très simple. Il n'est pour rien dans cette affaire. Il a quitté la voiture, laissant Glouchov avec Novikova; après, il est allé se coucher.

*Le juge*. — Mais lorsque vous avez été trouver Novikov, vous lui avez dit : « Ce Glouchov a beaucoup d'argent. »

— Ça, c'était pour décider Novikova, afin qu'elle sache qu'elle s'amuserait bien.

Le juge n'insiste pas.

Morosov doit préciser divers détails. Il se contredit avec tranquillité. Le juge répète patiemment ses questions. Puis son assesseur de gauche demande la parole.

— Comment expliquez-vous que Panférov vous ait donné deux cents roubles après le crime ?

— C'était un prêt, dit Morosov.

Maria Papaieva, la femme assesseur, demande à Morosov pourquoi, si jeune, il boit.

Morosov regarde à nouveau ses pieds.

— J'étais avec mon beau-père.

Personne ne pose de questions. Au tour de Novikova.

Novikova, elle, n'a rien compris. Quand elle a vu Glouchov tomber, elle s'est enfuie parce qu'elle avait peur.

Panférosov se lève à son tour. Lui, il confirme l'acte d'accusation, puis il charge Morosov. C'est Morosov qui a proposé le coup et qui a réglé le partage. C'est lui qui a frappé Glouchov.

Morosov se tait.

*Le juge.* — Pourquoi avez-vous dit que c'était Selesniou ?

*Panférosov.* — Parce que Morosov m'avait menacé.

Selesniou jubile.

Avec le plus grand calme, point par point, le tribunal reconstitue les faits. On en arrive aux détails de l'agression.

— Vous avez demandé du feu à Glouchov, et au même moment, il a été assommé.

*Panférosov*, en un souffle : — Oui.

— Qui était avec vous, Morosov ou Selesniou ?

*Panférosov*, d'une voix blanche : — Morosov.

— Où avez-vous retrouvé Selesniou ?

— Nous étions ensemble depuis le début...

Panférosov se mord les lèvres.

*Le juge*, imperturbable. — C'est Selesniou, dans ce cas, qui était avec vous.

*Panférosov*, s'écroulant. — Oui, c'est Selesniou. Selesniou m'a fait peur. C'est lui qui m'a dit de charger Morosov.

Selesniou ricane.

Lentement, l'interrogatoire progresse. Je m'attends à ce que le tribunal se fâche devant toutes ces dénégations successives. Mais le tribunal a autre chose en tête. Il s'efforce de faire comprendre aux inculpés la gravité de leurs actes. Les avocats interviennent aussi. Eux, c'est afin de préciser les responsabilités de chacun. Panférosov est le seul qui réagisse. Novikov a un air absent. Selesniou et Novikova ricangent. Morosov joue.

Peu à peu, les choses se précipitent quand même.

Arrive le témoin Aristov.

*Le juge.* — Pourquoi n'êtes-vous pas venu au tribunal à l'heure de votre convocation ?

*Aristov.* — C'est une affaire de famille, pour moi, citoyen juge.

La salle rit.

Mais tout de suite l'interrogatoire devient sérieux.

*Le juge.* — Vous n'avez pas honte de vous enivrer en compagnie de cet adolescent ? C'est votre beau-fils ?

*Aristov.* — C'était un jour de fête, citoyen juge.

*Le juge.* — Et vous trouvez normal de laisser seul un enfant de quinze ans pris de boisson et de ne pas vous inquiéter de ce qu'il fait ?

*Maria Papaieva.* — Vous trouvez cela digne d'un citoyen soviétique ? Vous êtes considéré comme un bon ouvrier ; vous n'avez pas honte ?

Aristov baisse la tête.

*Le juge.* — Vous avez une très lourde responsabilité, citoyen Aristov.

Aristov parle maintenant d'une voix troublée et trop vite. Il a été à la guerre. Avant, la famille, ça allait bien. Depuis son retour, il s'entend mal avec sa femme, il a demandé le divorce et vient très rarement chez lui...

La première journée est terminée.

Le lendemain, quelques précisions sur les interrogatoires de la veille, puis le procureur prononce son réquisitoire, d'un ton calme, sans effets oratoires.

— C'est un cas étrange. Depuis de nombreuses années, nous n'avons pas vu de choses pareilles. En écoutant les accusés, nous avons l'impression de nous retrouver à de nombreuses années en arrière...

Posément, il reprend l'historique des faits, puis les caractérise.

— Ce qui est très grave, dit-il, c'est qu'il y a eu agression contre un citoyen soviétique, et agression dans le but de s'emparer de la propriété privée de ce citoyen soviétique. Les accusés lui ont volé son argent et sa montre. Ces faits sont d'une extrême gravité : et les lois soviétiques les punissent avec la plus grande sévérité.

Je regarde les accusés. Panférov et Selesnirov ont baissé la tête. Novikova fixe le procureur. Novikov a l'air hébété. Le procureur enchaîne :

— Il nous faut comprendre comment ces hommes et cette femme en sont venus là. Tous travaillent et sont assurés du lendemain. Pourquoi ont-ils commis ce crime ? Comme je le disais au début, c'est, dans notre société, un cas extrêmement rare et, depuis longtemps, nos tribunaux n'ont pas eu à connaître une telle affaire. D'où viennent ces jeunes gens ? Morosov est la victime de désaccords dans sa famille. Pendant la

guerre, il a été livré très jeune à lui-même. A son âge, il s'est habitué à boire. Selesnirov mène une vie débauchée et brutale...

Le procureur rappelle ses antécédents judiciaires. Puis, il examine le cas de Panférov. Lui aussi s'est trouvé seul très jeune. Son père est mort à la guerre en 1943. Panférov est un être faible. Il est tombé sous la domination de Selesnirov.

Restent Novikova et son frère. Novikova, en 1942, s'est engagée comme volontaire dans l'Armée Rouge. Elle a été décorée. Son rôle dans cette affaire est particulièrement grave. C'est la plus âgée. C'est elle qui a le plus d'expérience. Elle a un métier qualifié et gagne bien sa vie. Comme son frère, elle n'a pas eu un rôle de complice, mais d'organisateur. Longuement, le procureur détaille la vie de chacun des inculpés. Puis, il conclut :

— Nous avons affaire à des survivances, dans notre société, d'un autre monde. Ces jeunes bandits sont en dehors de notre travail commun, de notre effort pour la vie nouvelle. Il est nécessaire à la fois de les isoler et, d'autre part, de prévoir pour eux une longue période de rééducation. Toute leur attitude, au cours de ce procès, a démontré que, loin de comprendre la gravité de leurs crimes, ils ont persisté à la nier, ne manifestant aucun effort pour s'amender ou se corriger.

Le procureur demande pour Selesnirov (tentative de meurtre, préméditation, vol) vingt années de travail correctif avec privation de liberté. Pour Panférov, son complice direct, quinze années. Pour Novikova, tenant compte (comme circonstances aggravantes) de sa responsabilité particulière du fait qu'elle est l'aînée et de sa participation à la guerre : dix-sept années. Quinze années pour Novikov. Pour Morosov, vu sa jeunesse et les possibilités plus grandes qu'il a de se transformer, trois ans de séjour dans une maison de rééducation.

Je ne sais plus qui prétendait que les avocats soviétiques ne défendaient pas leurs accusés... Pendant deux heures, les défenseurs se sont battus pied à pied avec le tribunal, mettant en évidence tout ce qui n'avait pas été complètement prouvé devant lui. Il y eut surtout accrochage à propos de Panférov et de Novikova. Cela venait des deux avocates, précisément.

Pour Panférov, son avocate attaqua violemment le procureur :

— Panférov, seul, a reconnu ses fautes. C'est un faible. Votre réquisitoire n'établit aucune distinction entre lui et

ceux qui l'ont entraîné. Vous n'avez pas le droit de juger aussi superficiellement un homme soviétique. Il travaille avec beaucoup de sérieux et est un bon fils.

De même, l'avocate de Novikova :

— Moi non plus, je ne comprends pas ce mépris des possibilités de s'amender que manifeste le citoyen procureur. Pourquoi faire grief à Novikova de son passé militaire ? Novikova s'est engagée volontairement. Elle s'est bien battue. Ce procès lui aura montré sur quelle mauvaise voie elle s'est engagée.

Le plus extraordinaire pour moi a été le dialogue extrêmement sérieux qui s'est alors engagé entre l'accusation et sa défense. Personne de part et d'autre ne songeait à briller. Il s'agissait que tout soit clair. Sans discussion possible. Le procureur reprit l'attitude de Panférov, ses dénégations successives. Sa faiblesse.

— Nous aurions tort de croire qu'il s'amendera si facilement, ou que le fait d'avoir plaidé coupable constitue un repentir suffisant. La gravité de ce crime est prouvée par sa rareté même en notre temps. Par l'émotion considérable qu'il a soulevée, par ce public nombreux qui a tenu à le suivre. Nous devons veiller à ce qu'il soit sanctionné avec d'autant plus de sévérité. Pour Novikova, c'est à cette lumière qu'il faut considérer sa responsabilité ! Décorée pour ses mérites militaires, elle est tombée aussi bas, alors que toutes les possibilités d'une vie belle s'offraient à elle... Ceci, citoyens juges, nous montre qu'une rééducation prolongée est nécessaire.

La discussion continue pendant longtemps. Le juge ne l'arrête que lorsque chacun a épuisé ses arguments. Il donne alors la parole aux accusés pour une dernière déclaration.

Seul Panférov en profite d'abord :

— Je voudrais... euh... je désirerais... Citoyens juges, donnez-moi seulement dix ans.

Selesniou se réveille :

— Oui, c'est vrai, je suis coupable, mais vingt ans...

L'audience est levée. Le tribunal se retire pour délibérer. Je reste à discuter avec le procureur et la conseillère juridique. Quand je leur dis qu'il ne se passe pas de jours chez nous où un quotidien ne relate une agression ou deux, ils tombent des nues.

— Tous les jours ? me demande la conseillère.

— Parfois plusieurs par jour.

— Mais c'est impensable ! Je m'aperçois que je n'avais

que des idées théoriques sur la criminalité chez vous. Cela fait quinze ans que ces crimes sont devenus des raretés, ici.

Nous parlons de la manière dont le tribunal travaille. Je lui dis combien le soin à expliquer chaque particularité des accusés, à apprécier leur exacte responsabilité, m'a frappé.

Le procureur sourit.

— Nos juges sont élus et responsables. Et vous devriez les voir lorsqu'il s'agit d'une faute dans le travail. Ce qui est capital pour nous, c'est de faire comprendre quelle faute a été commise et ce qu'elle signifie. Tenez, au front, j'étais juge militaire. J'ai eu, un jour, le cas d'un déserteur qui avait fui lors d'une attaque. Il était, jusque là, estimé de ses camarades. Nous avons eu une séance dramatique. Il a été condamné à mort lorsque chacun fut convaincu qu'un tel crime contre la patrie méritait le châtement suprême. Notre justice est une justice humaine. Nous savons que ceux à qui nous avons affaire sont ceux qui ne s'adaptent pas à une vie où l'homme n'est plus exploité par l'homme. S'il n'y avait pas eu la guerre, nous n'aurions plus guère de travail, nous les procureurs. C'est la guerre qui, là aussi, nous a retardés, qui est responsable des survivances que vous avez pu noter dans ce procès, aujourd'hui.

— Et les fautes dans le travail ?

— Depuis les dernières baisses des prix, ici, elles ont énormément diminué. Il reste, là aussi, des habitudes, des débrouillages nés des périodes de restriction, mais cela aussi achève de disparaître.

Une justice qui déjà prévoit sa disparition — cela est pour nous encore difficile à imaginer —, mais c'est déjà une justice qui prend tout son temps, qui voit le nombre d'affaires diminuer. La disparition de l'ancien monde apparaît ici avec une sorte d'évidence mathématique.

La conseillère se tourne vers moi.

— Bientôt, nos dossiers deviendront des documents historiques. Vous savez, comme ces textes dont les docteurs se servent pour reconstituer les grandes épidémies du moyen âge, comme la peste par exemple. Nous avons déjà détruit l'épidémie. Il n'y a plus que des cas isolés... Ceux-là aussi nous les guérirons.

J'ai eu, le lendemain, le verdict du tribunal. Les juges ont admis les demandes du procureur pour Selesniou et Morosov. Novikova est condamnée à quinze ans, Panférov et Novikov à dix.

## V

Est-il donc possible de tenir roy, pour le garder honnestement, en plus estroicte prison que luy-mesmes se tenoit ?

COMMYNES.

« SI OUI (si vous avez eu des doutes), LES AVEZ-VOUS MANIFESTÉS OU QUELS MOTIFS VOUS ONT EMPÊCHÉ DE LE FAIRE ? »

...Ce qui m'a frappé, au sortir de la salle d'audience et donc avant que le verdict ne soit rendu, c'était l'allure bon enfant de tout ce public. Il connaissait les demandes du procureur touchant les peines, mais rien parmi ces gens du quartier où avaient vécu les accusés ne reflétait l'angoisse lourde de nos cours d'Assises. Ce n'était pas indifférence, bien au contraire, mais affaire de délibérations sérieuses. Il m'apparaît encore aujourd'hui fort peu probable que la perspective du travail correctif avec privation de liberté qui menaçait les accusés ait eu pour ces voisins massés sur les bancs de la salle du tribunal quoi que ce fût de comparable avec ce qu'évoquent lugubrement chez nous les mots « travaux forcés ». Les juges, en tout cas, parlaient très sobrement de la chose. Pour Morosov, cela se passerait dans le monde qu'a décrit Makarenko ; pour les autres, les plus âgés, on m'expliqua le système des grâces, des libérations conditionnelles ainsi que le mécanisme de ces sortes de congés que les condamnés pouvaient obtenir pour bonne conduite, au bout d'un certain temps, afin de rentrer chez eux pendant deux ou trois semaines ou un mois. Pour quelqu'un comme moi qui possède une assez longue expérience des méthodes péniten-

tiaires françaises et nazies, ce système pénal était non seulement rassurant, mais encore il offrait de quoi me rendre rêveur quand je pensais à la saloperie et aux humiliations de nos prisons centrales et autres.

Passer de là aux peines de caractère politique n'amenait aucune gêne chez mes interlocuteurs. A leur avis, les conditions d'internement devaient être les mêmes. Ils témoignaient de la plus parfaite confiance en leur gouvernement pour régler ces choses-là. Par rapport à ce qui se passe chez nous, cette façon de s'en remettre ainsi totalement à la sagesse du pouvoir avait quelque chose d'étrange. Je doute qu'elle ait été le résultat de la crainte; il allait de soi, pour ces gens, que ce pouvoir était *leur* pouvoir. Peut-être mes interlocuteurs ne confiaient-ils pas, à l'étranger que j'étais, toutes leurs préoccupations. Mais imaginer que la confiance que j'ai rencontrée ait pu être le fruit d'une contrainte me semble toujours impensable.

Il y a ici ce que vous écartez résolument de votre questionnaire et qui est le bien du régime. Les gens respiraient mieux après la tension des années de guerre; ils vivaient mieux et cela se voyait partout. Ils étaient fiers de *leurs* réalisations, de *leur* niveau de vie, de *leur* pays.

Je ne crois pas que les seuls hurlements antisoviétiques de nos spécialistes m'aient sensibilisé à cet essor qui démentait leurs prophéties sinistres. Simplement la pauvreté de notre propre pays, sa stagnation cinq ans après la guerre, le rapport aisé à faire entre les destructions subies par l'U.R.S.S. et les nôtres, l'ampleur de la reconstruction là-bas, sa lenteur chez nous, étaient de nature à faire réfléchir n'importe quel voyageur. Je ne sais, n'étant pas économiste, si le partage des richesses nationales était en 1950 correct et équitable au point de vue du socialisme. Ce qui sautait aux yeux, partout, c'était que cette répartition n'avait rien à voir avec celle qui règne ici. Dans les restaurants les plus luxueux de Moscou, les avions, au théâtre, la présence d'ouvriers et de paysans avait de quoi faire rêver à la nouvelle appropriation de ces richesses, et je ne parle pas des jeunes gens que j'ai vus disputer une course de régates. Parle qui voudra d'une nouvelle « classe » de bureaucrates. Ceux qui saucissonnaient sur l'herbe à côté de moi, de toutes petites gens, se passionnaient pour les épreuves de yachting sur la « mer » de Moscou exactement comme le public d'Ivry et de Saint-Denis quand il voit *son* équipe de football et pas du tout avec la résignation et l'envie qu'on lit dans le regard des petits gars de Saint-Tropez

ou de Juan-les-Pins, quand de riches estivants s'adonnent à des joies chez nous réservées à quelques-uns. Le luxe était beaucoup plus rare qu'ici, mais je n'ai rencontré nulle part ce sentiment de frustration qui éclate chez nous devant l'opulence; au contraire, la participation à ce bonheur de jouir des belles choses; l'assurance pas seulement d'y avoir droit, mais que cela était à tous, pour tous. Que cela viendrait en son temps. Je crois que ce sont les mots que j'ai le plus souvent entendus : « Attendez un peu, vous verrez, cela viendra avec le reste... » Quant à la nouvelle nature des rapports entre les hommes, le nouveau respect humain, ils étaient patents.

Ceci n'est pas une question de conviction, mais de faits. La sûreté de conscience des gens comme moi que ce mieux humain excluait les injustices et les crimes se heurtait à la sûreté de conscience inverse des gens qui croyaient tout le mal et au delà, et se refusaient à croire au bien. Votre questionnaire ne retient que le mal. Il ne permet pas de le délimiter. Il dépend des Soviétiques, bien mieux que de nous, de répondre à votre curiosité et de dire quelles parties, quels secteurs de la vie, de la société soviétiques, ce mal avait atteints, et jusqu'à quel point. Je ne vois, pour ce qui me concerne, aucune preuve que le corps n'était pas sain. Je sais, au contraire, qu'il a bien supporté l'opération chirurgicale et je trouve une autre confirmation de cette impression générale dans le fait que cette opération de critique fondamentale de l'exercice du pouvoir, encore jamais tentée par un régime en cours, ait été pratiquée. Pour qu'un dialogue soit le moins du monde possible, il faudrait que vous demandiez à vos interlocuteurs ce qu'ils pensent par exemple de tout ce qui, dans le XX<sup>e</sup> Congrès, n'avait rien à voir avec les erreurs de Staline, mais avec le progrès de la société soviétique. Demander, entre autres choses, à ceux qui n'avaient jamais douté du mal, s'ils s'étaient jamais doutés du bien. Et pourquoi, tout de même que vous, par exemple, à ma connaissance, ils ne l'avaient jamais manifesté.

Il ne me gêne nullement de parler dans ce contexte de ce que je peux appeler mes « doutes ». Dans cette affaire dont je parle, je doutais fort que l'engagement volontaire de Novikova dans l'Armée Rouge fût si patriotique que cela. Question de la voir toiser le tribunal, sourire à la salle. Ou cette fille s'était mal acclimatée à son retour de guerre, ou son expérience militaire, les raisons peut-être de cette expérience, n'étaient pas si pures qu'on le disait.

Ce qui dans ces doutes n'aurait pu que contribuer à noir-

cir une accusée dans l'esprit de mes interlocuteurs qui avaient à la juger ou de mes lecteurs de l'époque, je ne l'ai en effet jamais manifesté. Je ne sais douter que dans des cas concrets, quand je suis informé. J'avais pourtant une autre sorte de doutes qui tenaient à ce que j'appellerai le *cant* soviétique et qui était partout cette année-là, et plus durablement dans l'art et la littérature. Je veux dire que tout le dialogue entre témoins, avocats, juge et procureur, s'il était incommensurablement plus fouillé, plus sérieux, plus humain que ce que nous faisons dans nos procès, me paraissait fort superficiel, précisément quant aux aspects qui sont chez nous les plus développés, du moins dans la presse. Il y avait une sorte de voile pudiquement tendu sur la vie privée de l'accusée. J'imagine assez bien quels effets on eût tiré chez nous de sa conduite, mais il me semblait néanmoins qu'elle n'était pas si petite fille que ça. Je ne sais s'il y avait de la part du tribunal un souci de ne pas entrer dans des détails vulgaires, une volonté de purification, ou une sorte d'accord tacite entre tout le monde, y compris les accusés, pour que ces questions ne fussent pas soulevées. A un moment de l'interrogatoire de Novikova, n'ayant pas très bien saisi, j'ai demandé à mon interprète :

— Mais enfin, elle n'allait pas seulement danser avec ce militaire. Elle s'apprêtait à passer la nuit avec lui, non ?

J'eus droit à une défense en règle et indignée de la vertu de Novikova.

Peut-être, après tout, que c'était moi, avec mes yeux d'occidental et de latin, qui n'y voyais pas bien clair.



Pour juger de telles réactions, il ne faut pas oublier cette exaltation de la violence, du sadisme, des perversions sexuelles qui règne chez nous, depuis les illustrés pour enfants et adolescents jusqu'à la littérature à la mode. Si le *cant* dont je parle m'agaçait, dans une société qui se propose d'élaborer un nouveau type d'homme et qui, en 1950, se grisait d'un communisme qui lui semblait déjà affleurer dans maints secteurs d'avant-garde, cette volonté d'écrire la vie au mieux pouvait jouer un rôle pédagogique. Je ne crois pas en la méthode Coué et je n'ai jamais imaginé que dissimuler des défauts, des erreurs, pût aider à les faire disparaître. Mais dans un monde aussi vil que l'est le nôtre, la propension à se délecter des tares de l'humanité correspond aussi à la

volonté de faire accepter ce monde, à une propagande destinée à convaincre que tout effort de remettre notre société sur pied est condamné d'avance. C'est d'après cela que je jugeais alors ce côté rose de l'image que les Soviétiques se donnaient à eux-mêmes de leur vie. Une façon de cultiver ce qui apparaissait chez eux d'un avenir meilleur, d'aider cet avenir à triompher dans la conscience des hommes de tout ce qui les raccrochait encore à un passé inhumain.

C'est ici que ces notions de bien, de progrès du monde soviétique, si résolument, si obstinément niées par vous, deviennent essentielles. La discussion des mérites et des fautes comparés de Staline ne me tente guère. C'est pur hasard si je porte le prénom du saint chargé des portes du paradis et je n'ai quant à moi aucun moyen d'appréciation sérieux sur le rôle exact joué par cet homme. Par contre, il se trouve que j'ai rencontré pas mal de Soviétiques dans diverses circonstances et que j'ai même fait un peu la guerre avec eux — une guerre particulière, je vous l'accorde, mais singulièrement révélatrice de la matière dont les hommes sont pétris —, je veux parler de la résistance à l'intérieur des camps nazis.

Il est de fait que les déportés soviétiques ont fourni un certain contingent de voleurs, de pédérastes et d'individus fort peu recommandables, ni plus ni moins que les autres nationalités, avec cette différence pourtant que la proportion des raflés était chez eux beaucoup plus grande que parmi les Français, par exemple. Mauthausen était un camp de catégorie III. On y envoyait les cas graves parmi les Français, les cas bénins chez les Russes. En général, bien entendu, et avec des exceptions. Si vous ajoutez qu'un communiste soviétique, n'importe quel fonctionnaire ou officier repéré comme tel, ne franchissait même pas vivant les portes du camp, ou bien n'y passait que quelques semaines, la proportion, par contre, de héros que nous avons rencontrés demande explication. En fait, chez nous, depuis la guerre, on s'est surtout occupé des voleurs et autres qui se trouvaient parmi les Russes pour dire : « Voyez, vos Soviétiques, ils sont comme nous. »

J'ai bien connu cette lie; combattants démoralisés, travailleurs partis plus ou moins volontaires en Allemagne, sales gosses tout simplement dévoyés par la guerre et l'occupation, franches crapules, ils ne permettaient guère de répondre aux questions que leur existence même nous posait quant à la société soviétique. A Mauthausen, de ce point de vue, les

Français étaient très circonspects. Le fait que le premier convoi important arrivé de France eût été recruté dans le Vieux-Port de Marseille, au moment de la destruction de celui-ci, nous avait valu assez de questions sur le degré de dégénérescence atteint par notre pays pour que nous ne jouions devant personne l'Anglais qui croit toutes les Françaises rousses. Encore aujourd'hui, je ne suis pas plus avancé. Il me manque très simplement le moindre témoignage soviétique sur les camps nazis.

Ce fait m'était en 1950 parfaitement incompréhensible. Il le demeure presque autant aujourd'hui. Parce qu'à côté et en face de cette foule de captifs misérables dont je parlais, il existait d'autres Soviétiques dont on ne trouvait pas l'équivalent parmi les autres nationalités. Il y a eu beaucoup de héros dans les camps, des communistes et des catholiques, des anarchistes qui ne croyaient à rien et des hommes que personne n'avait remarqués auparavant; mais, parmi les héros soviétiques, certains représentaient le nouveau type d'homme forgé par les combats révolutionnaires de façon si claire que je ne crois pas que la lecture, après guerre, du livre de Plevovï : *Un homme véritable*, ait appris grand chose à mes camarades et à moi. Ce n'est, en effet, pas l'existence d'un seul Mérésséiev qui pose des questions, mais de dix, de cent, de mille.

C'est pour moi le fond du problème. Peut-on véritablement tirer de l'existence de dévoyés et de criminels une démonstration contre la société soviétique? J'en suis incapable, simplement parce qu'il me faudrait d'autres éléments pour comprendre, savoir ce qui, dans cette criminalité, était « soviétique » et ce qui venait de l'occupation nazie. J'avais dans mon bloc un jeune Soviétique qui s'était parfaitement installé dans le rôle de femme entretenue que lui avait offert le doyen du block. Cet éphèbe parlait fort bien l'allemand. Il l'avait appris sous l'occupation. Il savait en quelle piètre estime je le tenais et la chose lui semblait simplement drôle. Il raisonnait exactement de la même façon qu'un petit raflé de chez nous qui avait accepté une situation identique auprès d'un autre *Proeminent* : qu'il fallait bien croûter et qu'après tout, ça valait mieux que de traîner des pierres à la carrière. Je lui demandai un jour s'il était heureux avant la guerre (il devait avoir treize, quatorze ans en 1941, au début de l'occupation). Il me répondit que oui, mais qu'après, ce n'était pas marrant. Aimait-il son pays? Oui, il ne savait pas s'il pourrait y rentrer et ça l'ennuyait. Avait-il jamais songé à

le défendre ? S'il avait pu être évacué, bien sûr, mais la région avait été encerclée trop rapidement. Un autre jour, il me confia que son père avait des responsabilités — il ne me dit pas si c'était dans le Parti ou ailleurs — et que sa mère et lui, restés seuls à l'arrière, avaient craint des représailles de la part des Nazis. Ils avaient changé de domicile pour aller dans une ville où l'on crevait de faim. Là, lui s'était joint à une bande. On se débrouillait bien, disait-il avec un large sourire. Puis, il s'était fait gauler par les Allemands.

— Mais ton père, qu'est-ce qu'il dira de ça ?

J'obtins en réponse un de ces jurons imagés, un peu trop violents pour être transcrits, puis, plus sérieusement :

— Mon père, je l'em...

— Il était méchant avec toi ?

— Il n'était jamais à la maison.

A quelque temps de là, j'eus l'occasion de planquer dans le block un officier soviétique. J'étais un peu inquiet de la réaction du petit Russe. Il se comporta fort bien et même avec courage. L'officier demeure pour moi un de ces Mérésséiev que j'évoquais. Notre combinaison ayant échoué, j'ai vécu en sa compagnie les jours qui précédèrent sa mort. Il savait ce qui l'attendait et aussi bien que moi qu'il n'était plus possible de le faire sortir de la nasse. On viendrait l'appeler un matin pour le fusiller. Le cas de son jeune compatriote ne l'étonnait, ni ne l'irritait outre mesure. Il considérait quant à lui que la jeunesse avait été trop gâtée, trop choyée, souvent bien mal préparée à affronter les horreurs et les ignominies de l'occupation. Bref, l'éducation soviétique qui avait formé des héros avait aussi, à son avis, engendré des coqs en pâte.

L'officier fusillé, le petit Russe poursuivit son chemin comme avant, jusqu'à ce que le doyen de block se lassât de lui. Après quoi, il se dénicha un autre protecteur.

C'est la seule fois que j'eus matière à réfléchir sur les causes de la démoralisation chez les Soviétiques. Nous savions à quels traitements les prisonniers de guerre étaient soumis et il ne nous étonnait pas que nombre d'entre eux y cédaient. Mais les Mérésséiev ?

Leur comportement ne coïncide pas avec le seul patriotisme russe, que l'on invoque si souvent pour se débarrasser d'anomalies gênantes. Il s'agissait, pour eux, de défendre leur révolution, le socialisme. Et les preuves de ce socialisme,

pour eux, ne venaient nullement d'une exaltation entretenue pour mieux surmonter les dangers.

J'ai écrit *La Dernière Forteresse* en songeant à ce type d'hommes; ce qui ne m'a nullement empêché d'y mettre les autres, y compris des dévoyés soviétiques. C'est à propos de ce roman que j'eus les discussions les plus approfondies avec les Soviétiques sur leur société et aussi sur leur conception de l'art. Quand je demandais pourquoi il n'y avait pas eu chez eux de romans ou de témoignages sur les camps nazis, le premier ordre de réponse que j'obtenais était qu'il y avait, dans l'expérience de la guerre, assez matière à montrer l'héroïsme des combattants, l'épopée, pour ne pas s'occuper de ceux qui s'étaient laissé faire prisonniers.

Il est vrai, de ce point de vue, que l'attitude, chez nous, qui est née des conséquences de la drôle de guerre est parfaitement incompréhensible en d'autres circonstances et que, dans un pays où le peuple entier s'est jeté dans la guerre, le thème de l'héroïque « prisonnier » est légitimement et parfaitement insupportable. Mais moi, je parlais de prisonniers qui avaient tout fait pour s'évader, qui n'avaient jamais cessé le combat, de combattants qu'aucune torture, qu'aucune menace n'avaient jamais brisés. On me le concéda en me disant qu'après tout ils n'avaient fait que leur devoir, comme des centaines de milliers de partisans, et qu'en effet il n'existait pas de livres à ce sujet. Pas que le sujet fût tabou; on avait, en effet, traduit le livre de Jean Laffitte, *Ceux qui vivent*. En tout cas, on ne plaçait pas les déportés soviétiques à part comme en France. Ils n'avaient ni plus souffert que les populations des territoires occupés, ni montré un plus grand héroïsme que les militaires ou les civils et ceci expliquait peut-être qu'aucun écrivain n'ait été tenté par leur aventure.

La discussion dans une revue soviétique de mon roman confirma cette conception du rôle et de la place des déportés. Comme ce sont les idées que j'ai sur le sujet et plus précisément qu'entre un résistant qui ne s'est pas fait prendre et un qui s'est fait prendre, le meilleur combattant est plutôt le premier (question de veine mise à part), la chose ne m'a pas troublé. Les reproches, par contre, qui m'étaient adressés : naturalisme, complaisance pour le détail sale, pornographie, me hérissaient. Une amie soviétique, après avoir lu mon roman en français, m'avait expliqué d'emblée qu'il ne serait jamais traduit parce qu'il y avait des criminels, des pédérastes, bref le monde des camps. Elle ne contestait pas

que ce fût vrai, mais ne comprenait pas pourquoi j'avais décrit aussi cet aspect-là. Le public soviétique, affirmait-elle, ne voulait pas entendre parler de telles choses.

Je lui racontai alors l'histoire de mon petit Russe et les réactions de l'officier, lui demandant si, même en se plaçant, comme elle le faisait, d'un point de vue pédagogique, la description du mal, l'exposé de la dégénérescence des hommes ne pouvait pas être plus salubre qu'un monde artificiellement, superficiellement montré en ce qu'il a de mieux. La discussion fut fort longue, et bien sûr sans résultat, chacun demeurant sur ses positions.

Bien qu'aucun de mes livres n'ait été traduit en russe, j'ai reçu quelques lettres de lecteurs soviétiques, des étudiants pour la plupart. Même les plus récentes continuent de poser la question de ce rapport, de cette proportion entre le bien et le mal. On m'y demande pourquoi je souligne tels côtés négatifs de personnages « positifs », pourquoi je montre tant de complaisance pour un personnage moralement peu intéressant.

On peut s'arrêter à l'aspect agaçant, simpliste de telles questions — nous parlerons tout à l'heure de la littérature —, mais il est de fait qu'elles correspondent à une certaine réalité où c'est une affaire sociale que de détruire ce qui va mal, de corriger ce qui retarde, d'améliorer les hommes; toutes choses dont nous n'avons aucune idée ici.

Juger de cela à la lumière des critiques du XX<sup>e</sup> Congrès revient à oublier ce que c'était que ce XX<sup>e</sup> Congrès, qui y était délégué et dans quel contexte il se plaçait.

Que dans la société soviétique se soient opposées des forces de progrès et des forces rétrogrades, voilà le point de départ. En 1950, je croyais, comme ceux que j'ai vus là-bas, que Staline était l'incarnation de ces forces de progrès. Il apparaît que c'est aussi l'inverse. Que le mal était aussi au cœur du bien.



Pourquoi n'ai-je pas « manifesté » mes inquiétudes ? Parce qu'elles ne se rattachaient à rien de précis, qu'elles représentaient en fait ce qui m'échappait, ce que je m'efforçais de comprendre et qu'il y avait bien assez de gens ici pour parler à tort et à travers de l'U.R.S.S. sans que je m'en mêle.

Je vais vous en donner un exemple au cœur du sujet.

Même aujourd'hui, je ne sais pas quelle est la part, dans les réactions de Soviétiques devant *La Dernière Forteresse*, du tabou qui devait entourer la question des camps en général dans un pays où elle se posait plus que je ne pouvais le soupçonner. Je n'ai pas ici de moyens d'appréciation. Si mon roman a évoqué à des lecteurs soviétiques d'autres questions que celles que j'y posais, je ne sais rien de cette gêne-là. Vous pouvez penser que j'avais bonne mine à vouloir les entraîner sur un tel terrain. Tranchez-en à votre guise. Il faut ici autre chose que des impressions ou des présomptions. Du moins pour moi <sup>5</sup> bis.



Certes, dans tout ceci, j'ai encore à peine effleuré l'antinomie entre votre sûreté de conscience et la mienne. Il faut cependant y venir avant de pousser plus avant. Je ne voudrais pas vous être désagréable, mais Robert Kemp me semble le patron des gens comme vous. Sitôt qu'il flaire dans une œuvre quelque aperçu qui met en cause les fondements de notre belle société, le voilà qui part en guerre contre la « certitude idéologique », le « sectarisme » dont l'auteur fait preuve. Rien ne lui répugne plus que des « convictions aussi bien assurées ». Le plus fort, c'est qu'il doit se croire parfaitement éclectique, aussi ouvert que vous l'êtes, impressionniste de la critique, en un mot. Au vrai, c'est une question de vocabulaire. Il s'agit d'appeler « conviction » tout ce qui va contre l'ordre établi. Moyennant quoi, ceux qui le défendent intrépidement témoignent de liberté d'esprit, ceux qui l'attaquent d'étroitesse. Les premiers sont par vocation indifférents à la politique, les seconds de vils propagandistes.

Vous offrez une variante intéressante de cette secte absolutiste. Vous portez exclusivement votre intérêt aussi bien à ce qui met en cause l'ordre établi chez nous qu'à ce qui met en cause ceux qui l'attaquent. Pour entrer dans votre jeu, il suffit en fait de se distinguer des seconds. Votre indépendance commence, votre attention s'éveille à partir du moment où l'on met en cause que soit l'U.R.S.S., soit le Parti communiste français aient quelque chose à voir avec la révolution. En deçà, vous êtes un mur, vous ne voyez ni

---

<sup>5</sup> bis. En écrivant ces lignes, je n'avais pas encore lu *La Ville natale*, de Victor Nekrassov, roman publié en U.R.S.S. en 1955 (et traduit en France en 1957 — E.F.R.) et qui répond, partiellement du moins, aux questions que je soulève ici.

n'écoutez rien. Vous êtes si confortablement installé à l'abri de vos œillères qu'il ne semble jamais, à vous lire, qu'il puisse exister en France des écrivains dont la première exigence n'est pas celle-là. Certes, l'ordre établi ici vous répugne, mais pas au point que vous fassiez le moindre effort pour observer ceux qui se battent effectivement pour le changer, s'ils ne correspondent pas à votre gabarit.

Votre questionnaire est bien obligé de passer comme il peut à travers les meurtrières et les interstices précautionneusement percés par vous dans votre carapace. Mais il ne faut pas vous étonner si, à chaque fois que je cherche à voir un peu plus clair, je suis, moi, contraint d'aller vous fouailler un peu à l'aveuglette derrière votre blindage. Ici, je me cogne à ce parti, chez vous, de ne voir dans l'U.R.S.S. que ce qui viendrait étayer la conception que vous avez d'une fausse révolution, d'une révolution détournée de son sens, et dans les communistes des révolutionnaires dévoyés. Je conçois bien la sorte d'ivresse idéologique dont vous souffrez pour en avoir éprouvé les effets, cette manière de scolastique issue du culte de la personnalité qui substituait à l'analyse réelle des choses l'exégèse d'un certain nombre de dogmes. Vous, vous pratiquez le culte de l'antistalinisme. Et du coup, il vous échappe que c'est un culte. Ses rites sont simplement grossièrement l'inverse de l'autre. Mais la vérité, là dedans ? Comme dans toute scolastique, le fait d'aboutir à des conclusions inverses ne justifie aucunement le procédé. De toute façon, le réel, la vérification par la pratique n'interviennent pas. Avouez qu'il est curieux pour un communiste, lancé comme tous ses camarades dans la liquidation du dogmatisme lié aux erreurs de Staline, de se heurter à un dogmatisme encore plus rigide peut-être, qui méprise, lui, de propos délibéré, ce qui le gêne dans la réalité, se vante d'être fondé en droit et se propose comme issue et remède pour la seule raison que ses dogmes sont négatifs et antistaliniens.

Votre question n° 2 en est plus qu'un exemple. C'est en son genre une perle.

## VI

Si je ne craignais aussi d'être téméraire, je crois que je suivrais l'avis de la plupart des gens que je vois, qui, ayant cru jusqu'ici, sur la foi publique, que ces propositions sont dans Jansénius, commencent à se défier du contraire par le refus bizarre qu'on fait de les montrer, qui est tel que je n'ai encore vu personne qui m'ait dit les y avoir vues. — PASCAL, *Première Provinciale*.

« 2° NE PENSEZ-VOUS PAS QUE LE « JDANOVISME » A ÉTÉ LA FORME CULTURELLE DU STALINISME ET QU'IL DOIT ÉGALEMENT DISPARAITRE ? »

Sans aucun doute, monsieur Nadeau. Mais au fait, que voulez-vous tuer exactement, avant que je vous donne ainsi carte blanche ? Et êtes-vous bien sûr, d'abord, que cela existe ? Permettez-moi de tenter d'identifier ce futur cadavre. Ce que vous m'en dites m'apprend qu'il s'agit d'une forme, et, comme vous êtes un homme précis et maître de sa langue, d'une forme culturelle. Vos « ismes » laisseraient penser qu'il s'agit de doctrines, mais je conçois mal qu'une doctrine, telle le dieu Protée, dût revêtir une nouvelle forme pour s'exprimer dans le domaine de la culture. Peut-être alors d'une méthode de pensée et d'action, mais, tout de même qu'une doctrine, une méthode s'applique, et que peut bien signifier la « forme culturelle » d'une méthode ? Sans doute faut-il entendre de l'ironie dans vos « ismes », comme lorsqu'on vient à parler du socialisme de M. Guy Mollet, et voulez-vous insinuer qu'il y aurait là un double jeu analogue à celui que mènent, par exemple, le Congrès pour la Liberté de la Culture et son organe *Preuves* ? Ce Congrès et cette revue cons-

tituent bien une « forme » de la politique atlantique en matière de culture. Et cette substitution d'une « forme culturelle » à une politique traduit ce seul fait que ladite politique exposée crûment ne conviendrait pas aux intellectuels d'Europe occidentale, qu'il convient qu'elle prenne des « formes ». Et je crois bien que j'ai enfin découvert le sens de votre propos. Ce que vous nommez « stalinisme » devait cacher, dissimuler sa véritable nature pour toucher aux choses de la culture. Le « jdanovisme » serait ce masque. Le « stalinisme » ayant disparu, il convient que son déguisement le suive dans sa tombe.

Malheureusement, cette interprétation est complètement démentie par l'étymologie probable de vos « ismes ». « Jdanovisme » est formé d'après Jdanov, comme « stalinisme » d'après Staline; or, le premier s'est toujours présenté de son vivant comme un disciple et un admirateur du second et ce en des termes qui ne laissent subsister aucun doute, aucune place non plus à un double jeu, à des accommodements — nous le verrons tout à l'heure. Outre-tombe, je n'en sais rien. Mais cela fait déjà huit ans que Jdanov est mort.

Nous voici donc avec deux abstractions indéfinies dont nous savons seulement que la seconde est la « forme culturelle » de la première. J'écarte aussi la solution qui consisterait à voir dans cette « forme culturelle » un jeu de mots sur une certaine forme d'expression artistique, à la façon dont on aurait pu dire de ce jeune homme qui traite si bizarrement le roman, Alain Robbe-Grillet, qu'il était la « forme culturelle » du mendésisme pour ce ton de pape qu'il prenait dans *l'Express* du temps où il y tenait une chronique littéraire. Andreï Jdanov n'était ni romancier, ni poète; son activité créatrice touchait à la politique.

Je laisse donc à regret votre forme culturelle, mais comme elle ne me renseigne pas sur les rapports entre vos deux abstractions, il faut, pour résoudre le problème, que je parte des inconnues dans l'espoir que je pourrai, en les précisant, retrouver l'équation qui les relie et qu'un lapsus ou une coquille ont si malencontreusement défigurée.

Je prends, au sens le plus général, que par « stalinisme » vous désignez l'activité de Staline.

Qu'est-ce qui peut bien être « stalinisme » en ces questions ? Je donne ma langue au chat. L'appel aux écrivains d'être des « ingénieurs des âmes » ? En quoi cela diffère-t-il de la pensée de Lénine ? L'appréciation que Maïakovski est « le meilleur poète de notre époque soviétique » ? Pour

l'étranger que je suis, elle semble de bon sens. Le statut de l'Union des Ecrivains soviétiques défini par le Comité Central en 1932 ? S'il est exact que Staline ait joué un rôle majeur dans son élaboration, je ne vois guère que les écrivains soviétiques s'en soient plaints ou s'en plaignent aujourd'hui et ledit statut me paraît plutôt de nature à aider au développement de la littérature qu'à l'inverse, à garantir la liberté des écrivains qu'à les brimer. Si vous voulez parler des conséquences fâcheuses du culte de la personnalité, que n'appelez-vous un chat un chat ? Si c'est le goût de Staline (ou son « mauvais goût ») que vous évoquez, ses portraits ou ses statues, cela se nomme en bon français le style d'une époque. Voyez le style Louis XIV. Il vous fallait alors demander si Jdanov en avait été l'ordonnateur. Encore que ce que les historiens désignent parfois sous le nom de « colbertisme » n'ait guère de rapport avec l'activité de Colbert comme surintendant des bâtiments du roi. Mais enfin, Molière voyait en Colbert un grand danger pour l'art et la nation, si l'on en croit le *Livre abominable*, et cette comparaison historique aurait pu vous guider dans votre formulation. Si vous entendez évoquer les violations de la légalité socialiste dont des intellectuels ont été victimes, il fallait tout bonnement le dire. Mais votre expression de forme culturelle me paraîtrait alors d'une trop atroce ironie. A moins décidément que ce ne soit parti pris chez vous que d'en parler en termes de Boulevard.

Quel éclaircissement apporte dans cet imbroglio cet autre monstre, ce « jdanovisme » qui semble tout droit sorti de disputes entre théologiens sorboniques ? J'ai, comme tout un chacun, vu ce néologisme employé dans quelques journaux d'ici qui écrivaient à ce propos les plus énormes bêtises. Je me refuse à croire que vous méprisiez vos lecteurs au même point que cette presse et que vous baptisiez, vous aussi, « jdanovisme » tout ce qui, en matière d'art et de culture soviétiques (réels ou imaginaires), vous paraît de nature à provoquer une saine indignation chez nos bien-pensants et à les dégoûter d'aller vérifier par eux-mêmes de quoi il retourne. Si vous possédez une définition, que n'avez-vous mis une note traduisant votre jargon ?

Le plus souvent, je me sens devant votre « jdanovisme » aussi téméraire que M. Arnaud devant le livre de Jansénius. C'est peut-être que, de même qu'Arnaud avait lu Jansénius, j'ai lu Jdanov. Je n'y trouve point non plus les propositions que les évêques de votre sorte ou feu le pape André Breton

déclarent y être. Si vous preniez la peine, comme les Jésuites du temps de Port-Royal, de préciser les propositions que vous condamnez, je vous répondrais, le plus probablement du monde, comme Arnaud. Vous vous rappelez sa réplique : « ...et néanmoins que, comme il condamne ces propositions en quelque lieu qu'elles se rencontrent, il les condamne dans Jansénius si elles y sont ». Mais, rendu prudent par l'aventure du Révérend Père Annat, vous ne condamnez, vous, que l'« isme », demandant à vos interlocuteurs de définir eux-mêmes les propositions que vous condamnez. Ce qui est de bonne inquisition, mais une curieuse invitation au « dialogue ».

Les écrits de Jdanov ne sont ni si rares, ni si gros qu'on ne les puisse lire en entier sans vous consulter.

« Jdanovisme » signifie-t-il doctrine propre à Jdanov ou particulièrement illustrée par cet homme ? Nous possédons en français à peu près tous les textes consacrés par lui aux problèmes de la culture. Son discours au premier Congrès des Ecrivains soviétiques est le seul qui me paraisse renfermer un corps de doctrine ; mais, dans ce cas, il eût fallu dire : « Pensez-vous que la politique en matière de littérature du parti bolchevik, telle qu'elle fut définie par Andreï Jdanov en 1934... » Or c'est, je crois, ce que vous visez par une expression tout aussi saugrenue de votre troisième question : « la théorie du réalisme socialiste ». Si, néanmoins, c'est de ce texte-là que vous voulez parler, il ne s'agit de rien qui ressemble à une « forme culturelle », mais au contraire d'une analyse de la situation de la littérature à cette époque, aussi bien en Union soviétique que dans les pays bourgeois, analyse assortie d'un certain nombre de conclusions formulées à partir de l'expérience des écrivains révolutionnaires, lesquelles constituent une définition du « réalisme socialiste ».

Après quoi, douze ans plus tard, au lendemain de la seconde guerre mondiale, nous trouvons toute une série de textes de nature différente, touchant à la littérature, la musique, la philosophie. Ce sont autant d'interventions faites au nom du Comité Central du Parti communiste (b.) de l'U.R.S.S. J'exclus que vous désigniez par « jdanovisme » ce caractère commun lié à la fonction occupée par Jdanov, secrétaire du Parti, cette fonction n'ayant pas été créée pour lui. Il pourrait donc s'agir de la façon dont il conçut sa responsabilité. Les textes ne permettent pas de l'apprécier, de discerner la part qui lui incombe en propre dans l'élaboration de ces décisions collectives ou la forme qu'elles ont revê-

tue. Il est encore plus difficile d'en pénétrer la portée exacte, du moins de l'étranger et une dizaine d'années plus tard.

En effet, chacune de ces interventions comporte divers rappels des principes léninistes et, à ce niveau, sont directement accessibles. Ce qui l'est beaucoup moins, ce sont les faits invoqués, l'analyse des situations particulières qui ont provoqué de telles interventions. Celle qui concerne la littérature met en cause l'activité de deux revues de Léninegrad, *Zvezda* et *Léninegrad*, les œuvres récentes d'une poétesse, Akhmatova, et d'un écrivain humoristique, Zostchenko. A partir de quoi, Jdanov tire des conclusions générales.

Ces conclusions, abstraitement, ne sont pas choquantes. Il est permis de se demander si elles sont légitimes. Si l'analyse de l'activité des revues littéraires et des écrivains considérés les légitimait. Ce travail, à ma connaissance, n'a encore été fait nulle part. En France, nous manquons de tous les éléments nécessaires. En Union soviétique, si j'en crois la place aujourd'hui donnée aux deux écrivains, il apparaît en tout cas que l'appréciation portée sur la valeur de leur œuvre est indépendante des critiques formulées alors par Jdanov. Néanmoins, il est fait fréquemment appel en U.R.S.S., dans des textes qui semblent officiels, à la résolution concernant les revues *Zvezda* et *Léninegrad*. C'est ici, précisément, qu'il conviendrait que vous vous adressiez aux écrivains soviétiques si du moins vous tenez à ce que la lumière soit faite.

Je ne dis pas cela pour me dérober, mais parce qu'une des conséquences du XX<sup>e</sup> Congrès est de mettre en évidence de nouveaux rapports entre les expériences soviétiques (succès et erreurs) et ce qu'en peuvent et doivent tirer les communistes des autres pays qui se trouvent dans des conditions différentes. Cela implique, par exemple, de connaître le contexte réel desdites expériences. Mais entre le moment où une telle nécessité est reconnue et celui où l'on possède les moyens d'information et d'analyse nécessaires, il faut du temps. De telles questions ne sont pas également actuelles pour les Soviétiques et pour nous, par exemple, Nos interrogations ou nos réponses peuvent leur paraître surprenantes, ou vice versa.

Disons, si vous voulez, qu'il paraît vraisemblable que certains aspects de cette intervention de Jdanov sont aujourd'hui matière à discussion en U.R.S.S. Lesquels exactement, pour quoi et comment ? Ce sont là des questions pendantes. Il est dommage que vous en tranchiez *a priori* sans savoir. Et ceci vous empêche de discerner un second ordre de questions tout aussi pendantes.

Quelles furent les conséquences pratiques des interventions de Jdanov ? Eut-il une responsabilité et laquelle dans le fait que certaines critiques lancées contre des intellectuels eurent pour ceux-ci des suites fâcheuses, voire périlleuses ? C'est probablement ce que vous avez en tête, mais là aussi vous en tranchez implicitement et le problème est plus complexe que vous ne l'imaginez. En effet, d'une part, aucun des intellectuels critiqués nommément par lui ne paraît en avoir souffert dans sa liberté physique. Pas plus Akhmatova et Zostchenko qu'Alexandrov, un temps ministre après 1953, ou les musiciens.

L'intervention de Jdanov touchant la musique et où il s'en prenait à de grands musiciens de l'U.R.S.S. paraît de nos jours particulièrement malencontreuse. Je ne suis pas musicien et ne puis m'en tenir qu'aux apparences. Mais si vous désiriez que s'instaure à ce propos une discussion sérieuse, là aussi il faudrait aborder des problèmes précis. Etudier si cette prise de position était accidentelle ou fondamentale; si elle visait à constituer une doctrine; si elle constitue en soi une doctrine. Ce qui est précisément, là encore, ce que vous posez *a priori*.

Vous allez en fait plus loin. Vous tirez de là un système d'erreurs avant d'avoir su déterminer ce qui pourrait être critiquable — en quoi cela peut être critiquable, pourquoi et comment ? — sans même vous demander s'il y a cohérence ou non dans ces erreurs que vous préjugez et quelle serait, dans ce cas, la nature, la source de cette cohérence ? Ce mode de raisonnement ressortit en bon français aux juridictions théologiques. Les faits ne les intéressent pas, seul le dogme.

Et ici, le divorce entre vos façons de faire et celle des intellectuels communistes auxquels vous vous adressez est patent. C'est, je crois, une des conséquences les plus importantes du XX<sup>e</sup> Congrès que cette nouvelle mesure que nous prenons de nos propres responsabilités en face des expériences soviétiques. Le culte de la personnalité de Staline empêchait en effet, dans beaucoup de cas, de poser correctement la question de savoir ce qui, dans la réalité soviétique, était de portée universelle et générale et ce qui était spécifique à des circonstances particulières. Ce problème dépasse considérablement celui des erreurs et des fautes. Il naît du développement même de la révolution socialiste, de son extension; du fait que ce développement n'est pas égal ni semblable dans les différents pays; que les questions fondamentales à résoudre ne se posent pas partout en même temps,

ni de la même façon. C'est un problème nouveau, un problème de croissance dont une des conséquences est qu'il ne suffit plus, par exemple, de s'informer des choses soviétiques, mais qu'il est nécessaire d'apprendre à les dominer à la façon même dont un élève, à un certain stade de ses études, se doit non plus seulement d'apprendre de ses professeurs, mais de comprendre et juger leur enseignement parce que son tour est venu d'assumer ses propres responsabilités, de résoudre ses propres problèmes. Responsabilité de l'élève en face du professeur qui est tout le contraire, dans le cas du léninisme, d'un revirement, mais la preuve qu'on a assimilé ses enseignements.

De ce point de vue, la condamnation abstraite de ce monstre imaginaire appelé « jdanovisme » que vous cherchez à obtenir au nom de cette autre confusion baptisée « stalinisme » constitue une entrave, un frein. Vous opposez une scolastique aux recherches que l'histoire nous conduit à entreprendre, aux problèmes réels qui se posent à nous. Est-ce simple inconscience de votre part, incompréhension absolue ou volonté de nuire ?

L'activité d'Andrei Jdanov s'est-elle manifestée autrement ? Je n'en sais rien. Il eût suffi, si vous vous en préoccupez vraiment, de vous demander : « Comment les créateurs soviétiques ont-ils corrigé, dans leurs domaines respectifs, les erreurs commises du temps de Staline ? » Vous auriez publié dans *Les Lettres Nouvelles* des comptes rendus du II<sup>e</sup> Congrès des Ecrivains de 1955, avec la dénonciation des méthodes bureaucratiques et de leurs conséquences, la réévaluation du patrimoine littéraire soviétique. Vous auriez montré l'énorme effort fait dans ces directions depuis deux ans, un peu dans tous les domaines<sup>6</sup>.

Reste une dernière hypothèse, mais qui me paraît absurde étant donné la suite de votre questionnaire : vous désigneriez par « jdanovisme » le fait même qu'un parti communiste intervienne en matière d'art ou de sciences. Mais, outre que Lénine s'en privait fort peu, vous consacrez la majeure partie de votre cinquième question à de tels problèmes. Votre âge ne m'autorise pas à penser que vous vous répétiez aussi inconsidérément. à si peu d'intervalle.

---

6. Vous ne pouvez prétendre les ignorer. Ils ont été publiés à la fois par Aragon et par *La Nouvelle Critique*. Aragon les a de plus commentés et analysés de façon détaillée dans son livre *Littératures soviétiques*.

J'ajouterai que les textes du XX<sup>e</sup> Congrès, ou parus depuis, sont, à ma connaissance, muets sur le rôle de Jdanov entre 1934, date à laquelle il apparut comme un dirigeant du Parti bolchevik s'occupant de ces questions, et sa mort en 1948. Il est possible que telle ou telle partie de cette activité soit critiquable. Je manque autant que vous d'informations et vous me permettrez de vous dire que, pour parler sérieusement de telles affaires, je préférerais puiser aux sources. Voir ce que diront de ces choses les Soviétiques qui les ont vécues et en ont éprouvé les bienfaits ou les méfaits.

Le seul texte d'Andreï Jdanov touchant aux problèmes de la littérature et qui ait une portée générale me paraît faire l'objet justement de votre troisième question : j'y arrive.

Permettez-moi, tout de même, de marquer mon accord total avec la fin de votre question. Je vote des deux mains pour que ce « jdanovisme » disparaisse. C'est là un monstre qu'il faut tuer. Je vous prends au mot : chassons ensemble cette grue métaphysique du vocabulaire à la mode. Après quoi, nous pourrions enfin aborder les choses sérieuses.

## VII

Trouver la réponse est relativement facile; ce qui est réellement difficile, c'est de poser la bonne question.

R.H.S. GROSSMAN.

« 3° QUE PENSEZ-VOUS DE LA THÉORIE DU « RÉALISME SOCIALISTE » ? CROYEZ-VOUS QUE, GRACE A CETTE THÉORIE, LES ÉCRIVAINS ET ARTISTES COMMUNISTES (D'U.R.S.S. ET DES PAYS CAPITALISTES) SONT PARVENUS A DES FORMES D'ART NOUVELLES ET VALABLES ? »

Je ne pense rien de cette théorie, pour la bonne raison qu'elle n'existe pas. Il n'y a pas une théorie du réalisme socialiste comme une théorie du naturalisme, par exemple. Le réalisme socialiste n'est pas non plus un mouvement d'idées comme le romantisme ou le surréalisme, encore que dans ses démarches fondamentales, ce soit aussi une tentative de tirer, sur le plan de l'art, les conséquences de l'évolution historique; mais alors que, dans le *Racine et Shakespeare* ou le *Manifeste du Surréalisme*, l'art ou sa négation sont d'abord posés, les changements du monde intervenant en second lieu, le réalisme socialiste part du nouveau contenu de la réalité, conséquence du triomphe de la révolution socialiste. Il n'est donc pas non plus une école. Il implique un comportement social nouveau de l'artiste, sa liaison avec le mouvement révolutionnaire, sa responsabilité devant celui-ci. C'est donc au sens strict du mot une méthode de connaissance, d'activité et de travail.

Le manifeste du « réalisme socialiste », plutôt le texte qui en tient lieu, est précisément le discours prononcé par Andreï

Jdanov, parlant au nom du Comité Central du Parti bolchévik, lors du premier Congrès des Ecrivains soviétiques, en août 1934. On peut relire ce texte vingt-deux ans après. Certes, il porte des traces de ce « culte de la personnalité » qu'a dénoncé le XX<sup>e</sup> Congrès. Jdanov y parle d'« *une analyse géniale, inégalée* », du camarade Staline. Sans doute, les événements ont-ils parfois cruellement démenti l'image d'une voie uniformément radieuse vers l'avenir qui s'en dégage.

Avec le recul, ce texte demeure fort instructif. Il contient en puissance des dangers qui se sont manifestés depuis dans l'évolution littéraire et artistique des pays socialistes, mais aussi des antidotes. Je ne vois pas en quoi ses idées essentielles seraient, pour autant, périmées aujourd'hui.

Le point de départ en est que la transformation de la société et des hommes par la révolution donne un contenu nouveau à l'art : « *Dans notre pays, les principaux héros des œuvres littéraires, ce sont les bâtisseurs actifs de la vie nouvelle : ouvriers, ouvrières, kolkhosiens et kolkhosiennes, membres du Parti, administrateurs, ingénieurs, jeunes communistes, pionniers. Les voilà, les types fondamentaux et les héros essentiels de notre littérature soviétique. L'enthousiasme et la passion de l'héroïsme imprègnent notre littérature. Elle est optimiste, mais pas du tout par une sorte d'instinct zoologique foncier. Elle est optimiste dans son essence, parce qu'elle est la littérature de la classe ascendante, du prolétariat, la seule classe progressive, d'avant-garde. La force de notre littérature soviétique, c'est qu'elle sert la cause nouvelle, la cause de la construction du socialisme* »<sup>6 bis</sup>.

Jusqu'ici voilà un bilan de la nouvelle littérature, née d'Octobre et après Octobre. Voici la méthode tirée de cette expérience : « *Le camarade Staline a appelé nos écrivains les « ingénieurs des âmes ». Qu'est-ce que cela signifie ? Quelles obligations vous impose ce titre ? Cela veut dire tout d'abord connaître la vie afin de pouvoir la représenter véridiquement dans les œuvres d'art, la représenter non point de façon scolastique, morte, non pas seulement comme la « réalité objective », mais représenter la réalité dans son développement révolutionnaire. Et là, la vérité et le caractère historique concret de la représentation artistique doivent s'unir à la tâche de transformation idéologique et d'éducation des travailleurs dans l'esprit du socialisme. Cette méthode de la*

<sup>6 bis</sup>. Andreï Jdanov, *Sur la littérature, la philosophie et la musique*, Editions de la Nouvelle Critique, Paris, 1950, pp. 14 et 15.

*littérature et de la critique littéraire, c'est ce que nous appelons la méthode du réalisme socialiste* ».

On voit clairement, en 1957, où gîte la contradiction possible. L'opposition qui peut naître entre la « réalité objective » et ce que des dirigeants coupés du peuple ou plongés dans un monde de flatterie refusent d'en voir ou ce qu'ils en ignorent, avec la tendance à éliminer cette réalité déplaisante au nom du « développement révolutionnaire », des « tâches de transformation idéologique », etc. Une méthode n'est jamais que ce qu'on en fait. Elle peut conduire, même valable, aux pires aberrations ou aux plus grands accomplissements. Il suffit de voir que Jdanov disait TOUT D'ABORD : « *connaître la vie afin de pouvoir la représenter véridiquement* ». Il insistait sur « *la vérité, le caractère historiquement concret de la représentation artistique* ».

Ce qui, entre nous, n'a rien de spécifiquement « réaliste socialiste », mais me semble de bon conseil. J'y vois le meilleur, à notre époque, de Sinclair Lewis comme de Steinbeck ou de Joyce, de Gorki comme de Martin du Gard ou Thomas Mann. Inversement, je ne vois pas de grands romanciers qui nient ces constatations. Et c'est ici que j'en arrive à ce qui pourrait être la transcription en langage intelligent de la deuxième partie de votre question : quelle est la valeur de cette méthode ?

Avant, il convient sans doute de rappeler cette précision trop généralement oubliée que c'est une méthode d'exploration, de compréhension du réel ; une méthode de travail pour la création et non une méthode de création au sens où le surréalisme se présentait par exemple, avec l'écriture automatique, comme un moyen de création<sup>7</sup>. Dès l'origine, Jdanov insistait avec force sur ce point-là : « *La littérature soviétique a toutes les possibilités d'utiliser les armes de toutes sortes (qui sont à la disposition des écrivains) — genres, styles, formes et procédés de création littéraire —, dans leur diversité et leur intégralité, en choisissant le meilleur de ce qui a été créé dans ce domaine par toutes les époques précédentes... La bourgeoisie a dilapidé l'héritage littéraire, notre devoir est de le rassembler, de l'étudier et l'ayant assimilé de façon critique, de nous porter en avant.* »

Que ceci se heurte à ce que j'appelais tout à l'heure ironiquement le dogmatisme des créateurs, c'est l'évidence. Là

7. Et comme tel, en butte, à votre : « *croyez-vous que grâce à cette théorie... ?* » Casimir Delavigne trouvait déjà en cette finesse un « argument » contre les romantiques de son temps.

non plus, le réalisme socialiste, la méthode n'ont rien à voir. Un romancier qui ne serait pas persuadé que sa conception du roman qu'il est en train d'écrire est la meilleure, s'il existe, ne doit pas être un bien bon romancier. Sinon, pourquoi diable écrit-il ? Que beaucoup d'œuvres se réclamant du réalisme socialiste apparaissent comme autant d'exercices fabriqués sur le même modèle et jouant autour de quelques thèmes identiques, cela ne nous changerait guère de ce que vous devez bien connaître ici, de ces romans calqués sur le Goncourt, le Renaudot ou l'Interallié de l'année d'avant, histoire de décrocher la palme ou de plaire à coup sûr au public. Que dans cette autre histoire, la bureaucratie, le culte de la personnalité aient joué leur rôle tout de même que l'absence de talent, qu'est-ce que la méthode y peut ? Au lieu de plaire à l'éditeur, aux jurys, à certains publics, ces auteurs avaient en tête autre chose qui ne valait pas mieux et si vous me demandez ce que je déteste le plus, des flatteurs du prolétariat ou des flatteurs du capital, je vous dirai que je trouve les premiers plus dangereux... pour leurs lecteurs.

En attendant, je vais vous planter là avec ce qui dans votre question a trait aux recettes de cuisine, pour en venir à ce qui me semble ici le vrai problème : cette méthode correspond-elle à une nécessité. Si oui, de quel ordre ?

## VIII

Jamais cour n'a eu tant de belles personnes et d'hommes admirablement faits, et il semblait que la nature eut pris plaisir à placer ce qu'elle donne de plus beau, dans les plus grandes princesses et dans les plus grands princes.  
*La Princesse de Clèves.*

Ici, pour la nécessité, je réponds : « oui », sans hésitation. Il existe un nouveau type d'homme dans notre monde, de nouvelles relations entre les hommes. C'est même à mon sens la seule nouveauté fondamentale. Elle n'imprègne pas que la vie soviétique, mais aussi et différemment la vie d'un pays comme le nôtre.

Si je cherche, par exemple, ce qui a pu se passer d'important depuis que votre questionnaire a été publié, je tombe, entre autres, sur cette phrase dans un quotidien : « *Chercher l'espoir parmi les ruines de Budapest...* » Ni ces mots, ni la ponctuation ne sont de moi et, sous la plume d'Hubert Juin, dans *Combat*, il fallait les lire, au moment même des événements de Hongrie comme un comble de la dérision, un défi du fond de l'amertume, des illusions broyées; gageure cruelle, à tout jamais impossible.

J'ai beaucoup apprécié *Les Bavards* où cet écrivain de trente ans s'efforce de dresser le bilan des rapports de sa génération avec la littérature. Je vois bien devant quoi Hubert Juin achoppe. Ces hurlements que poussent nos Versaillais : « voyez, leur armée rouge, elle tire, elle aussi, sur des ouvriers! » viennent brutalement boucher une issue dont il ne se satisfaisait pas, mais dont l'existence jouait tout de même un rôle dans sa vie. Et de cet espoir dont il lit la destruction dans les ruines de Budapest, Hubert Juin fait une barrière

entre les communistes et lui. Je doute qu'il s'en contente encore quand ces lignes paraîtront. Pas que j'aie confiance en l'apaisement des passions; au contraire, c'est dans les faits, dans la réalité que je mets mon propre espoir. Il y avait le peuple aussi dans la Vendée. « *C'est tout de même un véritable massacrement pour l'entendement d'un honnête homme, dit le brigadier de Quatre-Vingt-Treize, que de voir des iroquois de la Chine qui ont eu leur beau-père estropié par le seigneur, leur grand-père galérien par le curé, et leur père pendu par le roi, et qui se battent, nom d'un petit bonhomme! et qui se fichent en révolte, et qui se font écrabouiller pour le seigneur, le curé et le roi!* »

Je ne sais pas s'il convient d'appliquer tout de go la réflexion du grenadier aux réactions des Hongrois. Je revendique simplement de pouvoir partir de ce « massacrement pour l'entendement ». Hugo est en plein dans le sujet. D'abord parce qu'il est Hugo. A cause de l'espoir, ensuite. Je sais bien qu'il n'y a nulle part dans votre questionnaire le mot *espoir*, mais vous y faites sa place au « réalisme socialiste » et il faut bien que nous en arrivions à la lumière, la perspective socialiste de ce réalisme, à son espoir socialiste. Et puis, je ne crois pas — à condition de confronter cet espoir aux ruines ou aux malheurs — que vous puissiez me reprocher de sortir ainsi du sujet tel que vous le concevez. Implicitement, ou je vous ai mal compris, vos demandes se fondent sur le fait que, pour vous, la lumière, la perspective socialistes doivent s'éteindre, s'évanouir devant « les crimes et erreurs » de Staline comme vous disiez cet été. A plus forte raison devant les « ruines de Budapest ».

Ces mots me font songer à ce jour où des ouvriers français, des ouvriers de Paris, ont conduit au cimetière leurs deux camarades communistes tués quand l'émeute incendiait le siège du Parti communiste et tentait d'envahir l'immeuble de *l'Humanité*. Je ne sais au juste ce qu'Albert Ferrand et François Le Guennec pensaient, au soir du 7 novembre, des « ruines de Budapest ». Le Gouvernement et sa police avaient, ce soir-là précisément, interdit la manifestation commémorative du 39<sup>e</sup> anniversaire de la Révolution d'Octobre; ils laissaient agir dans les rues, des gens qui, d'après leurs hurlements, se souciaient du socialisme sous toutes ses formes — même de celui de notre Président du Conseil — comme d'une guigne. Au reste, vous devez vous rappeler comment toute l'extrême-droite de l'Assemblée défila ce soir-là sur les Champs-Élysées, avec aussi nos socialistes, je vous l'accorde.

Je ne sais si vous avez eu la curiosité d'aller voir les murs calcinés du 44, rue Le Peletier, ou le champ de bataille du faubourg et du boulevard Poissonnière. C'est là, en tous les cas, que François Le Guennec et Albert Ferrand se battirent, et jusqu'à la mort. Et ils avaient fort peu affaire avec une manifestation populaire. Les moyens par quoi les rideaux de fer furent forcés, des cloisons de plâtre enfoncées, les points faibles des bâtisses détectés avec une maestria d'experts des renseignements généraux, puis attaqués avec les engins adéquats préalablement transportés à pied d'œuvre ont de quoi laisser rêveur un homme comme vous sur la spontanéité qui avait présidé à l'organisation et l'armement des commandos engagés dans l'action.

Certes, il n'y avait pas que ces commandos. Des manifestants, jeunes pour la plupart — étudiants plus qu'ouvriers. Je n'exclus pas qu'il y ait eu des ouvriers parmi ceux qui hurlaient cette nuit-là : « Cocos assassins ». Mais il y avait également ces commandos sur lesquels toute la presse, à l'exception des journaux attaqués, a fait un curieux silence. Comme devait titrer *Paris-Presse* dans la matinée du 8 : « Explosion de colère anticommuniste ! » Il s'agit seulement de s'entendre sur l'explosion, comment elle avait été amorcée, par qui... Il suffit que vous soyez passé sur les lieux par la suite pour comprendre ce que je veux dire.

Mais revenons-en à François Le Guennec et à Albert Ferrand. De ceux-là, comme du postier Daniel Beaucourt, la mort a été rendue publique. C'étaient des hommes qui n'avaient rien à cacher. Ces trois morts, en tous les cas, étaient des travailleurs. Le genre de blessure qu'ils reçurent, cette sorte de fracture du crâne, évoque fort peu une explosion de colère, mieux des coups de crosse ou de matraque. Ce ne sont pas leurs frères de travail qui les ont tués. Tous les trois se jetèrent dans la bagarre ou s'y trouvèrent pris. Et croyez-vous que même pour Daniel Beaucourt, qui était postier et adhérent de Force Ouvrière, l'espoir soit passé par ce qu'applaudissait cette majorité gouvernementale, étendue pour l'occasion jusqu'au commissaire Dides et à Tixier-Vignancourt, qui avait déclenché la manifestation en pleurant l'insurrection hongroise à l'Etoile ? Je sais que pour aucun de ces trois tués l'espoir ne passait par les ruines de la ville arabe de Port-Saïd ou par les mechtas « pacifiés » d'Algérie.

Je crois d'ailleurs que vous me l'accorderez sans trop de peine. Il y a un raisonnement à la mode qui veut que l'on ne doit pas trop s'émouvoir de tout ce que peut commettre

de mal notre Président du Conseil, secrétaire général du Parti socialiste S.F.I.O. On nous rebat les oreilles de la constatation mélancolique que ce brave homme fait ce qu'il peut, qu'après tout il s'agit sans doute de moindres maux et que pouvait-on tirer, au demeurant, de ce beau programme électoral du 2 janvier : les électeurs ne siègent pas au Conseil des ministres... Vous connaissez cette antienne comme l'autre, que seuls les communistes peuvent déshonorer la Révolution. Celle-là que vous chantez à vos heures est d'ailleurs devenue une hymne de circonstance, faite pour saluer les corrections que les communistes ont la fâcheuse coutume d'apporter publiquement à leurs fautes. Je le souligne au passage, car les protestations les plus véhémentes et les plus définitives à cet égard sont autant de constatations que si les communistes « trahissent, assassinent, etc. » la Révolution, ils sont donc bien les seuls à la vouloir. Cette situation éminemment désagréable pour les « révolutionnaires anticommunistes » n'a fait qu'empirer après les différents rapports du XX<sup>e</sup> Congrès. Jamais nos « révolutionnaires anticommunistes » n'avaient encore clamé si fort qu'il ne fallait pas désespérer Billancourt — ce n'est pas ici à Sartre que j'en ai, mais sa formule me semble typique — pour en conclure du même élan qu'il leur fallait redoubler d'efforts pour empêcher Billancourt de croire que la révolution soviétique pouvait lui donner l'espoir d'une vie meilleure. « La différence, tonitruait David Rousset, voilà six ans, c'est que le capitalisme engendre des maux connus, tandis que la tyrannie communiste se présente comme un paradis pour les ouvriers... » En ce temps-là, comme j'étais encore naïf, je croyais que David Rousset allait se joindre à moi pour s'occuper de l'émancipation malgache noyée dans le sang ou de la déportation des réfugiés espagnols en Corse. Non, c'était exclusivement à cet espoir, mal placé selon lui, de la majorité du prolétariat français qu'il en avait.

Ledit espoir est un élément capital de la vie politique française par le temps qui court. Voilà que le journal de M. Pierre Brisson met tout son espoir... dans l'existence chez nous d'un Parti communiste « national ». Et le scandale pour tous est qu'en dépit des révélations du XX<sup>e</sup> Congrès, des ruines de Budapest, de tout ce qu'on peut y ajouter, il n'y a pas cette vague de désespoir qui ferait, par exemple, comme les affiches gouvernementales le hurlent sur tous les murs de France, que les ouvriers communistes adhéreraient en masse à la « Démocratie socialiste » de M. le Président du Conseil. Ce scandale-là, l'émeute du 7 a bien tenté d'en venir à bout,

mais quand, à 9 heures du soir, j'ai voulu aller voir si, comme la télévision venait de le proclamer avec une joie non dissimulée, l'immeuble du Parti communiste était en flammes, j'ai été bloqué par des manifestants qui, eux, criaient : « Le fascisme ne passera pas ! »

Ce scandale-là...

J'aime autant définir tout de suite mes mots. Les communistes ne comptent aujourd'hui, pour la quasi-totalité de la presse, que lorsqu'on est parvenu à les désespérer ou à les ébranler. Quand je parle d'espoir, je parle de cet espoir qui n'a pas varié.

De cet espoir qui subsiste aussi parmi les ruines de Budapest.



Dans cette affaire, quelqu'un, quelque part, a fait une faute de calcul. André Philip en témoigne éloquemment, à mon sens, quand il s'écrie à l'usage du Comité directeur de la S.F.I.O. et de l'Internationale socialiste : « *le moment que nous attendions depuis trente-cinq ans<sup>8</sup> de reconquérir la classe ouvrière française est venu...* »

Il y a cette faute d'analyse au départ que l'espoir qui éclaire et anime le combat de la classe ouvrière serait un sentiment vague qu'un échec amenuise, qu'une défaite détruit — je parle de la classe et non de ses éléments isolés, encore moins de tel ou tel de ses alliés. Les faits montrent que cet espoir du prolétariat est, dans notre pays, fondé sur une longue tradition, enrichi de la connaissance pratique et théorique que l'exploitation de l'homme par l'homme qui dégrade les prolétaires cesse d'être seulement une iniquité — le talon de fer sur la nuque de la classe opprimée — pour prendre désormais les proportions, en France, d'un désastre national.

Ne croyez pas que j'écrive cela sous le coup de l'événement, de la guerre d'Égypte, de la guerre d'Algérie ou même de la guerre du Viet-Nam. Il y avait quelque chose de cela dans la tête des hommes qui, à Tours, voulurent créer un parti ouvrier qui ne sombrerait plus jamais dans la folie guerrière où les sociaux-démocrates firent faillite en 1914. Le Front populaire, puis la Résistance, l'expérience de la Libération enfin forment les étapes de cette expérience.

Le prolétariat français sait désormais qu'il lui appartient

---

8. C'est-à-dire depuis le congrès de Tours qui, votant l'adhésion à la III<sup>e</sup> Internationale, donna le jour au Parti communiste français.

de diriger la nation, pas seulement pour réaliser son émancipation, mais parce qu'il est seul, en tant que classe, à concevoir les vrais intérêts de la nation. On raisonne avec lui comme s'il en était encore à demander l'abrogation des privilèges; on lui fait mignon, mignon, la productivité par-ci, la dépendance de l'Europe par-là. Les grands chefs d'affaires qui sont les véritables inspireurs de la politique française, quelles que soient les apparences sous lesquelles celle-ci peut se couvrir, le savent bien. Il s'agit d'une contestation non plus sur les formes du pouvoir, mais sur la classe qui doit l'assumer.

Croire là-contre que les errements de Staline, la défaite de la démocratie populaire hongroise sont de taille à entamer cette conscience de classe, c'est prendre plus que ses désirs pour la réalité, cela revient à tenter de faire accroire au prolétariat français que c'est lui qui a le pouvoir, sous prétexte que M. le Président du Conseil est, à ses moments perdus, secrétaire général de la « Démocratie socialiste ». Rendons cette justice à l'ensemble des intellectuels français : personne n'y songe.

Je parle obstinément du prolétariat de ce pays, de ses traditions, de son expérience. Que voulez-vous, ce n'est pas la même chose pour notre classe ouvrière d'être passée par l'insurrection des Canuts, les émeutes de Paris, juin 48, la Commune, le parti de Jaurès, que d'avoir fait le chemin qui mène du Chartisme aux Trade-Unions et au Labour party en passant par la société Fabienne. Touchant le socialisme, la nature des partis qui se réclament du socialisme, le prolétariat suédois, par exemple, n'a pas vécu, précédant la boucherie, la capitulation des sociaux-démocrates en août 1914. Les ouvriers américains, qui inventèrent le Premier mai, n'ont guère idée de ce que c'est que l'unité de la classe ouvrière, à la façon dont elle s'est réalisée chez nous pendant le Front populaire et une seconde fois durant la Résistance. De la Commune au Front populaire, le prolétariat français a inventé beaucoup de choses; rassurez-vous, il n'y a aucune raison qu'il s'arrête. Mais son espoir s'est défini réellement dans les combats, dans la joie des victoires comme dans l'amertume des illusions perdues. Je ne cherche nullement à isoler une expérience française, mais c'est sur ce fond-là qu'octobre 1917 fit se développer la campagne pour l'adhésion à la III<sup>e</sup> Internationale; c'est sur ce fond-là que sont venues se greffer nos autres expériences en d'autres situations, de la non-intervention en Espagne à la tragédie hongroise.

Et voyez le danger des mots. Au moment où M. David Rousset s'écrie à la tribune du Vel' d'Hiv' : « Il n'y a qu'un fascisme : le communisme ! », les ouvriers d'Espagne qui ont leur propre expérience de la question, apprenant que Franco avait pris le parti de l'insurrection hongroise, ont retourné contre lui cette imprudente solidarité.

Au lieu de parler de l'espoir en général de la classe ouvrière, il faut donc dire de quel pays et quand. L'espoir à Moscou, l'espoir à Détroit, l'espoir à Blackpool, à Varsovie, à Belgrade, à Pékin, à Madrid. L'espoir à Budapest.

L'espoir aussi dans les mechtas d'Algérie, les places de Tunis, les ruelles de Casablanca. L'espoir dans les ruines de la ville arabe, la médina de Port-Saïd occupée.

Les questions que vous posez s'adressent à des intellectuels français. Parlons de l'espoir à Paris.



Quand j'y réfléchis, je ne vois aucune forfanterie de ma part à vous dire tout à l'heure que, pour entamer la conscience de classe de notre prolétariat, il faudrait autre chose que l'énorme pression exercée sur lui en cet automne 56, autre chose que les hurlements, les violences, les menaces. Le meurtre même — pour rappeler ce qui se passa le 7 novembre.

Je ne sais comment on parlerait de Timbaud s'il était encore vivant. J'imagine assez qu'il aurait droit, lui aussi, aux épithètes devenues communes de « bonze », « bureaucrate », « stalinien » — vous en connaissez, au reste, parfaitement la gamme. Vous souvient-il de ce qu'il cria à ses bourreaux, le 22 octobre 1941, à Châteaubriant ? « Vive le Parti communiste allemand ! ». Parlerez-vous là-devant d'on ne sait quel besoin de nier le réel et sa mort, face à la gueule des fusils qui allaient détruire la seule vie à quoi ce matérialiste ait cru ? Pourquoi néanmoins ce défi-là et pas un autre ? Qu'existait-il alors du Parti communiste allemand, en ce mois d'octobre 1941 ? Quand Timbaud criait ces mots, d'autres ouvriers de Paris venaient de surmonter le drame de conscience le plus douloureux ; jusqu'à ce moment-là, ils avaient cané devant les exigences de la lutte armée sur le territoire national, pas par crainte de leur propre mort ni des tortures, mais parce qu'ils se disaient : « l'Allemand que je vais tuer au coin de la rue est peut-être mon frère de classe ». J'ai connu de ceux que les journaux hitlériens représentaient comme des tueurs professionnels. Dans un Paris découpé par

les tenailles des rafles, ils s'avançaient armés et hésitants. Il ne suffisait pas à leur conscience de choisir un officier; ces combattants se demandaient alors quel homme était sous l'uniforme. Je répète que ces débats, ils les menaient au prix de leur vie. La liste est longue aussi de ceux qui tombèrent faute de tirer sur les tueurs français qu'on leur lançait aux chausses.

C'est pour un officier abattu que furent massacrés les otages de Châteaubriant. A ces combattants révolutionnaires dont je parle, les Hitlériens venaient de lancer le défi le plus ignoble : pour un de nos soldats, tant de vos camarades; pour un occupant, tant de Français. Le tarif public fut dressé et largement diffusé. La lutte armée ne s'arrêta pas. Pas plus quand les premiers combattants furent décimés. Pour le premier anniversaire de Châteaubriant, les Hitlériens durent renoncer, non à tuer des otages, mais à s'en vanter. Quant aux combattants, ils étaient mille fois plus nombreux. Devenus la nouvelle armée française, ils ne connaissaient plus les cas de conscience des francs-tireurs.

Timbaud, marchant à sa mort, savait pour quelle cause immédiate on allait le tuer : l'officier abattu à Nantes. Et quand il a crié : « Vive le Parti communiste allemand ! », ce n'était pas pour que ses frères de classe posassent gentiment les armes, ni pour qu'ils cessassent d'en prendre sur l'ennemi. Face à la monstruosité de son propre assassinat, avant que les soldats nazis ne le commissent à froid, il affirmait aux tueurs qu'ils n'avaient pas tué, en dépit des apparences, le parti allemand. Exactement comme Feldmann devait clamer, lui aussi, au peloton de son exécution : « Imbéciles, c'est pour vous que je meurs ! »

Mais nous ne touchons encore qu'aux premières lisières du domaine de cet espoir. Si j'insiste tellement sur la date, 22 octobre 1941, c'est parce que les armées hitlériennes atteignaient alors les portes de Moscou. Goebbels proclamait déjà la ville prise, l'Union soviétique à genoux, le régime hitlérien implanté pour mille ans en Europe.

Neuf ans plus tard, errant sur l'autostrade de Smolensk, j'ai visité le faubourg où les Nazis avaient pénétré avant d'être repoussés par une levée en masse des travailleurs de Moscou. Aujourd'hui, je garde le même sentiment que dans ce vaste champ de ruines herbeuses devant Léningrad, ou le long de la rive de la Volga, près du Mamaï à Stalingrad : que ce furent là les frontières invisibles de notre liberté.

En France, en cette fin d'octobre 1941, il n'y avait pas

que l'espoir des communistes qui passait par le front de Moscou. On peut parler d'espoir national. Mais pour les communistes le désespoir pouvait être plus grand. Ni Timbaud devant sa mort, ni les combattants que j'évoquais n'y ont cédé. Ceux qui, communistes dans leur majorité, tuaient, à cette époque, des Allemands, savaient bien que le combat dans lequel ils s'engageaient n'autorisait ni replis, ni échappatoires, jusqu'à la victoire ou la mort. Croire qu'un sursaut du peuple russe, de l'U.R.S.S. bloquerait tôt ou tard l'envahisseur ne permettait pas encore d'imaginer même un succès. Que l'avance des armées hitlériennes ait joué son rôle dans ce développement de la lutte armée en France, c'est incontestable. Il était intolérable à un prolétaire révolutionnaire de rester à se ronger dans l'inactivité quand le pays d'Octobre 1917 se trouvait menacé. Mais je parlais de l'espoir. Ni Timbaud, ni les combattants des premiers F.T.P. ne se doutaient de ce qui se dirait quatorze ans plus tard au XX<sup>e</sup> Congrès du Parti communiste de l'Union soviétique. La réalité brutale de ce temps, l'avance de la Wehrmacht étaient plus terribles que tous les rapports et toutes les exégèses à venir. D'où croyez-vous qu'ils tirèrent l'énergie de poursuivre leur lutte ? De savants calculs ? D'un fanatisme à l'épreuve de toutes les déroutes ? Ou de la certitude que la force dont ils étaient les détenteurs et les porteurs finirait par prendre le dessus, en dépit de toutes les apparences, de toutes les fautes possibles. En dépit également de leur mort individuelle. Et croyez-vous que le problème ait été très différent pour les combattants soviétiques ?

Je ne justifie ni n'excuse rien. Ceux qui vivaient dans les conditions que vous appelez le « stalinisme » et ceux qui se battaient en France firent preuve du même patriotisme révolutionnaire. Ils surmontèrent librement les évidences du désastre, refusèrent le découragement ou la lassitude.

Je dis bien : le patriotisme révolutionnaire. En France, cet octobre-là, nous en prenions claire mesure. Au lendemain du massacre de Châteaubriant, de Gaulle dit de Londres : « L'ordre que je donne est de ne pas tuer d'Allemands. » Il y avait à l'époque des tracts trotskistes pour rappeler aux ouvriers français que les soldats nazis étaient leurs frères et aussi des tracts qui se disaient de source communiste pour traiter de provocateurs ceux qui se battaient. La lutte armée n'a pas cessé.

Il n'est pas difficile de savoir qui étaient ces premiers combattants. Il suffit de prendre les affiches par quoi les

Nazis annoncèrent en 42 leurs exécutions. Vous y trouverez des jeunes Français, ouvriers ou étudiants, des immigrés, parfois d'origine israélite, des anciens d'Espagne, une représentation assez fidèle des hommes qui, chez nous en ce temps-là, étaient en âge de se battre ou savaient se battre, ceux des classes qui n'avaient pas fait la guerre, encadrés par des prisonniers évadés et des rescapés des Brigades. Ils ont dit devant les conseils de guerre hitlériens pourquoi ils combattaient, et ces réponses témoignent d'une identification entre les buts révolutionnaires de la classe ouvrière et les nécessités nationales de la guerre de libération. Pour que la France ait le droit de se gouverner selon son choix, il fallait qu'elle reconquière son indépendance. La révolution future ne passait pas par une « délivrance ». Encore moins par la soumission.

Cet espoir de Timbaud, comme un mois et demi plus tard de Péri, ou quatre mois après des premiers Francs-Tireurs exécutés, nie tout le réel immédiat des temps de leur mort. Il n'est qu'une seule chose qu'il proclame : que l'avenir est au prolétariat.

Et ne venez pas me dire que la conduite de Staline, Rakosi ou Geroe vient aujourd'hui contredire cette conscience, ni cet espoir, je ne vous croirais pas.

Et même si ces hommes dont je vous parle avaient été au courant de ce que le XX<sup>e</sup> Congrès a établi, qu'imaginez-vous qu'ils eussent fait ? Qu'ils se seraient croisé les bras devant Hitler ?

Le cercle infernal que les nazis avaient tracé autour d'eux — un occupant assassiné, tant d'otages — s'accompagnait pour tous de cet autre drame que l'Union soviétique pouvait être vaincue. Les faits montrent que ni Timbaud, ni Péri, ni ces centaines de combattants et d'otages tombés avant Stalingrad n'y ont cédé.

C'est cela que j'appelle l'espoir de Paris.

Quant au réalisme socialiste, s'il vous intéressait vraiment tant que ça, vous m'auriez épargné ce retour en arrière. L'un des livres qui en témoigne le mieux dans notre pays s'appelle en effet *L'Homme Communiste*. Je ne sache pas que vous ayez exprimé une opinion sur cet essai d'Aragon.

Tant pis, je continue, un peu dans le bleu.

## IX

O Bouches, l'homme est à la recherche d'un nouveau langage  
Auquel le grammairien d'aucune langue n'aura rien à dire.

APOLLINAIRE.

Eluard et Aragon sont-ils devenus de grands écrivains à cause du surréalisme ou le surréalisme a-t-il été quelque chose grâce à des gens comme eux ? Ce qu'ils ont apporté par la suite aux tentatives françaises qui s'apparentent au réalisme socialiste a-t-il contribué à développer leur art ou à le restreindre ? Jolies devinettes pour passer les soirées dites littéraires. Je ne doute pas que vous sachiez en trancher, vous qui, à propos d'*Une leçon de Morale*, pour vous défaire de la présence agaçante de cet espoir dont je parlais, appelez à la rescousse un communisme à votre guise : « *Il lui faut* (à Paul Eluard) *prononcer des serments* :

Nous jurons par l'offrande de nos mains tendues  
Que tout est terminé, que tout va commencer...

*prendre des déterminations hasardeuses :*

Je veux être toujours heureux...

*décréter gratuitement que le « mal » fait place au « bien » :*

Rien n'est détruit, tout est sauvé, nous le voulons...

*tenter, non pas de placer la poésie « en avant », mais d'opérer grâce à elle ce que ses camarades de parti appelleraient « l'évasion idéaliste » :*

Voici demain qui règne aujourd'hui sur la terre  
Il y a de grands rires sur de grandes places  
Des rires de couleurs sur des places dorées

Les barques des baisers explosent l'univers

Les enfants, les moissons justifient l'ambition... »

« *Ce que ses camarades de parti appelleraient l'évasion idéaliste* » me paraît toujours une heureuse trouvaille, avec le conditionnel, d'une part du fait que rien dans l'attitude des communistes ne permet une telle hypothèse, d'autre part, pour distinguer Eluard de ses camarades, tout en laissant au lecteur l'impression que, si les communistes ne parlent pas d'évasion idéaliste à ce propos, le communiste que pourrait être Maurice Nadeau est tout prêt à leur donner une nécessaire leçon de rigueur. Car enfin, comment peut-on être communiste autrement que Maurice Nadeau l'imagine ? C'est d'ailleurs pour cette raison que lui n'est pas communiste.

Je sais bien que vous essayiez tout aussitôt de vous rattraper quant à cet espoir, décidément gênant pour vous : « *En dépit du désir que nous aurions de les entendre, « ces grands rires sur de grandes places » ne parviennent pas à frapper nos oreilles. Ils ne sonnent pas faux — la poésie d'Eluard ne sonne jamais faux —, ils sont seulement très peu audibles, comme s'ils se formaient dans la région éloignée d'un temps à venir, séparé de nous par l'épaisseur d'un brouillard cotonneux.* »

Je crois ce texte de vous particulièrement révélateur. Pas seulement pour cette obligation où Eluard vous met d'inventer contre lui des communistes à votre convenance qui le fustigeraient, mais pour ce cabrement en vous devant ce qu'il dit, ce repli instinctif sur vous-même que vous camouflez mal en utilisant soudain un « nous » royal qui n'est que pontifiant. Vous êtes prêt à tout concéder à cette attitude première d'Eluard — comme d'Aragon —, à cette recherche d'un nouveau langage, reprise d'Apollinaire, qui hanta leur jeunesse, mais rien à cette quête de l'homme nouveau, du monde nouveau, du nouveau réel par quoi ils remirent leur poésie sur ses pieds, sur le réel même.

Voici deux poètes qui passèrent par la révolte de l'écriture, la révolte contre la littérature pour en arriver, au terme de leur expérience, à introduire la révolution dans la littérature. Quand le monde va de travers, il peut apparaître que c'est une solution de désaccorder l'instrument qui le dit. Et puis ces deux-là ont vécu la vanité d'une révolution par le langage. Ils ont compris que la révolution réelle des hommes, la révolution dans les hommes était la seule base possible d'un nouveau langage, l'unique solution concrète à

cette nécessité contradictoire de la poésie d'être le réel même et en même temps « en avant » du réel. Contradiction singulièrement illusoire si elle demeure dans l'écriture en un temps où des foules la dépassent dans leur action, où les mineurs dans leur masse se trouvent tout d'un coup aussi « en avant » du réel terre à terre qu'Einstein ou la cybernétique. Je conçois que là-contre une panique vous prenne et que vous opposiez à l'espoir triomphant dans les vers du poète votre quant-à-soi, votre réserve timorée que vous déguisez, comme vous le pouvez, sous la majesté de ce « nous ».

Vous avez une référence, une seule, celle de Rimbaud et vous en restez éperdument à ces dix ans qui commencèrent par l'écrasement de la Commune, cherchant à tout prix les ressemblances entre cet après-défaite et les maladies qui ont pu germer dans le monde de la révolution victorieuse de notre temps. Et au vrai, c'est d'alors que date votre contresens, votre erreur de route, votre dévoiyement si nous possédions ce mot au lieu de ce dévoiement que personne ne comprend plus et qui signifiait sordidement un flux de ventre.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, en France, que la révolution a précédé les tentatives des écrivains de révolutionner leur art, d'inventer un nouveau langage. Hugo le savait encore, avec son bonnet rouge au vieux dictionnaire, mais après les échecs successifs de 48 et de la Commune, la connaissance de la source s'est perdue. Et pourtant la tradition de l'homme nouveau, la conscience qu'un nouveau type d'homme naissait viennent de là. Vous récrivez obstinément cette histoire en idéaliste, cul par-dessus tête, feignant d'oublier qu'entre Marx et les créations des écrivains, il y a plus que la seule lecture ou même la compréhension du *Capital*, que la conscience retarde sur l'économie et que les conséquences de l'apparition du prolétariat en tant que classe indépendante sur la scène de l'histoire sont encore loin d'être perceptibles à tous, bien plus éloignées encore d'être maîtrisées par les créateurs.

Cette conscience qu'un nouveau type d'homme se libérerait, qu'une nouvelle classe se forgeait n'est pas née du jour au lendemain. A peine si nous pouvons aujourd'hui discerner les voies que suivit cette connaissance et d'où Stendhal la reçut, et comment Hugo s'en aperçut. Faute de nous en préoccuper, certes. Et aussi parce qu'il convient en cette affaire de se méfier par-dessus tout de raisonner en modernes.

Il suffit, par exemple, de se demander quels gens trans-

mirent, sous Napoléon, puis durant la Restauration, l'expérience de la révolution de 1789 pour mesurer à quels obstacles une telle entreprise se heurte. Et pas seulement à cause de la clandestinité dont s'entourèrent ces révolutionnaires et, à plus forte raison, ceux qui les approchèrent. Quelques noms surnagent : Buonarroti, par exemple. Il est assez remarquable qu'un jeune romancier, cette année même, ait pris parmi eux les héros d'un roman qui se déroule pendant les Cent jours, je veux parler d'*A peine un printemps*, de Claude Manceron. Comme critique ou en tant que membre du jury Renaudot, vous avez sûrement lu ce livre. J'y vois un signe, entre autres, que de telles préoccupations sont dans l'air. Joignez-y le poème de Jacques Gaucheron sur les Canuts, le renouveau d'intérêt vers des hommes comme Auguste Barbier ou Evariste Gallois. Certes nous sommes encore loin de compte, mais le problème est posé. Le défrichage n'est guère plus avancé en ce qui concerne des périodes bien plus rapprochées, la Première Internationale, les hommes de la Commune, les créateurs du syndicalisme moderne en France. Nous ne disposons d'aucune histoire sérieuse des partis socialistes avant 14.

Mais quand je parle de traditions révolutionnaires, je songe aussi à ce qui s'en transmet dans les familles. Il y a pas mal de communistes dans la France de 1956 dont les parents étaient déjà communistes. Je ne connais guère de famille de travailleurs qui n'ait sa propre histoire des grandes grèves, avec un aïeul qui était un militant de quelque chose et brimé comme tel; à quoi il convient d'ajouter le combat républicain proprement dit, les empoignades avec les curés, avec les châtelains. Je ne prétends pas que cette histoire prenne le sens toujours d'une évolution — il y a des fils de communistes qui tournent mal —, mais ce qui me frappe, c'est la profondeur de l'implantation. Les rapports entre socialistes et communistes envahissent plus de dîners de famille qu'on ne l'imagine d'ordinaire. Implantation et brassage dont semblent fort peu se soucier — je vous le concède — la plupart des romanciers, mais dont la géographie politique est désormais contrainte de porter témoignage, même si elle éprouve quelque peine à en effectuer l'analyse.

Il y a chez nous une histoire de l'attente de la Révolution inextricablement mêlée à l'histoire du combat révolutionnaire et la débordant. Une histoire locale du socialisme — la structure même du Parti S.F.I.O. la fait aujourd'hui éclater au grand jour, voyez le Nord, la Haute-Vienne —, mais aussi

une histoire locale du communisme. Au lieu de procéder comme on le fait d'ordinaire, de retrancher arbitrairement un certain nombre de millions du nombre des électeurs communistes pour détecter les purs et les vrais, il conviendrait plutôt de considérer ces dix millions de Français qui votent assez régulièrement à gauche, d'en éliminer les « conservateurs », mais d'y ajouter tous les déçus, les aigris, les indécis, tous ceux qui attendent par exemple l'unité ouvrière, si l'on veut prendre la mesure de ce que j'appellerai le fonds révolutionnaire français.

A quoi vous m'objecterez que je rêve; qu'il y a dans cet ensemble une forte proportion d'anticommunistes irréductibles, militants parfois. Nous ne parlons pas de la même chose. J'envisage ici la masse de tous ceux qui, dans la France de 1957, voient le salut du pays dans une révolution socialiste. Je ne prétends nullement qu'ils soient d'accord sur les méthodes ou même les objectifs, j'essaie de délimiter le courant révolutionnaire chez nous, ceux qui, à supposer que l'unité des forces révolutionnaires parvienne à se réaliser ou si les circonstances les contraignaient de choisir, feraient un pas vers leur rêve, leur attente ou leur objectif.

Et à regarder ces événements par le petit bout de la lorgnette, du haut de votre intransigeance, vous en perdez de vue que les hommes changent, qu'en face des « rouges » assagis, des renégats qui dévalent la trajectoire des Laval et des Doriot, il existe des « conservateurs », des « nationalistes » que leur conception même du patriotisme, en un temps comme le nôtre, conduit vers la classe qui incarne les intérêts d'avenir de la nation.

Vous parlez de la révolution avec une minuscule, la prenant où elle est faite. J'essaie, moi, de mettre derrière ce mot des visages français, des hommes, des femmes qui la feront, quelque chose de notre histoire, simplement pour garder les pieds par terre. Aussi parce que je crois qu'un intellectuel révolutionnaire n'est pas isolable, en France, de cet énorme courant dont je parlais. Bref, qu'il existe chez nous une expérience des intellectuels révolutionnaires comme, bien que nous n'ayions pas encore fait la révolution, déjà une expérience révolutionnaire.

Cela me semble d'autant plus important à souligner que les questions que vous posez mélangent sans cesse des problèmes de l'exercice du pouvoir révolutionnaire à ceux de la situation française.

La voie française vers le socialisme, pour reprendre une

expression aujourd'hui en faveur, n'est pas pour un communiste de notre pays un mot d'ordre occasionnel. Cela signifie une très longue suite de luttes avec beaucoup d'échecs, de désillusions. Des défaites graves et qui broyèrent pour un temps le mouvement ouvrier, celle de la Commune, la faillite de la II<sup>e</sup> Internationale en 1914, mais dont le mouvement a fini par triompher, subissant dans les épreuves de profondes transformations, se forgeant, se trempant. C'est de là qu'est né le Parti communiste français. On peut abstraitement constater qu'il incarne cette voie française vers le socialisme. Il en est indubitablement à la fois l'héritier et la seule force organisée agissante. Ce n'est nullement pour nier l'importance majeure de la découverte soviétique que je rappelle ces faits, mais pour la situer. Les socialistes français, au sortir de la tuerie, ont reconnu dans la Révolution d'Octobre la réalisation de leurs propres aspirations trahies. L'histoire des trente-six ans du Parti communiste français est l'histoire des efforts de combattants révolutionnaires pour doter notre mouvement ouvrier d'un instrument à l'image de celui qu'avaient créé Lénine et les bolchéviks. Cette aventure ne s'est déroulée ni sans heurts, ni sans à-coups. Les communistes français ont commis leurs propres erreurs, mais ce sont les leurs. Les Soviétiques ont défriché pour tous une histoire encore inconnue, celle du prolétariat au pouvoir. La face du monde s'en est trouvée changée.

Voilà pour la révolution.

A plus forte raison pour un artiste révolutionnaire, il convient de préciser que c'est par rapport à son peuple en lutte qu'il se définit. En France, nous avons d'abord affaire aux qualités et aux défauts du prolétariat français, aux qualités et aux défauts du Parti communiste français. Ce qui, là encore une fois, n'exclut pas, mais présuppose des rapports profonds avec les expériences de la révolution réalisée. L'artiste révolutionnaire a en partage avec le prolétariat l'internationalisme prolétarien, la révolution française à venir. Il a en propre sa participation et sa responsabilité dans l'art français, comme le prolétaire sa participation et sa responsabilité dans son usine.

Leur affaire commune est aussi d'apprendre à s'épauler mutuellement.

En France, permettez-moi de vous le rappeler, cela va bientôt faire un siècle que cette affaire commune est à l'ordre du jour. Si vous voulez une date, prenons celle où un dénommé Karl Marx publia sa *Misère de la Philosophie*.

En effet, les rapports entre les artistes d'aujourd'hui et la révolution ont été précédés de l'éclaircissement des rapports entre les intellectuels et le prolétariat révolutionnaire. Et si c'est Marx qui a procédé à ce travail, la matière était alors française, pas seulement à cause de Proudhon et de sa *Philosophie de la Misère*, mais des ouvriers français qui le lisaient.

## X

Tout cela a mal tourné. D'ailleurs, tout créateur de parti se trouve par la nécessité naturelle en mauvaise compagnie.

Charles BAUDELAIRE.

Je ne cherche pas, comme vous pourriez le croire, des lettres de noblesse au réalisme socialiste et surtout pas de lui construire, après coup, un héritage justificatif. J'essaie simplement, pas à pas, de retrouver quelques-uns des rapports entre les créateurs et le monde, rapports concrets, rapports historiques et que nous ne pouvons bien saisir que dans le cadre de notre évolution nationale. Je sais bien que je prends le contre-pied des idées que vous professez, mais si l'on veut vraiment tenter d'éclairer les rapports entre l'art et la révolution, je crois que la bonne méthode est de les analyser tels qu'ils ont existé, tels qu'ils existent et non comme il nous arrangerait qu'ils fussent.

Vous avez écrit un jour, à propos de Vallès : *« L'artiste plus grand que son œuvre, l'homme plus grand que l'artiste, et tous trois, faces complémentaires d'une conscience unique qui crée son monde, ne serait-ce pas là une définition acceptable de l'art moderne ? »*

J'y vois pour ma part l'aveu d'un terrible échec. Je crois Vingtras plus grand que Vallès et le monde plus grand que Vingtras. Et que la grandeur de Vallès vient de ce qu'il a saisi du monde, de ce qu'il a créé, à partir de sa vie, de la Commune et qui le dépasse et où il se dépasse.

Vous vous laissez, je pense, griser par les mots. Qu'il faille que, pour exister, le roman crée son monde, cela pose un double rapport contradictoire entre le roman et la cons-

science de l'artiste, entre le roman et le monde réel. Vous ne gardez que le premier, isolant le créateur, le coupant de son travail, de son combat avec la matière inorganisée de la vie — la sienne et celle des autres —, de l'histoire, du monde.

De ce que le roman, quand le créateur a gagné, nous impose son monde, vous ne retenez que cette apparence, comme ceux qui tirent la géométrie d'une conscience mathématique pure, oubliant que ce qu'elle nous impose n'est qu'une organisation mesurable du réel. Une création humaine, mais en face du monde une re-création. Les mauvais jeux de mots qui courent sur le réalisme viennent de ces contre-sens, des illusions de certains réalistes que l'art devrait chercher à s'identifier avec le réel brut (ce qui revient à nier la création artistique au profit du mirage que nous aurions une connaissance immédiate et parfaite de tout le réel) —, comme des mirages où vous vous complaisez, niant le réel au profit de la conscience, pour faire de l'art une invention pure, désincarnée, abstraite. Le réalisme est au contraire un double combat de l'artiste aux prises avec le monde pour le maîtriser et aux prises avec tout ce qui, en lui, retarde sur le monde, l'empêche de saisir le réel, de recréer le réel. Vous ne mettez en cause que le monde, défiçant l'artiste. Le réalisme met en cause à la fois le monde et l'artiste. D'abord la connaissance que l'artiste possède ou croit posséder du monde; ensuite ce qu'il en fait. La physique moderne nous a habitués à cette idée que la seule intervention d'un instrument de mesure pouvait, dans certains cas, modifier le phénomène à mesurer. Ici, c'est du même coup la valeur de l'instrument de connaissance qu'est le créateur, les réactions de l'instrument sur le monde et du monde sur l'instrument qui se trouvent placées en lumière et nécessairement jugées, critiquées.

Comme la critique opère nécessairement sur les œuvres, elle saute d'autant plus aisément ces rapports qu'ils lui échappent. Elle reçoit l'œuvre créée et pose l'homme et son œuvre, répugnant généralement à s'avancer dans le processus de la création autrement que pour y justifier après coup ses propres jugements. Et cela d'autant mieux que l'œuvre apparaît aussi comme un moyen de connaissance. Moyen de connaissance du créateur par ceux qui reçoivent son travail, moyen de connaissance du monde à l'aide de ce que le créateur en construit. En sublimant les rapports du public avec l'œuvre, on inverse tout naturellement le processus de la création. Il reste l'auteur, son œuvre, et son monde. De sorte

que dans ce jeu fantasmagorique la critique a toujours raison; d'autant mieux qu'il isole radicalement du même coup sa critique du réel, et des possibilités qu'il y aurait de contrôler sa critique.

Les rapports entre l'art et la révolution, avec ou sans majuscule — cela ne change rien à l'affaire —, si on les prend dans cette perspective, deviennent une critique abstraite de l'art et de la révolution, d'où sont exclus les créateurs et le monde. Chacun demeure en soi-même avec sa conscience, son quant-à-soi, son confort intellectuel qu'il est libre d'ériger en commandements moraux ou esthétiques. De tels accommodements donnent bonne conscience à peu de frais à tous ceux qui en ont besoin. Malheureusement, l'art ni la révolution n'ont plus rien à voir dans ces exercices de haute voltige confessionnelle.

Les rapports réels des créateurs avec la révolution sont autrement instructifs. C'est sans doute pour cette raison qu'il est de si mauvais goût d'en parler. Regardez Baudelaire, par exemple. Et, curieusement, il se trouve que cette histoire se lie à celle d'un des mouvements qui en France portèrent le nom de réalisme. Après l'écrasement de 48, voilà Baudelaire qui liquide son républicanisme, ses illusions broyées par la défaite et, en même temps, sur le plan de l'art se désolidarise de ses anciens amis « réalistes » Champfleury et Courbet. Il écrit dans un fragment (*Puisque réalisme il y a...*) qui doit dater des environs de 1855 : « *Tout cela a mal tourné. D'ailleurs tout créateur de parti se trouve par nécessité naturelle en mauvaise compagnie...* » Il le croit sans doute et ce n'est pas sa sincérité que je mets en cause, mais cette façon de transformer en règle, en nécessité naturelle, ce qui n'était jamais que l'arrangement d'un ancien révolutionnaire avec la défaite de ses espoirs et le pouvoir de ses ennemis.

Il serait tout aussi absurde de se demander si Baudelaire aurait été plus grand ou plus petit en demeurant, comme Courbet, fidèle à sa jeunesse. Il n'aurait sans doute pas écrit *Les Fleurs du Mal*, ni découvert ces « frissons nouveaux » qui demeurent à son crédit. Toutes les équations qu'on tente entre l'attitude politique d'un créateur et la valeur de son art sont absurdes et suppriment les contradictions véritables entre la création et le réel au profit de jugements moraux rassurants. Mais, ici, depuis cent ans, on nous casse les pieds avec l'exemple de Baudelaire, contre ceux qui ont choisi le chemin révolutionnaire. Au moment

où Baudelaire jette ce jugement péremptoire, Hugo écrit *Les Châtiments*. Je vois bien la postérité des *Châtiments*, mais aussi tous les sous-Baudelaire, toutes les parodies infâmes, les petitesesses, les lâchetés qu'on voudrait justifier en son nom. On a fait de Baudelaire une exaltation du reniement, on voit bien à quelles fins, mais il ne suffit pas d'être son émule en lassitude, en dégoût, pour avoir son génie. Et, surtout, à partir de là, on a bâti une esthétique de l'art pour l'art, taisant soigneusement de quelle nature était la fuite de Baudelaire devant le monde et le réel. Puis, au nom de cette esthétique, on accable ceux qui choisissent le chemin d'Hugo ou de Courbet contre le chemin de Baudelaire. De sorte qu'aujourd'hui, chacun est libre d'être à sa guise, et à sa mesure, un Baudelaire en face de la révolution qui se fait — mais qui veut prendre l'autre chemin doit à chaque moment défendre sa liberté. Il voit ce qu'il crée condamné à priori au nom de cette esthétique du reniement. Tout ce qui se réclame de quelque façon de Baudelaire est immédiatement agréé par le monde où nous vivons. Mais l'autre chemin, l'autre voie, sont frappés d'interdit. Les rapports entre l'art et la révolution, en France en 1957, sont un combat pour la liberté d'être un artiste révolutionnaire, pour qu'un artiste ait la liberté de participer au combat révolutionnaire et de fonder son œuvre sur ce rapport avec la révolution.

Vous êtes un des maîtres en ce jeu de disqualification. C'est devant Baudelaire que vous faites comparaître Eluard. Non pour comprendre sa poésie, mais pour la *juger*. Et c'est là votre critère permanent, fondamental, des formes d'art nouvelles et valables.

Pas que les contradictions vous gênent, d'ailleurs. Essayez un peu d'appliquer à Baudelaire ou à ses pauvres émules votre jugement sur l'art moderne : « *l'artiste plus grand que son œuvre, l'homme plus grand que l'artiste...* » Simplement pour fixer les idées.

## XI

Avec la littérature alexandrine, il s'agit bien, comme en notre Renaissance, de « littérature »; aucune des résonnances modernes du terme ne risque désormais de faire gravement erreur. Il s'agit bien d'œuvres destinées à la lecture et à l'étude pour un public averti, d'œuvres indépendantes de toutes conditions de récitation, de représentation ou d'exécution, dissociées, au rebours du théâtre et de la lyrique classique, de tout autre art comme la musique, où la distinction des genres n'est le plus souvent qu'un effet du respect de la tradition ou bien constitue un arbitraire de contrainte, d'œuvres composées dans un milieu d'écrivains et s'adressant à eux, nées des circonstances de la vie dans ce monde étroit, en un travail de création consciemment gouverné par les doctrines ou par les modes, sans autre objet que soi-même, sans souci d'agir sur l'âme d'autrui, ni sur le destin de la cité, mais pour la seule satisfaction d'illustrer des principes, d'imiter de grands modèles ou d'y apporter d'ingénieuses variantes, de faire montre de son savoir, de son talent, de son esprit. Ici, paraît et triomphe l'homme de lettres.

Pierre GUILLON.

Que vous parliez d'une « théorie » du réalisme socialiste ne montre pas seulement que vous n'y comprenez rien — et votre dogmatisme l'excuserait —, mais également que vous concevez comme immuable un ensemble de règles de bonne société qui, pour l'instant, régissent le commerce des livres et l'activité des écrivains. A force de lancer les nouveautés de la saison sur le marché, la publicité finit par accréditer que le travail de broderie sur quelques thèmes à la mode est une manière de création. Tout se passe pour le mieux, à condition de ne pas enfreindre certaines limites, assez précisément définies par ce qu'on nomme l'art pour l'art.

Ces règles, une première fois bousculées par la littérature de la Résistance, sont de nouveau battues en brèche, en dépit de la remise en ordre qui suivit la Libération. La cause n'est pas à chercher dans le seul désir des écrivains de briser les carcans qui les étouffent. Les mouvements de fond qui secouent notre peuple ont détruit pas mal de digues ces derniers temps.

Il n'y a pas que les travailleurs pour mesurer le divorce qui va grandissant entre l'avenir possible du pays et la décadence doublée de servitude vers quoi l'on nous mène. Les désastres des guerres coloniales, la nostalgie des temps où, au lendemain de sa libération, la France redevenait une grande nation, la conscience qu'une autre voie s'offre à nous, au lieu des abîmes où l'on nous fourvoie, provoquent à la fois une révolte du sentiment national et la découverte d'un nouvel avenir national. Cela a déjà provoqué diverses intrusions du réel dans le petit monde fermé de la littérature et nous n'en sommes encore qu'au début.

Le réalisme socialiste est le renversement délibéré de l'art-par-quelques-uns. Il est moderne, non point par décision de l'être, mais parce qu'il est le moyen de notre temps de brancher la création artistique sur ses sources de renouvellement. Le monde contient beaucoup plus de choses que les artistes n'en maîtrisent. Un peuple comme le nôtre crée beaucoup plus de valeurs nouvelles dans sa vie et ses luttes que notre art n'en exprime. Jamais décalage n'a été plus grand si l'on considère la place que la classe ouvrière a conquise dans la nation, comment son action imprègne désormais non plus un secteur réservé, mais tous les secteurs de notre activité nationale, au point qu'il est désormais impossible de définir notre avenir en dehors d'elle. Ces constatations ont cessé d'être des données politiques sommaires, valables pour les seules périodes électorales. Il s'agit désormais de caractéristiques nationales, d'un visage nouveau de la France, avec une nouvelle morale, de nouveaux rapports entre les hommes, de nouveaux sentiments, de nouveaux modes de pensée, une nouvelle culture.

Ni le jeu littéraire, ni le carroussel des marchands de tableaux n'en sont profondément affectés. Et ce n'est pas seulement une question d'argent, des couches sociales où se recrutent les acheteurs de livres ou de tableaux, par exemple, mais bien de politique culturelle. La bourgeoisie dispose de la quasi-totalité des moyens de diffusion de la pensée, directement ou indirectement. Dans une période

comme celle que nous connaissons, quand la classe opprimée est devenue aussi puissante, la morale, la culture, se trouvent immédiatement mises en cause, du fait qu'il existe de façon ouverte deux morales, deux cultures. La morale qui justifie la domination et les intérêts de la classe dominante et celle qui se fonde sur la lutte pour abattre cette domination et défend les intérêts d'avenir des opprimés. La culture avilie dont les maîtres ont besoin pour poser et étayer leur domination et cet immense goût de vivre enfin humainement qui monte des profondeurs de la nation. Or, nous voici précisément parvenus au point où les intérêts d'avenir des opprimés s'identifient avec les intérêts d'avenir de la nation.

L'art, avec sa puissance de conviction, est de la sorte le champ de la bataille la plus aiguë. Les deux morales, les deux cultures s'y affrontent, sans que la ligne de partage puisse se définir nettement. Il y a quantité d'œuvres à cheval qui reflètent ce déchirement, cet écartèlement. Mais, alors que va dans le sens de la libération de la classe opprimée tout ce qui participe, de quelque façon que ce soit, de ce qu'elle a déjà apporté à la réalité nationale, du nouveau contenu de la vie, de la morale, ce sont là autant de brèches dans la forteresse des intérêts de la bourgeoisie. Ce n'est pas la classe ouvrière qui lance des exclusives, qui met en cage les créateurs, c'est *le Figaro* qui multiplie les listes noires, les auteurs dont on ne parlera pas. C'est de ce côté-là que viennent les interdits de toute nature.

Le réalisme socialiste, dans ces circonstances, est la prise de position pour un art qui puisse s'emparer de tout le réel, de toute la nouveauté du réel.

Je sais bien que ceci se heurte au confort intellectuel de pas mal de nos contemporains qui se sont taillés une vie bien douillette : « j'engueule le capitalisme, je verse un pleur sur la condition ouvrière et j'accuse les communistes de tout fausser ». La recette est infaillible. Malheureusement, elle date d'un bon demi-siècle — mettez Jaurès à la place de communistes. Et surtout, dans la réalité française de 1957, si le prolétariat est toujours la classe opprimée, il est désormais la classe montante, capable d'assumer les responsabilités nationales, et il en a conscience. Cela n'enlève rien à l'exploitation qu'il subit, mais simplement la sympathie n'est plus un moyen de s'en tirer avec le prolétariat français de notre temps. Il ne suffit pas de croire qu'on crée aussi pour lui, ni de se consoler avec tous les beaux sentiments que le peuple inspirait à nos romantiques par exemple.

Il s'agit désormais de donner forme à ce que notre peuple crée, de l'exprimer. Et pas seulement de lui accorder de la pitié quand il souffre, mais bien d'être capable de prendre ce qui naît de lui quand il bouge, quand il se bat. La révolution en France n'est plus cette petite avant-garde du temps de la Commune. C'est une part de la nation, et de telle taille et d'un tel poids que rien ne se peut plus faire comme si elle n'était pas là.

Le retard de la conscience des intellectuels est ici patent. Lorsque l'un d'entre eux descend au peuple comme ses devanciers du siècle dernier, il en revient pas toujours content. Cela signifie simplement que le temps des professeurs de maintien révolutionnaire est révolu. Je sais bien que c'est le grand désespoir à la mode. Mais on ne fonde rien sur de petites blessures d'amour-propre, des égratignures que subissent les belles consciences professionnelles. Or, regardez, de Camus à Merleau-Ponty, voici ce qu'on nous sert désormais en guise de philosophie.

Il convient aujourd'hui de rendre à notre peuple ce qui lui revient et d'en finir avec cette illusion que ce seraient les intellectuels qui inventent de rien les nouvelles valeurs. Leur rôle est de comprendre ces valeurs, de les discerner quand elles sourdent à l'état brut, de les formuler, de les enrichir de tout l'héritage culturel et de les rendre, ainsi élaborées, à ce peuple qui les a fait surgir.

Tant que cette affaire demeurerait l'apanage de petits groupes révolutionnaires, des premiers marxistes, ce n'était pas bien grave, et l'on pouvait continuer de danser en rond comme si de rien n'était. Mais depuis qu'un nommé Lénine a fondé là-dessus l'alliance entre les intérêts d'avenir des intellectuels et ceux du prolétariat révolutionnaire, que cette conception est devenue celle du parti nouveau qu'il a créé et de tous les partis modelés à cette image, et qu'aujourd'hui ces idées-là sont au pouvoir sur un tiers du globe et en action un peu partout, le champ laissé libre aux prestidigitateurs de la culture « à l'usage » du peuple s'est considérablement restreint.

Nous voici donc en France avec une classe opprimée qui intervient désormais de tout son poids dans tous les domaines de l'activité nationale et qui le sait. Elle a pris conscience de son rôle et de ses responsabilités. Elle ne possède à peu près aucun des moyens d'attirer l'attention des créateurs vers elle et en tout cas pas ceux de les faire vivre. Si les écrivains sont à la rigueur capables de s'en tirer, ni les peintres, ni

les hommes de théâtre, ni les cinéastes ne peuvent prétendre recevoir d'elle de quoi matériellement créer. Elle est là, simplement forte de tout ce qu'elle apporte dans ses combats, avec aussi son expérience, les leçons qu'elle en tire et sa puissance réelle dans le pays. La télévision la brave plus que la radio et les marchands de tableaux autrement que les producteurs de films. Sa seule intervention dans le commerce de l'art se fait sentir dans les commerces de masse, livres, films. Et pourtant, à qui sait voir ce qui se passe, son influence déborde très largement ces possibilités d'action immédiate.

Le réalisme socialiste est la conscience de cette contradiction et le moyen de la dépasser sur le plan de la création. C'est le contraire d'un art pour le peuple. Il milite pour un art du peuple. Il aboutit à poser la question de l'art moderne en termes pratiques : quelles sont les valeurs propres à notre temps ? où les saisir ? comment les exprimer ? Et c'est ici que la perspective d'avenir joue un rôle essentiel.

Les valeurs propres à notre temps, cela peut s'entendre aussi d'une certaine forme de désespoir, de solitude aiguë, de témoignage individuel sur la décrépitude et le malaise de ce monde où nous vivons ; une attitude née d'une double révolte contre la classe au pouvoir aussi bien que contre la classe opprimée. Loin de moi l'idée de contester la sincérité, l'honnêteté de tels sentiments, la conviction même de certains créateurs que, ce faisant, mettant le monde en cause, pour reprendre une expression à la mode, ils en révèlent certains aspects jamais dits. Je pense par contre que le « modernisme » qui se fonde sur une telle attitude repose sur un certain nombre d'illusions, qui n'en demeurent pas moins telles d'être érigées en doctrine. Nous avons déjà rencontré cette esthétique du dégoût, du renoncement avec Baudelaire. On la voit s'épanouir aussi bien dans la Russie d'après l'échec provisoire de la révolution de 1905. Elle participe aujourd'hui, en France, d'une double situation « objective », de la Libération bafouée et de l'opposition qu'on fait entre les aspirations révolutionnaires chez nous et les erreurs de la révolution au pouvoir.

C'est au vrai là-dessus que, d'un bout à l'autre, se fonde votre questionnaire. Voilà une fuite devant le monde réel qui est de notre temps, certes ; un autre romantisme, tout chargé de vieilles nostalgies et de déceptions contemporaines, où les créateurs se persuadent d'autant plus naturellement de leur place privilégiée au centre du monde et de la vertu

expérimentale d'une introspection exhaustive de leurs déboires, que c'est la condition sociale que leur offre notre société et le moyen qu'elle laisse à leur disposition. Je vous concède l'actualité d'une telle soumission, non point directement aux puissants du jour, mais au déséquilibre régnant, à l'inhumanité de notre vie courante. Mais quant à l'art moderne, c'est là un modernisme qui date d'un bon siècle. Je veux bien qu'on tente de le perpétuer; encore serait-il bon de le savoir.

Lénine me paraît ici également de bon conseil, qui disait que le marxisme se distingue « *du vieux socialisme utopique en ceci que ce dernier voulait édifier une société nouvelle non pas avec la masse de matériel humain créé par un capitalisme sanguinaire, sordide, pillard, mercantile, mais avec des êtres parfaitement vertueux, élevés en couches ou serres chaudes. Aujourd'hui [en 1917], tous sont convaincus du ridicule de cette idée et l'ont abandonnée; mais tous ne veulent pas ou ne savent pas réfléchir à l'enseignement contraire du marxisme, à la façon dont on peut (et on doit) construire le communisme avec un matériel humain gâté par des siècles et des millénaires d'esclavage, de servage, de capitalisme, de petite exploitation parcellaire, par la guerre de tous contre tous pour une petite place sur le marché, pour faire monter les prix des produits ou du travail.* »<sup>8 bis</sup>

Ce que vous prenez, en fait, pour des valeurs de notre temps, c'est l'inverse, la dégradation accumulée depuis des siècles, aujourd'hui plus intolérable parce qu'elle apparaît comme une survivance qu'il faut se hâter de détruire.

L'attitude moderne en art, c'est au contraire d'aller explorer ce qui naît déjà, chez nous-mêmes, du nouvel humanisme, du nouveau monde humain.

Et toutes les déceptions, les déconvenues, les désillusions, l'amertume dont vous faites des règles de conduite et des méthodes de création ne peuvent rien là-contre. Ce qui naît naît parmi la peur, les traquenards, l'oppression, au milieu de ce matériel humain gâté par les siècles. Nous en portons en nous-mêmes les tares; et d'autant mieux que nous nous en proclamons « purifiés ». Et pourtant, dans cette société humaine avilie qui est la nôtre, sourdent de nouvelles forces, de nouvelles valeurs, une transformation et une gestation. C'est cette transformation générale des hommes dans le mouvement pratique pour abattre la classe

8 bis. Lénine, *Œuvres*, édition russe, Moscou, t. XXIII, p. 458.

dominante qui est la réalité révolutionnaire, ce que notre présent porte déjà d'avenir.

Et vous croyez sérieusement que la méthode de création artistique qui s'efforce de donner forme à ces nouvelles valeurs, d'aider à cette transformation des hommes, peut se fonder sur une « théorie », des « règles », un code de recettes ?

## XII

Tu es persuadé qu'il est utile de fouiller dans les poubelles de tous les jours et de n'y rien trouver que de tristes et insignifiantes vérités qui prouvent uniquement que l'homme est méchant, bête, sans honneur, qu'il dépend totalement et toujours d'une masse de conditions extérieures, qu'il est impuissant et misérable, seul et réduit à lui-même ? Tu sais bien qu'on a déjà réussi à l'en persuader... Ainsi moi, lecteur zélé de tout ce que tu écris et écrivent tes pareils, je te demande, au nom de quoi écrivez-vous ? Quelle est l'utilité de ton travail et comment justifieras-tu ta vocation ? En encombrant la mémoire et l'attention de clichés photographiques qui reconstituent leur existence pauvre d'événements, demande-toi si tu ne leur nuis pas ! Car, il faut t'en rendre compte, tu ne sais pas décrire de façon que ton tableau éveille en l'homme une honte vengeresse et un désir brûlant de créer d'autres modes de sa vie...

Maxime GORKI (1895).

Ce « décrire de façon que ton tableau éveille en l'homme une honte vengeresse et un désir brûlant de créer d'autres modes de sa vie », voilà qui me paraît la forme nouvelle d'art et la déclaration d'état civil du réalisme socialiste, en pleine Russie tzariste, il y a soixante ans, au début de l'activité révolutionnaire de Lénine.

C'est en Russie, et pas mal de temps avant Octobre, que cette alchimie littéraire est née, en effet. Je vous le rappelle un peu durement à cause de cette absurde question où vous parlez à la fois de théorie, mais aussi d'artistes communistes, comme si la conception de l'art qu'implique le réalisme socialiste était liée à la possession d'une carte du Parti. C'est en Russie, *grosso modo* entre *La Guerre et la Paix* et *La Mère*, devant la révolution montante, que les créateurs

ont fait cette découverte que l'utopie était révolue. Ce ne serait pas des êtres parfaits, nés de leur imagination, qui changeraient le monde, déjà des hommes réels s'en occupaient. Il n'était plus besoin de nier la société pour voir surgir le paradis humain; il fallait apprendre à voir ce qui se passait dans le creuset du peuple. Savoir *décrire*, comme dit le jeune Gorki, savoir discerner dans le réel ce qui déjà le détruit.

Chez nous, l'évolution est demeurée en deçà de cette découverte. Hugo, dans *Quatre-vingt-treize*, au lendemain même de l'échec de la Commune, Zola, dans *Germinal*, lorsque, quinze ans plus tard, avec Guesde, le mouvement ouvrier se reconstitue, l'ont en quelque sorte frôlée; mais le premier s'envole au delà du réel sitôt que celui-ci contredit trop brutalement son idéal; le second se dégage mal de ce que Gorki appelle les poubelles de tous les jours. Mais dans un cas comme dans l'autre, c'est le mouvement même des peuples qui a détruit la double illusion, d'une part, que le monde idéal pouvait être plus riche que la réalité; de l'autre, son contraire : qu'il suffisait de plonger dans les détails, de se faire appareil photographique pour exprimer le réel.

Voilà posés du même coup le mouvement des hommes en dehors du créateur et la responsabilité du créateur devant ses frères. « *Es-tu capable d'aimer les hommes?* » se demande le jeune Gorki au terme de sa méditation. Et cela s'entend évidemment non des hommes tels qu'ils devraient être, mais bien des hommes tels qu'ils sont et déjà tels qu'ils ne veulent plus être.

Les deux pôles entre lesquels se meut le réalisme socialiste sont indépendants des commodités et des désirs des créateurs; mais aussi des commodités et des désirs des critiques et des exégètes. D'un côté un monde matériel pillé, dégradé, hâtivement fracturé pour le profit immédiat, la déprédation pure et simple, et des hommes marqués par des siècles d'exploitation, un monde où les arbres disparaissent, entraînant les oiseaux avec eux, où les sols se détériorent tandis que l'atmosphère se charge de radiations dangereuses, des hommes usés par les bruits, l'air vicié, le rythme inhumain de leurs travaux, abrutis par la vie malsaine des villes et la masse d'ordures que leur déversent radio, presse, télévision, cinéma. De l'autre, le stade où en est la révolution, avec ses victoires, ses perspectives, ses erreurs, échecs ou défaites — la révolution qui se forge, celle qui a triomphé,

celle qui se développe, celle qui perd pied, celle qui couve, celle qui recule —, tous les stades réunis désormais dans notre monde rétréci à l'échelle des communications téléphoniques internationales. Mais les deux pôles toujours, avec les hommes d'antan et les hommes de l'avenir, les coïts anciens et l'amour nouveau, les maladies, la mort, les régimes de sécurité sociale, l'espoir et le désespoir. A quoi viennent encore s'ajouter les aléas de la révolution qui se fait et leur retentissement là où elle est encore à éclore, les inventions du capitalisme pour perdurer, les soubresauts des peuples coloniaux, j'en oublie, dans ces interactions à l'échelle de la planète où chacun puise désormais des arguments et des atouts pour intervenir plus efficacement dans ses propres affaires et dans le destin de son pays. Tout le jeu, dans un pays comme le nôtre, en ce temps où nous vivons, se réduit à une série de variations sur quelques proverbes, un tiens vaut mieux que deux tu l'auras, la paille et la poutre, qui ne risque rien n'a rien — et sur la vieille constatation de Marx que le prolétariat n'a rien à perdre que ses chaînes.

Or, voilà qu'au bout d'un demi-siècle d'expérience du réalisme socialiste, les contradictions entre les deux pôles réels peuvent apparaître plus aiguës qu'en ses débuts. « *Des années de malaxage marxiste en pays chrétien, écrit François Mauriac, n'ont pas détruit chez le peuple la foi à son âme collective : il se connaît toujours en tant que patrie — mais aussi dans chaque individu, la foi à cette part de lui-même la plus personnelle et la plus secrète n'a pas plus été atteinte. Cette vie autonome au dedans de lui a résisté au système, à l'étouffement du système. « Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être, affirmait Marx, c'est leur état social qui détermine leur conscience.» Les consciences en Hongrie et en Pologne n'ont pas été déterminées par l'état social qui leur a été imposé, voilà le fait. Parce que, dira le communiste, douze ans de marxisme ne sauraient prévaloir contre des siècles d'intoxication chrétienne. Peut-être... Mais à Moscou, le règne de Staline s'est étendu sur trente années. Si peu que nous sachions ce qui s'y passe aujourd'hui, le même cri de l'esprit à demi débâilloné monte vers nous du fond de la vieille Russie, depuis que Staline n'est plus là...<sup>8 ter</sup> »*

Je cite ce cri de victoire poussé parmi beaucoup d'autres

---

<sup>8 ter</sup>. *L'Express*, n° 289, 4 janvier 1957. (N.D.L.R.)

« après Poznan et Budapest », comme dit encore Mauriac, parce que celui-ci me paraît révélateur d'une interprétation qui nous laisse loin de compte par rapport aux faits caractéristiques de notre temps. S'il ne s'agissait dans la conscience des hommes que de religion, de débats dans l'âme sur la manière d'identifier son propre destin, les choses seraient simples en face de ce qu'elles sont. Lénine avait raison de le souligner, la révolution qui se fait se trouve aux prises avec ce que toute l'histoire antérieure de l'humanité a introduit dans la conscience des hommes, dans leurs rapports sociaux, leurs traditions, leurs moyens d'expression eux-mêmes. Marx notait aussi que la conscience des hommes retarde sur l'économie, sur l'état social. Nous voici avec quarante ans de révolution contre des millénaires auprès desquels ce dépassement humain de l'esclavage ici-bas qu'est le christianisme compte peu, pas seulement parce que les Tchoukches, les Nanaïs et je ne sais combien d'autres peuples d'Asie passent des chamans au socialisme, mais bien parce que nos propres humanités classiques remontent bien au-delà et que nos révolutionnaires de 89 trouvaient tout à fait normal d'aller chercher des leçons de démocratie à Rome ou à Athènes — un homme libre pour une dizaine d'esclaves. Nous voici là-devant avec toutes les illusions et tous les mirages dus au fait qu'ayant toujours vécu sous le régime de l'exploitation de l'homme par l'homme, nous ne savons simplement pas imaginer concrètement qu'il prenne fin et voilà les révolutionnaires eux-mêmes qui doivent apprendre ce qu'ils enfantent de nouveau et ce qu'ils traînent derrière eux de survivances. Et capables de se tromper comme nous.

Je ne sais comment on interprétera plus tard cet ensemble de phénomènes que constituent le culte de la personnalité de Staline et ses conséquences de tous ordres. Sur le plan de la littérature, ce que j'en connais aujourd'hui, ce que j'en comprends, m'apparaît comme un retour à ces conceptions du socialisme utopique dont parlait Lénine. A la place des héros réels, nous avons vu surgir des êtres parfaits, porteurs de tous les idéaux humains et qui se mouvaient dans un monde qui ne leur résistait jamais. Je conçois qu'un Mauriac, sans mauvaise foi, en déduise que la conscience de tous les hommes eût dû évoluer de pair, et aussi vite; les littératures soviétiques ont connu la théorie de l'absence de conflit, la conception abstraite que, les bases matérielles de la révolution une fois édifiées, le développement harmonieux des hommes devait s'ensuivre. La réalité a démenti, durement comme toujours,

ce divorce entretenu. Mais l'interpréter au nom de notre propre expérience et de ce monde où règne l'exploitation de l'homme par l'homme, cela nous conduit à d'autres divorces et tout aussi graves.

L'image des héros parfaits, l'image même donnée de Staline portaient de données réelles, amplifiées, exaltées, finalement abstraites des conditions qui leur avaient donné naissance et faussées. On en nie ici que la société soviétique ait déjà créé de nouveaux rapports entre les hommes, de nouveaux hommes. Cela revient à récuser les témoignages gênants et c'est toujours facile. Malheureusement, il en existe un peu trop. Pour prendre ceux qui ont été produits en France, il n'est pas aisé de s'arranger successivement avec Ostrovski, Makarenko, Méréseiev (*Un homme véritable*), le journal de la jeune fille de Kachine, non plus qu'avec les lettres de lecteurs soviétiques, tout simplement, qu'on peut lire dans les journaux. Les révélations sur les violations commises contre la légalité socialiste ont conduit de même à accrédi-ter l'idée que la société soviétique connaissait sous Staline l'état stable reflété par la partie idéaliste de sa littérature. Ce sont en vérité les deux faces du même divorce, le côté ensoleillé et le côté noir, mais toutes deux aussi négatives. La construction du socialisme n'est pas le champ d'un roman et il est de fait que nombre de bâtisseurs du socialisme furent de la sorte traités en ennemis, que la révolution a ainsi créé ses propres entraves.

Venant après que la critique et la correction en aient été faites par les révolutionnaires eux-mêmes, l'attitude qui consiste à s'en prendre à la Révolution de ses retards, des fautes dont elle entend se dégager, a quelque chose d'étrange à première vue. En fait, la négation du réalisme socialiste au nom de l'utopie et celle qu'on en fait au nom des vertus de ce pauvre monde se rejoignent par plus d'un point. Et notamment dans la conception de la critique littéraire.

C'est une maladie de la critique soviétique que les écrivains ont eux-mêmes corrigée et dénoncée que celle qui aboutissait à juger des œuvres au nom d'un certain nombre de dogmes : définition politique de l'auteur, confrontation de l'ouvrage avec diverses fins supposées, probables, objectives ou purement extrapolées, après quoi le reste était affaire de coups de pouce opportuns, de citations convenables, sans que jamais la matière réelle, le contenu du livre viennent en discussion. Vous triomphez là-dessus d'autant mieux que c'est exactement votre façon de procéder sitôt que votre propre

classement politique permet d'attribuer à un écrivain une étiquette discriminatoire, conservateur, réactionnaire ou communiste. Pour Eluard, il vous fallut inventer de toutes pièces un jugement « communiste » condamnant ce que vous ne pouviez condamner. Le jour où vous avez trouvé que 325.000 fr. de Vailland était un bon roman, vous affirmâtes le plus tranquillement du monde que Vailland avait réussi ce livre « en se dégageant des règles de fabrication du roman communiste ». Pour Tillard, par la suite, votre conscience s'accommoda de ce qu'on vous dit qu'« Aragon ne l'aimait pas », ce qui vous fit d'ailleurs dire du bien, avec quelques années de retard, des livres de Tillard édités par Aragon. Avec le vocabulaire à la mode ici et qui désigne du nom de « stalinien » tout ce que les Soviétiques ont corrigé ces derniers temps, votre méthode est à proprement parler « stalinienne ». Mais pour accabler le réalisme socialiste, il conviendrait d'abord de le prendre tel qu'il est, comme ce monde sur lequel il prend appui. En tout cas, les contradictions entre les fins de la révolution et les imperfections de la révolution sont précisément son affaire, comme d'une façon plus générale les contradictions entre tout ce que l'évolution antérieure du monde a laissé de tares dans la classe opprimée et le nouveau type d'homme qu'elle enfante dans la révolution, qu'elle a besoin d'enfanter parce que ni l'accouchement de la révolution ni l'accouchement de nouveaux hommes par la révolution ne se font sans douleur, sans conflits. Et que, tant qu'il y aura le monde et les hommes à transformer, le « *décrire de façon que ton tableau éveille en l'homme une honte vengeresse et un désir brûlant de créer d'autres modes de sa vie* » demeurera non pas une citation de Gorki, mais le fondement de l'art de cette époque, de l'art moderne.

Quant à l'éventualité qu'un jour les hommes deviennent si contents du monde et d'eux-mêmes qu'ils décident d'en demeurer là, je vous accorde que, si elle se produisait, il faudrait alors en finir avec le réalisme socialiste. Mais je conçois mal un tel état, plus mal encore la sorte d'art qui pourrait naître. A mon avis, il suffirait des achèvements en matière de miroiterie. Notez au reste que, dans cette contemplation généralisée des nombrils, certains de nos contemporains retrouveraient une vogue méritée.

### XIII

Détruire le vieil homme, créer un homme nouveau, ce que le christianisme avait réussi, le marxisme à son tour l'accomplirait. Cette création d'un autre homme, pour toute doctrine, c'est le signe de sa victoire. Aucune n'avait pu s'assurer tant de raisons d'y réussir que le matérialisme historique. Rendons à Staline ce qui lui est dû : il aura, durant les trente années de son règne, poursuivi l'expérience dans tous les ordres avec une obstination, une rigueur que rien n'a pu fléchir, et quoi qu'il en ait coûté en vies humaines. — François MAURIAC, *l'Express*, 4 janv. 1957.

De chaque côté, dans cette marche au même pas que leur peuple, les créateurs sont assaillis d'images trompeuses. Et si ton peuple trouve le fardeau trop lourd et qu'il le dépose au bord du chemin, que feras-tu ? Siffleras-tu un air de flûte pour l'endormir ? Et s'il se fourvoie dans sa marche en avant, où sera ta place, poète de malheur ? Du temps des princes, au moins, on savait à quoi s'en tenir, il suffisait de flatter la sagesse du monarque ; aucune responsabilité dans les frais à payer, sauf en cas de changement de règne. Du temps des marchands, encore mieux, on livrait de la bonne marchandise en prenant garde à ne pas se laisser rouler, ou de la frelatée arrogamment. Les arts étaient un rayon de l'économat général. C'est depuis que la révolution est à l'ordre du jour que les choses sont devenues compliquées. Jusque-là les créateurs pouvaient se sentir concernés ou pas, ils gardaient leur liberté devant les puissants, au moins dans leur for intérieur. Cette fois, cette affaire des peuples est aussi leur affaire, aussi leur responsabilité, pour peu qu'ils aillent au fond des choses. De là à se prendre pour un guide ou une

pythie, le pas est vite franchi. Et qui peut arbitrer ? Le quant-à-soi du créateur ? Le peuple ? L'un comme l'autre ils sont marqués par le vieux monde, peu fiables s'ils se laissent aller à juger selon leurs impulsions. Et pourquoi ce chemin-là ne serait-il pas jalonné de sirènes ?

Le vocabulaire de la révolution comme celui de la gauche sont désormais, à lire journaux ou revues, l'apanage de tous — le vocabulaire, la tromperie des mots, leur dérision, leurs mensonges, leurs infamies. Les mots avec quoi l'on tue, appelle les pogroms et quotidiennement incite à de ces choses qui feraient vomir les volcans. Trahir son peuple, l'abandonner, cela s'appelle aussi prendre ses distances. Chacun sait que les distances, le recul sont nécessaires à la création et voilà, le tour est joué. Pardon, vous ne parliez pas de recul et sans doute de cette nécessité d'être en avant chère à J.-M. Domenach ou seulement à côté... Qu'importe, les mots couvrent tout, habillent tout, la lâcheté en courage, l'indécision en réflexion, le reniement en conviction, la contre-révolution en révolution, la guerre en paix — oui, en paix, pas seulement en pacification au profit des gros colons —, en droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Les recettes de l'abstraction sont bien éprouvées. On fait du monde entier le théâtre de Pirandello et cette dialectique-là permet toujours de retomber sur ses pieds :

Salou. — *Mais, mon ami, quand quelque chose d'inattendu m'est venu, soit d'une personne, soit d'une sensation, je n'ai fait aucune expérience, au contraire.*

La Marquise. — *Et alors, qu'avez-vous fait ?*

Salou. — *Je n'ai plus rien compris du tout.*

L'inattendu, dans ce monde où nous vivons, c'est le succès de la révolution, tout ce qu'elle a conquis et conquiert, pas à pas, péniblement, avec des avancées, des replis. Mais cela ne se rattache pas au système de pensée qui repose sur l'acceptation du jeu de notre société. Par contre, les difficultés, les drames, les tragédies de la révolution font partie de ce qui est attendu, — je ne dis pas forcément espéré, quoiqu'il en soit souvent ainsi. Alors, on se tourne vers les révolutionnaires : « Comment, vous ne l'aviez pas prévu ? Vous ne jetez pas tout par-dessus bord ? Vous prétendez comprendre d'abord cette expérience, mais voyons, c'est déjà tout compris, assimilé, analysé, disséqué, voyez les œuvres complètes du corps des renégats. Vous refusez de vous rendre à l'évidence, vous êtes des immobilistes, des sectaires, des dogma-

tiques, incapables de rompre votre soumission à Moscou et votre inféodation à Staline... »

Ceux qui sont partis en Octobre 17 à bouleverser le monde ont dû à chaque fois se pénétrer de leurs propres expériences, corriger leurs méthodes, leurs prévisions et leurs actes mêmes. Mais cela, dans leur marche, et sans l'interrompre, pour rien au monde. C'est à ce prix seulement, dans cet affrontement perpétuel qu'on peut comprendre l'inattendu, ce qui surgit au cœur même des défrichements, non point pour en étayer un système, mais simplement afin de poursuivre la marche. Et vous voudriez que nous, nous en passions par les petites commodités de vos références; que nous payions notre bonne conscience avec ce salaire de la désertion; que nous renoncions à comprendre, comme vous qui vous nourrissez d'amertumes soumises.

Qu'avons-nous d'autre pour créer, écrivains, que ces mots usés, pliés à tout comme de vieilles prostituées qui se changent en maquerelles, ce matériel de pensée, lui aussi, avili par toute cette longue suite de siècles où il servit à tous les crimes, à faire supporter aux hommes toutes les ignominies et la domination des maîtres ? Et pas même question de trier comme cela le bon grain de l'ivraie, des mots purs et propres au milieu de leurs frères souillés. Là, comme avec les hommes, c'est le même fonds ancestral, le même langage qui doit exprimer le monde nouveau, les hommes nouveaux, leur lutte contre la matière et toutes les survivances ignobles accumulées en eux par le passé. Et nous avons de plus le propre opium de l'écriture. Cette griserie qui naît du maniement des mots, cette ivresse des vocables, de leur dorure et de leur musique. Cette étreinte avec le langage-roi, le langage-dieu qui crée des hommes, des personnages, des drames, un monde.

Et c'est vrai que nous faisons mieux parfois que les hommes. Cela se nomme le génie et les êtres qu'il enfante portent en eux plus d'humanité que les meilleurs ou les pires. *« Vous dites : il travaille une matière à bon marché. Je suis content d'apprendre que le chagrin et la souffrance ont pour vous peu de valeur; moi aussi, je pense que les gens s'entre-dévorent à une sauce qui depuis longtemps aurait dû provoquer chez eux un dégoût organique. Toutefois, prenant ma matière chez vous — je prends ce que vous avez de mieux —, ce n'est pas ma faute si de tout ce que vous faites vous réussissez le mieux les souffrances et les malheurs. J'épaissis les couleurs ? Tel est précisément l'objectif de l'art... Avez-vous rencontré dans la réalité des femmes qui aient les sentiments*

*de Desdémone ou de Jeanne d'Arc, rencontré des hommes tels que Timon d'Athènes, Don Quichotte, Peer Gynt ? J'attribue aux gens une dose de raison et de sentiment très supérieure à celle qu'ils possèdent d'après leur nature dans la réalité.* » L'auteur que Gorki fait ainsi parler dans une de ses nouvelles de l'exil<sup>9</sup> à Sorrente, en 1922, dit tout haut ce qu'il n'est pas possible à un écrivain de ne pas se demander tout bas. Il est là, devant les hommes, ses semblables, et devant ceux qui lui reprochent, de toute façon, le monde qu'il leur offre. Et il peut s'obnubiler sur sa propre puissance, perdre de vue le fil conducteur, ne plus savoir d'où il est parti ou laisser échapper en route la vie humaine d'où son œuvre est née. Il peut aussi ne pas savoir où il va, tenter d'imposer ce qui n'est ni la vérité, ni l'art, mais de pauvres petites choses rabougries laissées pour compte dans son cerveau malade par des rancunes, des aigreurs, prendre pour des découvertes les souvenirs brouillés de ses lectures; bref, « faire de la littérature ».

Depuis le début de cette lettre, c'est bien moins contre vous, vos ambiguïtés, vos astuces et vos ignorances que je me bats, que contre cette littérature qui sourd de chacune des phrases de votre questionnaire et de son préambule. Vous avez tout rapporté à des recettes connues, les morts innocents, Staline, les tendances dogmatiques qui ont pu se faire jour dans la littérature soviétique d'après-guerre, l'expérience, ici, des communistes et des artistes, des créateurs français aux prises avec cette tragédie et ses conséquences — et, tout d'un coup, cet effort jamais tenté de renouer l'art avec le monde en marche qu'est le réalisme socialiste, voilà qu'il faut le dégager de ce fatras de vieilleries qui surgit et s'amasse au fur et à mesure qu'on suit le dédale de vos questions.

Gorki, toute sa vie d'écrivain durant, s'est heurté à ce monstre de la « littérature », du langage désespérément mort, des mots qui tuent la vie et la nient — mais, lui, il a affronté l'hydre sitôt qu'il a reconnu sa présence et ne lui a plus laissé de répit qu'il l'ait vaincue et détruite. La « littérature » est très précisément l'ennemi à abattre quand on tente de fonder l'art sur l'expérience des hommes; elle s'insinue sitôt que le créateur perd pied, sitôt qu'il s'envole, sitôt qu'il se vautre. Gorki a fait la double expérience de dépasser les poubelles de tous les jours et aussi de se rendre compte que

9. « La Répétition », dans *La vie en bleu (Œuvres complètes de Gorki)*. p. 256, Editeurs Français Réunis. (N.D.L.R.)

ses rêves d'avant la révolution étaient parfois schématiques, démentis par la révolution qui se faisait, les hommes qui la faisaient. Il a ressenti de l'effroi en face de « *la somme de douleurs que coûtait aux hommes la beauté de leurs espérances* », mais il a frayé son chemin, quand même, au milieu des espoirs confrontés à une réalité qui se jouait souvent d'eux, les habillait autrement qu'il ne l'avait imaginé, les démentait avant de les épanouir. C'est dans cette crise même qu'il a forgé son art, l'a poussé en avant, fait naître ce que nous appelons aujourd'hui le réalisme socialiste. Vous nous rabâchez les soubresauts de notre temps, Staline, la Pologne, la Hongrie, du ton où l'on explique à un homme fait que, « passe encore pour des bêtises de l'enfance ou de l'adolescence, mais voyons, au moment où l'expérience aidant, tout devrait marcher comme sur des roulettes... ». Qu'est-ce que trente-cinq ans pour un nouveau régime ? La sénescence, comme dit Merleau-Ponty, qui confond visiblement la révolution et nos crises ministérielles ? La maturité, l'adolescence ? Un tiers de siècle pour l'U.R.S.S., dix ans pour les démocraties populaires, sept ans pour la Chine, au mieux, à peine deux générations d'hommes. Quelques secondes du calendrier de l'histoire. Certes, il y va de notre vie qui est courte, de toute notre jeunesse qui est encore plus brève et aussi des millénaires préalables d'exploitation de l'homme par l'homme. Alors vous venez nous opposer, pour établir une échelle de comparaison, tous les maux connus du passé, les saloperies familières, banales, usées à force de servir. J'admettrais que vous fondiez sur elle vos impressions intimes. Mais vous prétendez ériger vos prurits momentanés en règles de vie, de morale, d'esthétique. C'est là-contre que se réintroduit l'expérience révolutionnaire. La vie elle-même, les drames de 1917. Pas si vieux, après tout, et ce qui a suivi.

C'est l'illusion des générations que de prendre leurs constatations pour des découvertes. L'horreur de la « littérature » est sans doute venue, aux garçons de mon âge, de leur jeunesse en guerre, avec l'effondrement de l'immense majorité des valeurs reçues. La plus pénible rencontre que j'aie jamais faite avec cette maigre « littérature » noire et dorée qui s'effrite en nous comme une chose morte, ce fut peut-être d'avoir pour seul roman à lire *La Condition humaine* dans une cellule d'otages. Et c'est vrai que les livres ont passé de sacrés moments dans les maquis, les prisons ou les camps. Et les jeunes gens qui se trouvaient dans ces situations-là, que tourmentait le besoin d'écrire, en ont tiré leurs conclu-

sions, à tort ou à travers. Mais cela fait plus de dix ans que cette guerre est finie. Nous voilà déjà de l'autre génération et dieu sait que celle qui vient est précoce, voyez Françoise Sagan. Même si nous ne le voulions pas, nous serions contraints de nous « situer » par rapport à ceux qui nous ont précédés. En gardant notre sens critique, de préférence — ce qui signifie en rapprenant d'eux ce qu'ils ont défriché aussi pour nous et qu'ils ont eu plus de temps pour méditer, dépasser, vivre.

Je vois en un homme comme Hubert Juin un précieux témoin de ces problèmes; peut-être parce qu'il est de peu mon cadet et que cela me donne de l'aisance par rapport à ce qu'il dit, mais surtout pour ce qu'il dit; cette tentative constamment reprise qui est la sienne de confronter son métier d'écrire avec ce qui date sa vie. *« L'écriture est chose grave, répète-t-il ces jours-ci<sup>10</sup>. Elle ne laisse pas les hommes qui la tentent dans leur état premier. Elle se manifeste dans le temps même que se manifeste une conscience impérative (...) Il y a dans le métier d'écrivain beaucoup de plaisir mêlé à de grandes tortures. Nous ne pouvons sortir de cette dualité, de cette ambiguïté qui fonde à la fois l'homme qui écrit et l'œuvre qui est écrite. Toujours, en ce domaine, le temporel et l'éternel qui doivent aller de pair s'affrontent. »*

Et il est vrai que de prétendre maîtriser le monde fait passer en nous les tortures réelles que s'appliquent les hommes. Différemment, certes, et il ne suffit pas de nous en tirer en parlant du meilleur de nous-mêmes que nous y mettons, de notre responsabilité, de notre déchirement. L'écriture est un des moyens de connaissance pratique du monde, comme tout art, toute création et c'est ce duel avec la matière vierge, brute, inconnue et inconnaissable qui à la fois nous porte au-dessus de nous-mêmes et nous oppresse de son poids de réel. Mais ce duel nous dépasse, et quel moyen de le maîtriser sinon de sentir qu'il existe et se mène souvent en dehors de nous, à notre insu, voire contre nous? A chaque fois nous retrouvons les questions calmes et déchirantes de Gorki : quel sens cela a-t-il, ce que tu fais? Quel sens en même temps pour toi et pour les autres? Tu ne peux pas y échapper : pas seulement pour toi ou seulement pour les autres. Non, les deux en même temps. En aucun cas, tu ne peux sortir ton épingle du jeu sans trahir et toi-même et les autres, c'est-à-dire ton art même. Le monde est là et toi, pas

10. *Esprit* (janvier 1957), « Lettre à François Mauriac », p. 21.

plus que les autres, tu ne peux en sortir. Dis-le pour tous.

Vous parliez, je crois, de formes d'art nouvelles et valables ? Là, ceux qui, devant les questions de Gorki, ont répondu comme lui s'appellent notamment : Gorki, Maïakovski, Ostrovski, Eluard, Brecht, Neruda, Aragon, Cholekov, Jorge Amado, Guillen, Rafaël Alberti, Anna Seghers, Stefan Heym.

J'oublie ici cinquante littératures, faute de les connaître. La chinoise, tout simplement, et toutes les autres d'Asie et ce qui se fait en Amérique du Sud. Regardez plutôt Jacques Stephen Alexis en Haïti ou le développement du roman algérien. Tout bonnement parce que, dans ces littératures qui montent en même temps que des nations en lutte pour leur libération, créer implique qu'on s'est posé les questions que Gorki n'avait pas tirées de la lune, mais des combats des hommes.

## XIV

J'ai mal à la France. — Jean DUTOURD.

Question de génération, disais-je. Si les limites absurdes d'un tel point de vue m'exaspèrent souvent, je n'ai pas plus envie de m'en dépêtrer à la légère que, mettons, de l'affaire hongroise. Quelle belle floraison de professeurs de morale révolutionnaire là pourtant ! Pour ceux qui se sont soudain découvert l'épiderme aussi sensible, nous serons quelques-uns à leur rappeler leur imprudence en temps opportun. Car enfin, parmi ce beau monde qui tranche soudain de la révolution et de la contre-révolution en termes péremptoires, combien ont bougé, par exemple, quand un beau jour des tanks sont allés régler une grève des mineurs français dans le Nord et le Pas-de-Calais ? Un ministre de l'Intérieur socialiste envoyait des C.R.S. en armes et des blindés contre ceux qui avaient commencé la bataille de la production dans leurs mines détruites par la guerre comme, dès 1941, ils avaient fait la grève contre les occupants. Les coronas étaient soumis à l'état de siège. Cela ne se passait que chez nous et nos plus belles consciences étaient sans doute trop occupées ailleurs. Il suffisait pourtant de prendre le train pour aller y voir, deux cent cinquante petits kilomètres, les souvenirs de deux guerres par-dessus le marché. Pas même un froncement de sourcils, vous dis-je. En cette période de tension déjà, la classe ouvrière a pu compter ses alliés. Elle trouva à ses côtés un Farge, un Benda, un Vercors parmi d'autres intellectuels. Mais peu. Il ne s'agissait que de la France, d'un peuple qui dans sa masse n'avait jamais cédé aux mirages hitlériens, de notre peuple simplement. Personne n'a le droit

de se débarrasser du peuple hongrois pour sa participation aux « kriegsspiele » de la Wehrmacht, pas plus qu'on ne peut ainsi se débarrasser du peuple allemand. Mais le peuple français, faut-il qu'il compte pour du beurre parce que les F.F.I. n'ont compté ni sur Berlin, ni sur Londres, Washington ou Moscou ? Pourquoi lui faire la leçon avec les Hongrois ou les Polonais parce que soudain vous trouvez dans l'expérience de ces pays quelque chose qui vous va mieux, croyez-vous, au teint ? Nous verrons plus clairement ce qui en est dans quelques mois. Mais vous êtes très pressé, impatient d'avoir raison, comme si vous pressentiez que vous n'aurez pas raison longtemps. Je sais bien que votre internationalisme révolutionnaire se nourrit de tout ce qui peut aller contre les peuples soviétiques et que ce sont là des affaires à prendre tout de suite, mais ce qui me frappe, c'est que vous vous retourniez aussi constamment, aussi durablement, aussi continûment, contre votre propre peuple, votre propre nation, votre patrie.

Ah ! voilà le grand mot lâché. Mot petit-bourgeois, mot honni par définition et, voyez Marx, les-prolétaires-n'ont-pas-de-patrie... Si vous aviez pris le temps de lire Marx au lieu d'y chercher seulement au fil des pages des citations commodes, vous auriez peut-être déchiffré que Marx dit exactement le contraire, que les prolétaires n'ont pas encore en 1848 des patries, mais que cela viendra, que c'est justement une exigence du prolétariat avec laquelle on ne saurait ruser.

Vous vous êtes en son temps débarrassé du livre de Jean Dutourd, *Les Taxis de la Marne*, à la façon même dont les « staliniens » que vous forgez dans vos rêves afin de vous donner meilleure conscience doivent, je l'imagine, tenter de se débarrasser des réalités qui les gênent. Mais le livre est là, plus têtu que tous vos arguments ou vos injures à l'égard des gens comme moi qui l'ont lu et aimé. Cette démarche nationaliste vous faite chauvir de l'oreille, comme d'ailleurs un certain nombre d'autres spécialistes d'un marxisme à tous usages. Vous n'y pouvez rien et moi non plus. Un des moyens d'aujourd'hui de retrouver les hommes vivants et le monde réel par delà les blandices de la littérature passe par les drames de notre nation. Vous préférez démissionner en criant que vous, vous avez mal à une révolution abstraite. Il en est d'autres qui ont simplement mal à la France. Et ceux-là, que ça vous plaise ou non, sont plus près des douleurs et des espoirs de notre peuple que les gens comme vous. Alors là, vous vous prenez à hurler que tout est perdu, l'âne et les

poires, vos petites ambitions, et le professeur en vous réapparaît et administre une de ces leçons de morale théorique où tout le monde en prend un coup, mais d'abord ceux qui commettent le crime d'aimer la France. Il suffit de ces mots pour que vous entriez en transes. La France, je vous demande un peu, cette petite nation ! Et contre elle, tout vous est bon. On croirait à vous lire que cet amour est aussi coupable que celui des femmes aux yeux d'un pédéraste. L'amour, dans votre conception du monde, est réservé à ces abstractions que la réalité ni personne ne cautionnent : l'Homme, la Bonté, tout ce qu'on veut jusqu'à l'Europe, mais pas la France, pas son peuple.

Je ne sais pas exactement combien d'années vous avez de plus que moi, mais quand je vois la nation que nos aînés nous ont laissée, à nous qui avons fini notre adolescence dans la guerre, je me demande parfois si l'arrogance dont vous faites preuve, sitôt que cette question-là est soulevée, ne cache pas votre désarroi. Car enfin, qu'est-ce que vous avez fait, vous, pour qu'il en soit autrement, pour nous apprendre à vivre cette vie qu'on nous a faite et cette France dans les fers que nous avons découvert être notre patrie ? Cela, je ne crois pas qu'aucun de ceux qui sont arrivés vivants aux alentours de trente-cinq ans aujourd'hui vous le pardonne jamais. Qu'est-ce que cela peut nous fiche les faiseurs de belles phrases sur la révolte, les saltimbanques de tous ordres ? Je ne sais pas pour Dutourd que je ne connais guère, mais je sais pour moi que tous les copains de ma jeunesse sont tombés ou presque dans cette aventure. Je sais aussi quelles valeurs, alors que tout s'écroulait, ont compté pour nous. Je ne parle pas ici du communisme, du gaullisme, des différentes formes de Résistance qui furent les nôtres, je parle de ce qui en définitive est plus important, de ce qui nous a conduits là où nous sommes allés, des raisons que nous avons trouvées, en plein désastre, de ne pas démissionner, de la sorte de patriotisme qui alors a prévalu pour chacun de nous, différemment certes, mais avec la même France devant les yeux.

Nous avons mis plus ou moins longtemps à comprendre cet apprentissage de la patrie parce qu'il venait bien souvent à l'encontre des idées reçues, qu'il bravait ce que nous pouvions tenir pour respectable, convenable à notre temps, nouveau. J'ai vécu, à la façon de mes vingt ans où j'étais otage, cet écroulement des idées et des valeurs reçues — la mort de ces séquelles d'un surréalisme pourrissant qui avaient bercé mes seize ans, l'effondrement de quelques statues : Giono

depuis Munich déjà, Montherlant avec le *Solstice de Juin* et plus gravement tout ce que nous avons pris pour la littérature révolutionnaire et qui n'était que révolte littéraire. Cela ne doit pas manquer de vous faire rire que, l'occupation venue, nous ayons tout d'un coup commencé d'entendre des poèmes dont la forme nous avait hérissés en un temps où nous ne jugions que sur elle, comme on nous l'avait longuement appris. *L'Incendie* de Cocteau, *Le temps des mots croisés* d'Aragon, qui se mêlaient dans nos souvenirs avec les derniers poèmes d'Eluard avant guerre, avec des fragments d'articles politiques de Mauriac. Nous nous faisons des anthologies de mémoire pour une musique à épouser nos angoisses et bercer nos rêves. Il y surgissait parfois d'étranges choses pour nous, Péguy à côté de *La Chanson du mal aimé*, Claudel avec le Rimbaud de *Paris se repeuple*. Nous étions quelques étudiants jetés dans la crasse, le froid blafard, les poux et les petites frappes de la division des jeunes à la Santé et il gelait fort durant l'hiver quarante. Dans les courettes de promenade chantées jadis par Apollinaire, nous nous retrouvions cependant pour cet exercice du cœur et lorsqu'avec le recul j'analyse ce que trois jeunes communistes ont ainsi exhumé de leurs lectures et de leurs émotions, j'y vois ce qu'il faut bien appeler un choix du chant français. Des trois, c'était celui qui était né en Roumanie qui avait la meilleure mémoire, mais aussi, dans cette affaire, le goût le plus sûr. Celui-là a été fusillé pour ses vingt ans. Le troisième aujourd'hui n'est plus communiste. Il n'a jamais très bien repris pied au sortir de la Résistance et puis, c'est une autre histoire...

Dix-sept ans plus tard, après un Mauriac que j'ai haï pour ses diatribes et ses lamentos du *Figaro*, a ressurgi un Mauriac proche de celui qui tonnait contre Munich, un Mauriac qui ne fait plus que m'exaspérer parfois, mais qui m'émeut souvent, un Mauriac à nouveau aux prises avec qui avilit la France bien plus qu'avec ce qui le hérisse dans le communisme.

Le chant français n'a plus jamais démenti, en ces dix-sept ans, la floraison qui s'annonça avec *Le Crève-Cœur* et *Le Rendez-vous allemand*. Et vous n'y pouvez rien, lorsque la même saison paraissent *Les Taxis de la Marne*, *Le Commandant Watrin*, *Le Peuple impopulaire*, *A peine un printemps*, *Ces grappes de ma vigne*, *Les Barricades*, c'est trop de livres en même temps pour que, de nouveau, la recherche de la patrie ne soit pas dans les têtes, et pas seulement pour

ceux qui écrivent, mais mieux, pour ce peuple qui travaille, souffre et combat autour d'eux.

Vous me direz qu'ici je parais démentir mon propre point de vue, faire soudain fi des classes antagonistes; que Mauriac ou Dutourd s'arc-boutent contre la révolution que j'appelle; qu'entre Lanoux ou Claude Manceron et moi, il y a la Hongrie. Je le sais mieux que vous. Je n'attribue aucune valeur magique à ce mot de patrie, mais je sais bien qu'aujourd'hui la question : « qu'a-t-on fait de ma patrie? », sitôt qu'elle s'est incrustée dans le cœur d'un homme de notre pays, y opère de terribles ravages parmi les sentiments et, quand on y réfléchit, mieux que l'écriture, elle ne laisse pas les hommes qui se la posent dans leur état premier. Je n'y vois, croyez-moi, aucune panacée, mais bien la source d'ébranlement par quoi nationalement nous pénétrons la réalité sociale, politique de notre temps.

Ce n'est pas la moindre des contradictions que nous rencontrons. Nous voilà avec des idées différentes, des formations et des expériences qui bien souvent s'opposent, des intérêts et des conceptions qui se heurtent, et puis l'histoire et la géographie nous condamnent à vivre ensemble. Notre avenir national nous est commun. Il se forge à partir de ce que nous élaborons jour après jour. A nous tous, nous ne sommes qu'une Pénélope, les uns tissent, les autres défont, un organisme vivant qui s'enrichit et se détruit en même temps, se renouvelle et se sclérose. Rien n'est plus tentant que de se livrer là-devant aux ivresses fallacieuses de la démagogie, surtout quand on écrit; de se laisser emporter par le rêve qu'on est seul à décider du bien et du mal pour après triompher à tout coup, parce que les autres vous ont ou ne vous ont pas écouté, parce que la réalité a démenti plus ou moins brutalement ce qu'on avait fini par prendre pour elle à force d'introspections. Il ne suffit pas de dire comme Clara Malraux qu'*« on est homme de gauche quand on considère que les autres sont plus importants que soi. On est homme de droite quand on considère que l'on est plus important que les autres »*. Il n'y a pas une partie de droite et une patrie de gauche. L'avenir national n'est pas affaire de sentiments ou de sincérités, il repose sur des faits vérifiables, des intérêts mesurables et nous en sommes arrivés à un moment où l'appropriation des richesses nationales par quelques-uns a cessé d'être conciliable avec la simple sauvegarde du bien de tous. De là cette nécessité, pour la classe possédante, de faire de la patrie un mythe de Tantale comme

l'union nationale, afin de retarder le moment où la masse de la nation cessera de tolérer la liquidation du patrimoine pour maintenir quelques privilèges impérialistes. Ce n'est pas un débat entre soi et autrui, mais entre le sort de tous les Français, et donc le nôtre, d'une part, et une caste traquée de l'autre, qui s'accroche désespérément à l'usufruit de la France, mais mange le domaine avec son viager. Nous vivons ce chaos sans nom où un gouvernement à direction socialiste exécute la politique de cette fraction de notre bourgeoisie qui bazarde son avenir sur tous les marchés d'assurances, européen ou atlantique. Il n'est pas possible à celui qui crée de prétendre s'abstraire de cette confusion ou de ce désarroi et, en fait, désormais, le déchirement qui naît de cette situation, que nous en prenions conscience ou pas, détermine de plus en plus profondément l'art de notre temps.

Que la nation soit en état de crise ne vient pas fausser les données de l'art, au contraire. Il s'agit pour les créateurs de savoir recueillir ce que cette crise découvre, d'explorer ce dont la France accouche, de le dire. Et là, ce qui en France procède du réalisme socialiste n'est qu'une partie de cet ébranlement que connaît l'art français. Je crois simplement que c'est de ce côté-là que doivent naître les solutions les plus hardies, les œuvres le plus profondément inspirées par le drame qui nous marque. Mais l'importance de la crise est telle que les écrivains s'en emparent par tous les bouts. D'abord part de la crise et en fait *Les Taxis de la Marne*. Gascar était parti de l'écriture et il a écrit *Le temps des morts*, au temps de la C.E.D. Faut-il partir du contenu pour renouveler l'écriture ou l'inverse ? Questions oiseuses et vaines. Ce qui compte ici, ce n'est pas la manière personnelle dont le créateur part à l'assaut de ce qui secoue son peuple, son pays et lui-même, mais ce qu'il produit à la face de tous. Regardez comment Merle part en même temps de données naturalistes (*Week-end à Zuydcoote*) ou morales (*La mort est mon métier*, *Sisyphé*, etc.) pour en fin de compte retrouver les inquiétudes françaises de ce milieu de siècle. Il est vrai que, pour apprendre des écrivains ce qui les hante, il faut d'abord remettre la critique et l'esthétique sur leurs pieds. Partir des œuvres et non tirer de théories une littérature préconçue à quoi l'on compare ce qui s'écrit. Il y a un lit de Procuste à démolir. C'est à cela qu'on juge qui est moderne.

## XV

L'homme qui veut s'exprimer, qui a de l'expression, de la nécessité de l'expression une nécessité très haute, je dirai vitale, qui croit à la mission de l'artiste sous une forme ou une autre, suivant le pays ou les sociétés, n'atteint cette expression par laquelle il se perpétuera peut-être dans la mémoire des hommes que dans une espèce épique de combat contre la matière sans expression, contre tout ce qui la détourne dans la vie de cette expression. Et ce combat, il ne le mène pas seulement contre diverses contraintes sociales, l'ignorance, l'incompréhension, les nécessités quotidiennes, les préjugés, etc., mais aussi contre lui-même, contre toutes ces mêmes choses en lui, contre ce qu'il retrouve en lui-même de ces ennemis extérieurs de la création artistique. L'œuvre d'art est le résultat de cette lutte des éléments contradictoires d'un monde, d'une société dans un homme, des contradictions mêmes de cet homme. — ARAGON, *Pour un réalisme français* (1937).

De tous les renversements de valeurs dont notre monde à l'envers a besoin pour sa bonne conscience, le plus réussi est sans doute celui qui prétend défendre la liberté de l'art contre le réalisme socialiste. Je connais mal le lit de Procuste des marchands de tableau, pas assez dans le détail celui des producteurs de films, mais il suffit de lire la plupart de nos critiques littéraires et surtout ceux qui se vantent d'être indépendants. Je ne sache guère qu'Emile Henriot, parmi les feuilletonnistes, pour analyser sérieusement les livres — encore que ses choix soient parfois discutables —, en donner un compte rendu fidèle, même si les idées ou les conceptions de l'auteur ne lui plaisent pas. Il est remarquable qu'il soit aussi pratiquement le seul à suivre de près les travaux de renouvellement de notre histoire littéraire, de reclassement

des écrivains du passé. Ailleurs, la règle est inverse et les partis pris se confondent en une prise de parti pour toutes les contraintes sociales, les préjugés, les méconnaissances, les ignominies qui ligotent la création, tentent de détourner l'art de ses sources, au profit du résultat conjugué de toutes ces pressions qui s'appelle la mode. Il est très rare, dans un pays comme le nôtre, que les impératifs politiques sous-jacents apparaissent nettement dans ces procès d'intentions qu'on fait aux créateurs rebelles; il n'en est d'ailleurs guère besoin, la mode est suffisamment élaborée pour que ses racines sociales soient masquées. Nous avons même nos spécialistes pour lancer les formulations adéquates; M. Jean Paulhan y excelle et il suffit qu'il susurre quelque nouveauté pour qu'aussitôt toute la critique bien pensante s'aligne.

Je sais bien que là-contre, la critique qui procède du réalisme socialiste a tendance à y aller avec ses gros sabots. Il lui arrive de s'attaquer à ces mécanismes d'horlogerie à coup de marteau, voire de masse ou de cognée. Les intéressés hurlent aussitôt au vandalisme, ce qui est de bonne guerre. Il faut longtemps pour que se développe une critique nouvelle, plus encore pour qu'elle atteigne à la maîtrise de sa propre expression, surtout que celle-ci a tout à défricher en même temps, à se débarrasser de méthodes en elle qui sentent encore l'école et la découverte récente, à faire ses propres erreurs. Elle n'a guère en France que quelques années d'existence tandis que nos mœurs littéraires traditionnelles ne cessent de se polir depuis un bon siècle. Reste qu'en dépit des apparences, de la finesse des mécanismes d'horlogerie et de la grossièreté des coups de marteau, c'est la véritable bataille pour la liberté de l'art français qui se mène désormais de la sorte.

Je sais bien que les sophismes sont tenaces. Vous dormez sur vos deux oreilles comme vos confrères, heureux d'avoir reçu en héritage la garde des milliers de liens ténus qui entravent le Gulliver qu'est l'art à notre époque. Vous savez fort bien que, s'il venait à s'éveiller, toutes vos sauvegardes feraient long feu. Mais ceux qui s'emploient à le sortir de sa léthargie sont eux-mêmes pris dans les liens qu'ils veulent rompre. De là ces efforts disproportionnés, incohérents, ridicules même. Et la solidité des liens.

L'un des tabous les plus virulents est celui qui frappe la politique, l'économique dans l'art. Oh ! pas de façon générale. Il est parfaitement loisible à n'importe quel « réfugé » d'une démocratie populaire de vous servir cette matière à

l'état brut dans un roman et vous l'acceptez parce que c'est la politique qui vous convient. Mais sitôt que les conceptions politiques du prolétariat, par exemple, passent dans un livre, vous hurlez au coup de pistolet dans le concert. Vous trahissez Stendhal, que vous importe, l'image fait mouche. Et le plus fort, c'est que vous avez souvent quelque raison de protester. D'abord, parce que cette politique-là est neuve, qu'elle frappe aussitôt l'oreille et aussi qu'il faut inventer les moyens nouveaux d'en introduire les données dans la matière romanesque, par exemple. Le roman à l'intérieur de la vie bourgeoise bénéficie d'une longue expérience. Il existe des traditions dans l'exposé des mœurs et des situations qui font que la critique reconnaît en gloussant d'aise la bonne façon, le métier, la patte de la confrérie. Celui qui y a recours peut d'ailleurs se permettre des nouveautés, assuré que c'est là-dessus qu'on le jugera. L'exploration et les règles du jeu ont été définies à la longue dans tous leurs détails; il existe même des recettes d'écriture, des trouvailles. Figurez-vous que je n'en conteste nullement la validité; et pourquoi ne pas s'en servir pour dire autre chose quand elles conviennent? Mais il y a toute cette marge immense de jamais dit que l'on raye de la littérature pour cette raison. Quantité de chemins qui portent aujourd'hui à l'entrée le rond rouge du sens interdit et pas seulement ceux des salaires, du combat politique ou social de la classe ouvrière, mais de la recherche de ses façons de vivre, d'aimer, de jouir ou de s'abandonner; mais plus généralement tout ce qui permettrait de situer à sa juste place dans ce monde le rôle du prolétariat; tout ce qui procède du point de vue neuf qu'a la classe révolutionnaire sur ce monde où elle vit, mais qu'elle entend radicalement transformer. Toute l'authenticité révolutionnaire.

Vous admettez toutes les explorations sexuelles, mystiques, ésotériques, tous les bric-à-brac de l'aventure et les épanchages de ses culs-de-sac; mais, entre ce qui se découvre à la loupe ou à ras de terre et ce qui éblouit dans le ciel, toute cette zone justement à hauteur d'homme demeure précisément frappée d'interdit dans l'écriture, en poésie comme en roman. Malice de la langue, cet « à hauteur d'homme » vous chiffonnera, mais, pour préciser et vous provoquer, je vais dire « à hauteur de cœur », des bons sentiments et là vous me le laisserez. Ce n'est pas moi qui ai fait qu'un certain modernisme se tienne plus à hauteur du ventre que du regard. Et c'est précisément à cette substitution que je m'en prends.

C'est bien en effet d'une substitution qu'il s'agit. L'activité en matière de littérature est devenue à notre époque un des moyens d'avoir bonne conscience. Il est convenable dès lors de s'en prendre à certains tabous, de dévoiler certains aspects cachés du monde. Mais, en fait, on se contente de bousculer la hiérarchie des tabous sans toucher à l'essentiel. Il est de bon ton d'aller fouiller dans les zones obscures du sexe, dans les névroses, les déséquilibres psychiques et loin de moi de nier que notre société ne soit pas marquée aussi par une crise de ces comportements intimes, qu'il n'y ait de graves déséquilibres à ces niveaux-là dans les hommes et les femmes de notre temps. Je ne conteste pas non plus que ce soit une vue schématique, abstraite des choses que de prétendre réduire de tels troubles à leurs causes sociales, les ramener à des comportements de classe ou y voir de simples conséquences des aspects de plus en plus inhumains d'une civilisation qui, de la productivité au manque de logements, de l'insalubrité des villes à l'insécurité permanente, tend à broyer les êtres humains. Mais ce qui est grave, c'est qu'on fait de telles explorations le domaine par excellence de l'art, contre précisément l'exploration de leur contexte social, économique, politique. Il faut en rester à un certain étiage d'apparences et ne pas aller au delà. De sorte que le combat contre ces quelques tabous, ces quelques hypocrisies aboutit à renforcer les tabous infiniment plus importants qui frappent les rapports sociaux véritables. La littérature se mesure aujourd'hui, en fait, à la qualité des exutoires qu'elle apporte à la crise de la civilisation chrétienne, capitaliste et occidentale. Ce qui est précisément le moyen le plus efficace de détourner les hommes de transformer ce monde qui les détruit, en leur donnant l'illusion de le combattre alors qu'on leur enseigne à s'en accommoder, à ériger leurs malaises et leurs malheurs en condition humaine. L'homme, pour vous, n'est accessible que dans ce qu'il subit, dans ses passions, au sens spinozien. Et vous faites de son action, de sa libération une imposture, un mythe, un mystère indéchiffrable, inexprimable.

La revendication de la liberté pour l'art d'aller affronter ce tabou social si bien protégé et défendu doit donc s'accompagner de la dénonciation de ces illusions. De là cette situation particulièrement confuse qui est la nôtre où les tenants de ces illusions feignent de considérer leur propre liberté menacée par cette dénonciation et le crient bien fort. De là aussi ce paradoxe d'union sacrée entre certains catho-

liques et des communistes pour la promotion des bons sentiments et ce tohu-bohu où tout le monde s'en prend à tout le monde.

S'il n'y avait que les contradictions du monde extérieur, si les artistes n'avaient pas en eux-mêmes leurs propres contradictions sociales, comme la démarche inverse est aussi *de statu quo* serait tolérable. Il ne l'est plus à partir du moment où le combat pour la liberté d'expression est à la fois un combat contre le monde et contre soi-même. Le déchiement des illusions est aussi une libération de nos propres entraves et contre tout ce qui tend à les renforcer, à les resserrer.

Vous pouvez me dire que c'est moi qui rêve, que ce tabou social à quoi je me heurte n'est pas l'essentiel. Il est de fait qu'à partir du dévoilement des déséquilibres somatiques ou psychiques on peut déboucher dans le domaine des contradictions sociales, comme la démarche inverse est aussi possible. Mais la revendication dont je parlais, qui est ici la mienne, est d'exprimer totalement le monde. C'est cette liberté-là qui est désormais à l'ordre du jour et, si elle englobe les libertés que vous revendiquez, elle en comporte d'autres que précisément, loin de revendiquer, vous combattez de toutes vos forces.

Et ici, vous comprenez bien, les jugements de valeurs sur les œuvres existantes ne sont pas probants. Il faudrait d'abord démontrer qu'ils sont à l'abri des préjugés. Ensuite que les défricheurs ont fondamentalement tort de s'aventurer dans une telle direction; que leurs erreurs de forme ou d'expression tiennent à ce qu'ils tentent d'exprimer et non à leur manque d'expérience, à leurs propres insuffisances.

Par contre, il ne vous échappera pas, si j'introduis le seul point de vue qui me paraisse procéder du réalisme socialiste dans cette discussion, que votre activité va directement à son encontre. « *Les situations qui demandent à être formulées, écrit Maïakovski, qui demandent des règles, sont mises en avant par la vie. Les moyens de la formulation, le but des règles sont définis par la classe, par les exigences de notre lutte*<sup>11</sup>. (...) *Quelles sont donc les données indispensables au début d'un travail poétique ?* ajoute Maïakovski. *Premièrement, l'existence dans la société d'un problème dont la solution n'est imaginable que par une œuvre poétique... Secon-*

11. Maïakovski, *Vers et proses, de 1913 à 1930*, p. 287, Editeurs Français Réunis, 1952.

dement : une connaissance précise, ou plutôt un sentiment des désirs de votre classe... en ce qui concerne une question donnée »<sup>12</sup>.

Je pense que ceci vaut, *mutatis mutandis* pour le roman. Qu'il faut, pour le travail romanesque, l'existence dans la société d'un problème dont la solution n'est imaginable que par une œuvre romanesque et qu'en tout cas, pour ces deux formes d'expression écrite, nous nous trouvons,  *grosso modo*, devant le même processus de création : situation mise en avant par la vie, spécificité de la forme d'expression (poème, roman) et, au delà, la compréhension nécessaire de ce que Maïakovski appelle les moyens de la formulation.

Tout le procès que vous intentez au réalisme socialiste vient de ses tâtonnements, de cette tendance mécaniste chez certains de ses adeptes à imposer une idée abstraite de poème ou de roman à la vie. Mais d'où leur vient cette conception fautive ? Du réalisme ? Absolument pas. Précisément de la littérature traditionnelle de notre temps qui pose *a priori* certains thèmes abstraits à partir des conceptions bourgeoises sur le sens de la vie. En ce moment, chez nous, existent d'une part des idées de roman, nées de la mode, de l'idéologie bourgeoise ou simplement de l'exercice de la littérature en soi et, d'autre part, quantité de situations qui appellent des romans, mais nient ces idées toutes faites.

L'une des tentations, pour les créateurs, de sortir du labyrinthe est indubitablement de s'en prendre à ce qui leur apparaît comme les entraves réelles dans l'exercice de leur métier : ces moyens de formulation existants qui sont au service de la classe au pouvoir et donnent l'impression qu'ils ne permettent pas d'accéder au réel. Mais cette révolte formelle ne permet nullement à elle seule de découvrir ces situations dans la vie, nées de la vie, qui appellent poèmes ou romans. De là, ce sentiment aigu de rupture, de décalage. A l'inverse, la démarche réaliste souffre non seulement des difficultés de son apprentissage, de l'insuffisante élaboration de ses propres moyens, mais aussi du fait que, dans l'esprit même de ceux qui la tentent, les conceptions régnautes ont plus ou moins laissé des traces. Certains réalistes en arrivent ainsi à nier l'écriture, à ne pas se préoccuper de savoir si la forme d'expression choisie (poème ou

12. *Idem*, p. 292.

roman) convient à ce qu'ils veulent formuler. De là d'autres échecs.

Et dans ce débat, vous vous placez à la croisée des chemins, codifiant les échecs du réalisme comme la révolte de l'écriture au nom, en fait, de données morales, de jugements de valeurs sur les situations comme sur la formulation, jugements que vous prononcez en partant de la révolution abstraite qui vous est chère.

Or, il dépend du rôle social de l'écrivain, de la conception qu'il s'en fait, des luttes qu'il mène qu'il ait accès à certaines des situations mises en avant par la vie plutôt qu'à d'autres. Ses conceptions de la morale ou de la politique ne se manifesteront qu'au stade de la formulation, du sens à donner à cette formulation, au poème ou au roman. « *Pour que la commande sociale soit correctement comprise par lui*, écrivait encore Maïakovski, *le poète doit se trouver au centre des choses et événements.* »<sup>13</sup> Vous proposez, avec une suite dans les idées et un entêtement remarquables, que le poète soit à côté ou au-dessus des choses et événements. Ce qui est le moyen le plus efficace pour qu'il ne surmonte jamais ces contradictions en lui que j'ai essayé de définir : les moyens de formulation rebelles à la nouveauté du monde, le réel hors d'atteinte, le poème, le roman artificiellement plaqués sur une réalité qui leur échappe parce qu'elle se refuse à des formes inadéquates.

Il n'existe ici ni remède, ni recette. Rien que le drame des créateurs, leur travail et leur combat.

Vous divinisez leur drame et vous détournez leur combat. L'expérience prouve qu'en certaines occasions vous pouvez reconnaître le fruit de leur travail; mais en le changeant de sens. En le tournant en sens contraire.

13. *Idem*, p. 316.

## XVI

FAUST : Où êtes-vous damnés ?

MÉPHISTOPHÉLÈS : En enfer.

FAUST : Comment se fait-il alors que tu sois hors de l'enfer ?

MÉPHISTOPHÉLÈS : Mais l'enfer est ici, je n'en suis pas sorti.  
Christopher MARLOWE.

Je ne suis pas sûr que vous soyez capable de l'effort qu'il faudrait pour essayer de comprendre ce que Maïakovski voulait dire. Une situation qui appelle un poème, le moindre littérateur sait que cela traîne partout, et bonne fille avec ça, qui se laisse culbuter pour peu qu'on montre quelque culot et même engrosser à l'occasion une situation d'auteur, des idées d'auteur, des droits d'auteur, bien sûr, et notre homme d'arborer un sourire entendu : « mais voyons, mon cher, pour qui me prenez-vous ? »

— Pardon, mais Maïakovski parlait de situations mises en avant par la vie.

— Mais toute situation, voyons ! Ouvrez votre dictionnaire...

— Maïakovski disait encore que pour comprendre la commande sociale le poète doit se trouver au centre des choses, des événements.

— De toute évidence, mon cher. Sans cela on n'est ni poète, ni critique, ni romancier. Voyons, vous n'étiez pas au dernier cocktail chez X, il s'y est dit des choses passionnantes...

Le malheur, c'est que ce sont les choses, comme on dit, qui déterminent leur centre, les événements, et pas ceux qui tentent de créer à partir d'elles.

C'est une très vieille affaire des matérialistes contre leurs

propres illusions, le « on ne commande à la nature qu'en lui obéissant » du père Bacon et, depuis, toute l'expérience des hommes aux prises avec le monde n'a fait que renforcer ces exigences de modestie, de *self-control*, d'autocritique. Ce qui devrait vous mettre la puce à l'oreille, c'est que ce sont les communistes qui s'en prennent à la morgue communiste, à la présomption communiste, au vertige du succès, à l'ivresse idéologique. Vous me direz, car vous êtes fin et avisé, qu'il y a loin de la coupe aux lèvres et des paroles aux actes. Et qu'il existe une morgue qui se nourrit de la critique de la morgue des autres, etc. D'accord encore. Mais pourquoi n'y a-t-il en fait que des communistes pour se livrer à ce travail de vérification du rapport entre ce qu'ils font et ce qu'ils devraient faire, à cet effort pour déterminer la marge d'erreurs, de décalage plus ou moins grand entre leurs idées et le réel ?

Le centre des choses, voyez-vous, n'est jamais donné par quelque miracle, et encore moins par un sentiment de satisfaction personnelle qu'on éprouverait à s'y trouver. C'est comme avec les héros, ils ne savent jamais qu'ils sont des héros et quand on le leur dit, c'est qu'ils sont déjà d'anciens héros. Or, nous emplissons notre assortiment de Panthéons d'anciens héros et il faut que les héros fassent le plus grand effort pour ne pas disparaître dans les casiers commodes où on les range et continuer simplement de vivre en hommes, sans prendre garde à ce que les autres peuvent raconter sur eux. Le centre des choses, comme l'héroïsme, est toujours déterminé par la classe avec qui l'on se bat. Gabriel Péri n'est pas un héros pour le Larousse, Danielle Casanova non plus. Le centre des choses, c'est, avant la bataille, l'endroit où l'on croit que la victoire s'est décidée; pendant la bataille, là où le choc a été le plus rude; après la bataille, ce qui en a déterminé l'issue. Et quand tout a trop bien marché, il faut se demander si c'était bien la bonne bataille. Et déjà, une autre bataille est en cours, la même et pas tout à fait la même et qui ne vous a pas toujours demandé votre avis.

Chaque créateur croit tout naturellement que ce qu'il crée est capital, décisif, que c'est à lui qu'il appartient de donner aux choses leur vrai centre, que l'initiative est à lui, par définition... Malheureusement, il en est avec ce genre de héros, comme avec les héros tout court. On ne le sait qu'après coup. Quand on n'a rien gagné d'autre qu'une responsabilité accrue. Dans les têtes, c'est l'inverse qui se passe

le plus souvent. On confond le courant et la vérité, le succès et la bonne conscience. On écrit pour le courant, pour la bonne conscience. Et on se prend pour un héros sitôt qu'on vous le dit.

Regardez ce lavage de cerveau collectif avec la Hongrie. Pour une fois les bons sentiments ne coûtent rien chez nous, pas le moindre risque. Et tout le monde est bien content de se retrouver avec tout le monde dans la voie juste. Et personne ne met en doute qu'il puisse en être autrement, que les Soviétiques ne soient pas ivres de sang et d'orgueil, que Kadar ne soit pas une autre incarnation de Rakosi et que les écrivains hongrois n'aient pas intégralement raison. Qui refuse simplement de céder au courant, qui pose ces questions risque de se faire écharper.

Et si pourtant, il n'en était pas ainsi ? Si la dictature du prolétariat avait vraiment été menacée ? S'il n'y avait pas eu d'autre issue ? Si les écrivains avaient fini par s'obnubiler sur les erreurs passées, par exemple, et cessé de voir ce qui se passait vraiment, comme cela leur était déjà arrivé, assez collectivement, de leur propre aveu, quelques années plus tôt ? Si ce peuple avait été égaré non pas une fois, mais deux ? Si, de même que le socialisme s'était contredit entre les mains de Rakosi, la « démocratisation » s'était fourvoyée entre celles de Nagy ? Depuis quand d'avoir eu raison de lutter contre quelqu'un ou quelque chose vous donne-t-il raison pour toujours ?

Ce monde est ainsi fait que les communistes se posent des questions et que leurs adversaires leur offrent des réponses toutes faites, mais pas à leurs questions ; que les communistes agissent et corrigent leur action sous les conseils, les hurlements, voire les coups, de ceux qui voudraient les empêcher d'agir et que ce sont eux qui se demandent s'ils sont bien au centre des choses et des événements, qui s'interrogent sur les méfaits de la suffisance, de la présomption, de la morgue. Mais jamais ceux qui les assiègent. Jamais, vous, Nadeau, ne vous êtes publiquement demandé si vous étiez dans la bonne voie, si vous ne vous fourvoyiez pas et gravement, si vous ne passiez pas complètement à côté du centre des choses, si vous n'étiez pas victime de votre propre morgue, vis-à-vis des communistes, si votre bonne conscience n'était pas faite d'illusions. Si tout simplement la vérité n'était pas plus complexe qu'il vous arrangeait de le croire ou de le dire.

Je ne vois jamais qu'un doute surgisse en vous. On dirait

que vous ne choisissiez de parler que des livres qui entrent dans votre classification, les bons et les méchants, les blancs et les noirs. Que la littérature, l'art en général n'existent qu'en fonction de vous et de vos décrets les concernant. En fait, qui ne connaîtrait de la littérature française que ce que vous en triezi finirait par s'imaginer que les rapports entre l'art et la révolution auxquels vous faites allusion sont tout simplement des rapports entre Maurice Nadeau et Maurice Nadeau.

Ce qui donne évidemment le centre des choses et, du même coup, fait qu'il n'y a plus de problème. Or, il y a des problèmes, et vous n'êtes pas dans le coup.

Prenez ça comme vous voulez. Il n'y a pas que les enfants pour dire que le roi est nu. Le difficile est que le roi cesse de se prendre pour le roi. Et qu'il ouvre les yeux et les oreilles.

## XVII

Je pense... que quand certaines pensées dépassent le pouvoir d'expression de la prose, il leur faut l'aide nationale du vers et que la poésie, ce n'est pas une chanson qu'on fredonne, un bourdon qu'on a dans la tête, un refrain qu'on a sur les lèvres en pensant à autre chose, mais au contraire la pensée humaine portée au comble de son intensité et à l'expression de laquelle le vers fait concourir non seulement les forces limitées du poète, mais toute l'expérience dans le langage de son peuple, tout le trésor des traditions nationales. — ARAGON, *II<sup>e</sup> Congrès des Ecrivains soviétiques, 1954.*

S'il faut un exemple à ce que je viens d'avancer, les discussions en France ces dernières années autour de ce qu'on a appelé le retour à la poésie nationale me le fournissent. Tout se passe, à lire les journaux et revues, comme s'il s'agissait d'une entreprise destinée à imposer aux poètes français le choix du vers régulier, alors qu'en fait il suffit de lire les textes qu'Aragon a réunis sous le titre *Journal d'une poésie nationale* pour s'apercevoir de la fausseté de telles affirmations. Il s'agit au contraire d'une campagne pour rendre droit de cité au vers régulier, contre une mode qui a fini par imposer le vers libre comme seul moyen d'expression de la poésie française.

Il était pratiquement impossible, voici cinq ans, à un jeune poète d'avoir le *libre* choix de sa technique poétique. Tous les théoriciens, critiques et esthéticiens définissaient la poésie moderne comme une « libération » à l'égard des contraintes de la rime et des structures traditionnelles du vers français. C'est-à-dire à l'aide de critères négatifs qui précisément donnaient son allure de « libération » à toute

cette affaire. En réalité, si les vers dits libres sont très différents entre eux et selon les poètes, le vers d'Eluard, celui de Tzara, celui des premiers poèmes de Guillevic, celui de Reverdy, pour ne prendre que ces exemples, sont de structures extrêmement précises, délicates à manier et exigent une connaissance particulièrement fine et approfondie des ressources de la langue, de véritables réinventions où souvent même les meilleurs deviennent prisonniers d'une forme aussi subtile et ont tendance à la défendre contre les révisions en eux de la prosodie classique. Je ne connais pas de poètes et je n'en ai pas connus qui n'aient convenu que la maîtrise du vers dit libre, les contraintes que son emploi implique, le métier poétique qu'il nécessite sont des plus complexes. On voit bien tout ce qui, dans une telle situation, en poésie, tend à détourner les poètes de la chose à dire, à les aiguiller vers l'équilibre interne de leur forme, à épaisir le mystère de la réussite de tels équilibres. Si un Eluard atteignait à une merveilleuse maîtrise avec une incomparable aisance, il dut lui-même, pendant toute la dernière partie de sa vie, se défendre contre ceux qui avaient fait de sa poésie une forme et s'en prenaient au poète de ce qu'il disait, de ce qu'il chantait et sans quoi il n'aurait pas éprouvé la nécessité de chanter.

C'est à partir de réflexions sur la poésie d'Eluard, puis sur celle de Guillevic, qu'Aragon ouvrit la campagne dont je parle. Personne ne retint qu'il s'en prenait aux tabous les mieux ancrés. On le traita comme un iconoclaste qui prétend renverser les images les plus sacrées. Or, précisément, le problème qu'il posa tout au long était en termes nets un problème de « libération ». Non point le rejet, l'exclusion du vers dit libre, ce qui n'aurait eu aucun sens, mais l'insistance à souligner que, parmi les situations que la vie nous offre, il s'en trouvait de nombreuses frappées d'interdit comme apéitiques ou non poétiques, analogues cependant à d'autres situations que la poésie française avait déjà su maîtriser et exprimer en d'autres temps. Les conceptions régnautes en matière de prosodie ne coupaient-elles pas les poètes du réel ? Cette expression du réel, le réalisme, était-il possible en poésie et comment ? Les moyens de formulation traditionnels n'étaient-ils pas rejetés au nom de conceptions de classe ?

A chaque fois, on a récrit cette affaire en la falsifiant, niant tout lyrisme au nom du réalisme, faisant du vers régulier un vers communiste ou je ne sais quoi d'autre. Au vrai,

il s'agit ici de deux phénomènes différents, d'un côté du métier poétique réaliste, d'un autre côté, du caractère national de l'élaboration de ce métier, de la part d'expérience nationale qu'il reflète.

Les formes et structures de la prosodie traditionnelle ne sont pas nées au hasard, mais représentent le fruit d'un très long travail de création sur la langue, et de réflexions à la fois sur les choses à exprimer et la valeur de l'expression. Huit siècles de poésie française en langue d'oc et d'oïl constituent un immense fonds de rimes, de vers, de strophes mis à l'épreuve. Une expérience qu'il ne s'agit pas de recopier ou seulement de moderniser, mais qu'on ne peut nier. La pratique du vers libre en est issue bien plus qu'elle ne la rejette. Il n'est pas arrivé dans l'histoire de ces moyens d'expression d'autres accidents que ceux de l'évolution de la langue et des changements dans le réel; rien qui ressemble à l'invention de la photographie pour les peintres. Notre poésie a connu très tôt la transmission écrite, d'abord au service de la transmission orale, puis indépendante. Qu'aujourd'hui, grâce au disque, renaisse la poésie dite n'est pas un bouleversement. Par contre l'expérience de la langue, de sa phonétique, de son accentuation, de la valeur des rimes demeure ici irremplaçable, surtout avec les problèmes propres au français, où l'accentuation n'est pas régie par des règles strictes, où la structure du vers ne peut reposer sur des mètres accentués comme en latin, allemand ou russe; où l'équilibre du chant ne peut se réaliser par les mêmes moyens qu'en italien ou en espagnol; où nous avons de plus les problèmes des muettes et de la valeur qu'il convient de leur accorder.

En outre, cette maîtrise de la langue ne peut s'abstraire des problèmes mêmes de la création poétique. Certes, à diverses périodes, les formes strophiques ou de poème ont fini par prendre valeur de conventions suffisantes et nécessaires comme le vers libre, le poème libre de notre temps. Mais de ce qu'une forme se vide ou devient recette entre les mains de gens qui n'ont rien à dire, on ne peut rien conclure quant à la forme. Par contre, si l'on essaie de comprendre comment se sont créées les différentes formes de notre prosodie, comment la rime est née et s'est perfectionnée, si l'on examine ce qui s'est passé aux périodes de profond renouvellement de notre poésie, au douzième siècle, au quinzième, au seizième, au dix-neuvième, apparaissent les rapports cachés entre le réel et la langue poétique. Et

la possibilité d'une nouvelle prise de conscience de la signification de ce langage, un éclaircissement des conditions de la création poétique.

Il ne s'agit nullement de rattacher nos problèmes contemporains à ces problèmes déjà résolus. Le fait de retrouver le sens de l'expérience nationale qui a créé la rime, l'alexandrin, le sonnet par exemple, la compréhension possible de ce que leur maniement peut apporter au poète ne sont au vrai sens du mot qu'une aide. Tout se passe aujourd'hui, pour la critique bien pensante, comme si, devant ce qu'il avait à dire, un poète français devait d'abord se créer son propre corset; non point s'efforcer d'exprimer ce qu'il ressent, ce qu'il éprouve la nécessité de formuler, mais se battre avec le seul langage. Les règles du jeu poétique ont en effet abouti à faire du langage la matière poétique et nous avons nos prosaïsmes, comme du temps du père Hugo il existait des mots bannis parce que triviaux. Or, la matière vivante existe en dehors du poète. La compréhension du métier poétique est le moyen de libérer les poètes de cet ensorcellement du langage, le moyen pour eux d'atteindre ces « situations mises en avant par la vie » dont parlait Maïakovski et à partir desquelles tout commence.

Vous ne devriez pas vous sentir chatouillé par cet effort puisque vous proclamez votre désir d'éclaircir les rapports entre l'art et la révolution et qu'il ne s'agit ici de rien d'autre que du défrichage des possibilités de l'art en face du réel révolutionnaire. Je ne suppose pas que vous fassiez vôtre la surprise feinte du *Figaro Littéraire* le jour où Aragon alla chercher dans *La nuit du 4* une leçon de réalisme : « Mais comment diable M. Aragon allait-il faite pour transformer en militant celui qui disait du communisme : « ce socialisme-là détruit la société » ? Hugo le généreux, l'humanitaire, le précurseur de la république radicale a-t-il rien de commun avec le stalinisme et son mépris de l'homme ?<sup>14</sup>. »

Vous ne devriez rien craindre donc, puisqu'ici le débat est entre la forme poétique, le sens du métier d'une part et les situations mises en avant par la vie de l'autre. Situations où certains poètes peuvent être à vos côtés. Et pourtant, je ne sache pas que vous ayiez jamais rien fait pour souligner la portée de telles tentatives. Vous êtes tout prêt à répéter que la vérité est révolutionnaire. Le réalisme socialiste est la recherche de moyens propres à notre temps pour

14. *Le Figaro Littéraire*, 29 mars 1952.

saisir et exprimer cette vérité. Il n'est pour rien dans le fait que certains ont pu le détourner de son sens, mais pourquoi, vous, le craignez-vous ? Pourquoi tournez-vous en ridicule, sitôt qu'elles existent, les mises en question qu'il fait de l'art d'aujourd'hui ?

Dans toute cette affaire de la poésie nationale, je vous mets au défi de trouver quoi que ce soit qui préjuge de la sorte de réalité que le poète veut exprimer au bout du compte. Pourquoi ne tenez-vous pas le pari ? Il me semblerait plus clair que ce fût vous qui lanciez le défi, disant aux réalistes que vous imaginez dans vos cauchemars : « vous ne pourrez pas supporter la vérité qui est au bout de votre quête ». Or, vous, vous disqualifiez la quête.

Il s'agit d'une libération, d'un laboratoire, d'une démarche commune à bon nombre de créateurs et qui n'a d'autre rapport avec le communisme que de procéder, pour les communistes, de leur conception matérialiste et marxiste du monde, mais démarche dont quantité d'autres poètes peuvent ressentir et ressentent la nécessité intérieurement et à laquelle ils apportent leurs propres solutions. Ce n'est pas dans cette affaire l'emploi de la rime ou de telle forme régulière, le sonnet par exemple, qui est une solution, c'est le fait que de telles formes cessent d'être exclues, qu'on en redécouvre la valeur, la leçon, l'enseignement, quitte à les employer ou pas. C'est à ce niveau que se situe la véritable liberté formelle en poésie et la véritable responsabilité du poète en face de son chant. La contrainte d'avoir recours au vers libre est, quand on l'examine, la plus absurde qui soit.

C'est, en second lieu, qu'apparaît la reprise possible de l'héritage poétique de notre passé, à des fins conscientes, nationales ou politiques. Cela, c'est l'expérience propre d'Aragon en un temps où la France était envahie et le chant français proscrit. Quinze ans plus tard l'existence de la France en tant que nation est autrement menacée, mais aussi gravement. Les situations que notre vie met en avant comportent aussi la survie de la France en tant que grande nation. Ici, les discussions sur la poésie nationale touchent directement à d'autres interdits. Il ne s'agit guère pour la plupart de ceux qui s'en offusquent de savoir si nos traditions nationales en ce domaine peuvent constituer une aide aux poètes qui éprouvent le besoin de chanter la France écartelée, mais bien plutôt, semble-t-il, de les détourner d'un sujet aussi intolérable aux oreilles de nos augures.

Je veux bien que la grande question de notre temps soit de murmurer : « Moi je suis Tartempion, simplement Tartempion... » et, au nom de si profondes considérations, de s'indigner qu'on parle de poésie nationale et même qu'on apprenne à l'école des poèmes de la Résistance. Disons tout de suite, alors, que la poésie est affaire de pitre. Pourquoi n'aurions-nous pas nos Parny, nos Gresset, après tout ? Il faut simplement s'entendre sur les mots ; ni la poésie ni la tradition nationale n'ont rien à voir en ces attractions de salon. Je prends ici un cas extrême, direz-vous ? C'est mon droit. Je n'aurais pas été capable de l'inventer. Et ce qui m'intéresse, ce sont ceux qui vont de l'avant, même si je peux croire parfois qu'ils se trompent. Or la jeune poésie va précisément dans le sens de cette libération que j'essayais de définir.

Mais, dans cette affaire, comme déjà à propos du « jdanovisme », ce qui éclate, c'est votre incapacité à concevoir les problèmes réels que le monde en marche pose aux poètes de votre pays.

La poésie nationale n'est pas une lubie d'Aragon comme vous feignez de le croire<sup>15</sup> ou un mot d'ordre du Parti communiste. C'est leur activité poétique qui place certains poètes devant ces questions de l'expression réaliste, de l'expérience nationale en ce domaine. Simplement, par exemple, parce que les temps sont révolus où chez nous la révolution était une affaire abstraite, idéale, qu'on pouvait évoquer par le lyrisme révolutionnaire, la déclaration, voire la déclamation révolutionnaires. Dans la mesure où en France le mouvement révolutionnaire est un mouvement réel, avec ses succès et ses victoires, ses perspectives immédiates et d'avenir, ses contradictions, l'expression poétique d'avant-garde rencontre diverses difficultés nouvelles ; le réalisme en poésie n'est plus ici matière à discussions théoriques : il se définit à partir de données concrètes, actuelles. Et ce sont précisément les raisons théoriques qu'on lui oppose, vers-librisme, mystère poétique, etc. qui sont formelles, sclérosées.

A quoi l'on peut objecter que la déclamation révolutionnaire n'est pas morte. Et c'est vrai, et c'est précisément pourquoi la recherche du réalisme en poésie est aussi actuelle. Je me ferai mieux comprendre en prenant un

15. Relisez *Racine et Shakespeare*. Vous y découvrirez peut-être comment, en son temps, Stendhal posait déjà les termes de ce problème. Pour des raisons nationales et pour des raisons d'écrivain.

exemple. Sous le titre *Aide-Mémoire*, Jacques Dubois<sup>16</sup> reprend un rythme saccadé, emprunté, semble-t-il, à Maïakovski, pour développer cette idée qu'il y eut partout des collaborateurs de Hitler qui trahirent leurs peuples et qu'en Hongrie

*Celui qui n'était pas hongrois  
Quand sur la croix  
Gammée le pays de Kossuth  
comptait ses blessures*

.....  
*Aujourd'hui*

*celui-là*

*retrouve son courage*

*Pour cracher*

*sur les cicatrices*

*de l'Armée Rouge.*

Si l'on enlève ce qui est déclamation, on se trouve devant ce seul thème, qui ne me paraît pas particulièrement conforme aux faits. Il faut en effet peu de courage pour cracher sur les cicatrices de l'ennemi. Je ne sache pas qu'au lendemain même de leur défaite, les Hitlériens s'en soient privé. La nouveauté de ces derniers mois a été que de tels fascistes ont cru le moment venu de reconquérir le pouvoir en Hongrie, ce qui est autrement sérieux que leur bave. On voit ici comment la griserie des mots conduit à développer une matière parfaitement abstraite, un thème faux finalement, bien que chaque strophe, cette sorte de roulement de tambour qui scande le poème puissent donner un instant l'illusion que le poète apporte quelque chose à son lecteur. Il reste en fait quelques images isolées, mais rien du contenu logique apparent, lequel s'écroule totalement.

A mon avis, si Jacques Dubois avait été capable de se dégager de l'imitation formelle qui paraît l'avoir guidé, il aurait tout simplement détruit ce poème, repris autrement le thème qu'il paraît avoir éprouvé le besoin d'exprimer. Et ici, le recours à des formes régulières n'aurait rien sauvé, sinon que le poète aurait peut-être rencontré à l'aide de son travail de création, chemin faisant, le contenu réel que sa propre déclamation lui a dissimulé.

Cette critique de la déclamation révolutionnaire est en

16. *La Nouvelle Critique*, n° 82 (février 1957), p. 113. (N.D.L.R.)

effet une affaire d'expérience chez nous, de même que tout ce qui se rattache à la poésie nationale.

Et c'est à ce niveau des problèmes rencontrés en commun, des difficultés réelles qu'apparaît une convergence des préoccupations entre poètes ou romanciers, qu'ils soient communistes ou pas, du moment que la vie, notre vie nationale notamment, les confronte avec une réalité commune, des combats partagés.

Sitôt qu'on raisonne de la sorte, *Le Figaro* ou vos pareils hurlent à l'annexion. Je n'ai nulle part dit qu'un Gascar, un Merle ou un Lanoux procédaient de quelque façon que ce fût du réalisme socialiste, de Gorki, de Maïakovski ou d'Aragon. Je considère simplement que si le réalisme socialiste n'existait pas, si de façon plus générale le communisme n'existait pas, la liberté dont ont besoin ces créateurs pour avancer sur la voie qu'ils ont eux-mêmes choisie pour exprimer les nécessités qui les hantent ne serait pas la même. Qu'il existe entre les objectifs qu'ils proposent à leur création et les buts du réalisme socialiste une parenté, un certain degré de convergence. L'essentiel ici n'est pas qu'on pose de tels problèmes en terme de lutte de classes, d'écriture ou de morale, encore que ce soit important quand on veut y voir plus clair, mais bien d'une commune nécessité de partir des débats réels qui surgissent de notre vie pour les exprimer.

C'est le contraire d'un accommodement politique entre écrivains que je m'efforce d'analyser en ce moment. Je rassemble comme je peux les morceaux du puzzle de notre littérature tel qu'il sort des mains de nos spécialistes; je groupe ce qui naît d'un même drame contre ce que chacun de nous peut en penser ou en dire au nom des raisons qui lui sont propres; ce qui nous est commun et apparaît comme propre à notre temps contre ce qui en est l'élaboration, la compréhension, la formulation individuelles.

Cela peut nous séparer irréductiblement. C'est qu'au fond, j'attache un plus grand prix que vous à la responsabilité individuelle des créateurs. Je ne crains donc pas de la confronter avec ce qui lui permet réellement de se manifester, le fonds commun, social d'où procède la création et que justement elle dépasse dans la mesure où elle l'assimile et l'exprime. Isoler la démarche individuelle, la sublimer revient à faire de la création une marque de fabrique, à transporter la discussion des œuvres sur les procédés, des responsabilités sur l'authenticité, bref, à boycotter l'originalité véritable au profit du tout-venant, la création au profit de ses emballages.

## XVIII

Cessez donc, poètes, d'être les astucieux calligraphes de rêvasseries congelées, les distillateurs buveurs d'eau de liqueurs qui n'énivrent pas, les chasseurs de phosphorescences cérébrales, les dentelliers de l'ennui. Recommencez d'être ce que Dieu a voulu et veut que vous soyez : les nettoyeurs d'orties et de pierrailles du quotidien, les confidents des cœurs taciturnes, les interprètes chargés de manifester les mystères, les prophètes qui soutiennent l'homme dans sa montée vers sa véritable patrie. Votre silence a trop longtemps duré. — Giovanni PAPINI.

J'ai depuis le début le sentiment que les questions mêmes que vous posez sont beaucoup plus sérieuses pour moi, par certains aspects, qu'elles ne le sont pour vous, séparément ou toutes ensemble. Je n'y peux rien et m'efforce de ne pas en rester à des apparences, mais le ton de votre enquête se fait désinvolte sitôt qu'il touche pour moi à l'essentiel (« *Si vous admettez que le Parti communiste doit mener une politique culturelle...* ») tandis qu'il s'enfle pompeusement à propos des difficultés secondaires (« *Quels rapports établissez-vous entre votre besoin personnel d'expression artistique et les nécessités de la lutte révolutionnaire...* »)

Je sais bien qu'il y a au départ une affaire de point de vue. Quant à moi, je pense, selon Marx, que « *le communisme n'est pas pour nous un état qui doit être établi, un idéal d'après lequel la réalité doit se comporter. Nous appelons communisme le mouvement réel qui supprime l'état de choses actuel* ». Je me bats contre vous, non point pour justifier l'attitude qui découle de cette conception — il faudrait pour cela que vous la contestiez et il vous regarde de la partager ou de l'ignorer —, mais pour défendre la possibilité de partir

de ce mouvement réel afin de participer à son progrès et déterminer son comportement individuel en conséquence.

Le problème réel qui se pose à propos de l'art français est celui-ci : les bouleversements de la Résistance, puis de la libération du pays, l'état de la lutte des classes dans la période actuelle ouvrent-ils des possibilités nouvelles aux créateurs ? Si oui, quelles obligations nouvelles en découlent ? Quelles responsabilités ?

Ce problème-là concerne tout le monde, mais directement le Parti communiste français qui se doit pour lui-même, non pas d'y apporter une ou des solutions — c'est l'affaire individuelle des créateurs —, mais, sinon d'y donner une ou des réponses, du moins de s'employer à en éclaircir les données concrètes.

En effet, nous sommes alors placés devant un problème d'ensemble, issu du combat à l'échelle nationale et dans quoi chaque individu, communiste ou pas, se trouve plongé de différentes façons, selon sa situation sociale, son idéologie, ses rapports avec le mouvement révolutionnaire ou avec la classe au pouvoir. Il s'agit donc d'abord de dégager ce qui est accidentel, ensuite les perspectives de tout ce qui peut les masquer, les déformer ; bref, d'amener les conditions d'une prise de conscience afin que non seulement les intellectuels, mais les masses se convainquent de leurs responsabilités réciproques, comprennent quelle est leur place dans ce combat, se libèrent des préjugés, des entraves, des pressions subies. C'est à ce niveau que se place une politique culturelle. Et le parti du prolétariat n'en a pas une par fantaisie, désir de se voir glorifier ou de tout régenter, mais par nécessité.

Il suffit de voir ce qui se produit dans un pays comme le nôtre, avec l'importance particulière qu'y prend la vie intellectuelle, lorsque certaines circonstances font que le Parti abandonne pour un temps sa politique ou s'en détourne.

Vous êtes si infatué de vos vues personnelles touchant l'art et la révolution que tout se passe comme si vous ne vous étiez jamais aperçu de rien. Il faut pourtant bien qu'on vous le dise, qu'on attire votre attention sur quelques faits. Simple-ment pour que vous discerniez ce qui, pour les interlocuteurs que vous aviez conviés au « dialogue », pour moi, par exemple, et je ne suis pas le seul, a constitué la crise la plus grave de ces dernières années dans le domaine d'activité qui est le mien.

Formellement, il pouvait apparaître qu'il s'agissait d'une substitution des marques de fabrique au contenu des œuvres,

ce qui n'est pas une affaire propre à notre temps, ni non plus à notre bourgeoisie, puisqu'elle est historiquement constatée depuis les Alexandrins. Au vrai, cette sorte d'alignement du Parti sur les conceptions formelles du commerce de l'art comportait des conséquences plus fâcheuses.

Nous avons vécu cela en France, à une période où le Parti était aux prises avec de graves difficultés, au lendemain de la brusque maladie de son secrétaire général. A partir de janvier 1951, on vit en effet une offensive se développer, sous la plume de Lecœur, pour introduire diverses hiérarchies formelles et d'aspect politique dans la peinture notamment. Lecœur distinguait de la sorte Fougeron de Picasso, le premier se battant, d'après lui, à son « créneau de communiste », le second à son « créneau de partisan de la paix ». La conséquence de ces procédés fut qu'on vit se développer des discussions sur des appellations contrôlées et non plus sur le fond même des œuvres et, en fait, naître l'impossibilité de discuter sur le fond à partir du moment où cela revenait soit à mettre en cause l'appartenance du créateur au Parti, soit le Parti lui-même ainsi identifié à des chapelles, des sectes, des coteries, ou simplement à des œuvres « probantes ».

Il n'est pas non plus inutile de rappeler que Lecœur accompagnait cette révision de la politique culturelle du Parti de l'emploi des méthodes les plus grossières et de diverses formes de violence à l'égard des intellectuels.

A l'extérieur du Parti, on n'a guère voulu retenir de telles manifestations dogmatiques et liquidatrices que le fait que certains intellectuels y furent pris à partie. La chose revêtit son caractère le plus brutal, lors du communiqué condamnant, en mars 53, le portrait de Staline fait par Picasso au lendemain de la mort de ce dirigeant et *Les Lettres Françaises*, nommément Aragon, leur directeur, qui l'avaient publié.

Je n'ai pas en vue ici la façon dont le Parti, dès ce moment-là, entreprit de corriger cette suite d'erreurs et d'entorses à sa propre ligne. C'est une autre affaire, et qui est assez publique pour que je n'aie rien à y ajouter, encore qu'aucun de ceux qui firent leurs choux-gras dudit communiqué n'aient jamais paru s'apercevoir de ces corrections-là. Par contre, le comportement des champions de la liberté de l'art est assez caractéristique en toute cette affaire. Il n'y avait pas grand monde à l'époque, simplement pour mani-

fester quelque sympathie à Picasso ou Aragon, se sentir quelque peu concerné par ce qui leur arrivait.

Le plus curieux fut sans doute que l'image que Picasso avait donnée de Staline — tout simplement un Staline jeune, très ressemblant aux photographies que l'on a de lui vers 1905, pour fixer les idées — allait aussi bien à l'encontre des idées répandues par Lecœur que de la tranquillité d'esprit des adversaires systématiques du communisme, comme vous. Les réactions de la presse furent symptomatiques à cet égard. Picasso avait dérangé involontairement deux mythes antinomiques. Ceux qui ne toléraient de Staline que l'image du mentor chenu de ses photographies récentes et ceux qui n'admettaient de lui que des représentations de monstres infernaux s'accordèrent alors contre le peintre. Je passe sur les intérêts de différentes coteries pas fâchées que Picasso ou Aragon se voient ainsi maltraités et qui crurent l'occasion bonne de prendre une revanche. D'aucuns aperçurent même dans la publication de ce portrait une entreprise machiavélique pour discréditer une certaine abstraction dans la peinture et allèrent clamant qu'Aragon ne l'avait pas volé.

J'insiste pourtant sur cet incident parce qu'il me paraît révélateur — et de plus en plus, avec le recul — des pires menaces qui peuvent peser sur l'art de notre temps. Que trouve-t-on à la source de cette conjonction de tous ceux qui ne supportaient pas que l'art mît en cause leurs dogmes<sup>17</sup> ? Non point une manifestation de la bourgeoisie qui demeura fidèle à elle-même, mais une erreur du Parti communiste, erreur due à une sorte de maladie qui a plus ou moins atteint le fonctionnement du Parti pendant cette période et dont les manifestations dans le domaine intellectuel ne constituent qu'un des symptômes. Si cette affaire a pu se produire, c'est parce que le Parti n'a pas joué son rôle; ce n'est pas parce que le Parti a une politique intellectuelle, mais bien parce qu'en ce temps-là il n'en avait pas, ou plutôt que, n'appliquant pas la sienne, il laissait en fait libre cours, en son sein comme à l'extérieur, à des courants qui participaient du système culturel de la bourgeoisie.

Les outrances de langage ou d'idées, la démagogie, les

---

17. Il ne vous échappera pas, sans doute, qu'il est comique de lire dans les journaux (décembre 1956) qu'on vous a vu patronner une manifestation récente de Lecœur. Votre prétendue défense des intellectuels communistes contre le Parti s'accommode fort bien de ce genre d'exhibition.

commandements pour imposer indifféremment que tout est bien ou tout est mal aboutissent au même résultat qui est de nier la lutte des classes et de remplacer les différents états de pseudo-équilibre ou de tension nés de cette lutte par des antagonismes idéaux ou des accords abstraits.

Entre le système de jugements pratiqué par un Lecœur et celui que M. Pierre Brisson met en vigueur dans les organes de presse qu'il dirige, il y a notamment cette base d'accord que, lorsqu'on a politiquement raison, les gens doivent vous suivre et il n'existe plus nulle part aucun problème, simplement de mauvaises têtes dont la répression peut venir à bout, doit venir à bout. C'est contre le communisme le seul argument de poids: que depuis plus d'un siècle qu'existe le *Manifeste Communiste*, s'il était si vrai que ça, la révolution devrait être faite partout. Contre la bourgeoisie, c'est la constatation de sa décrépitude, ce dont elle se fiche éperdûment, puisqu'elle peut faire payer au pays les frais de ses assurances-vieillesse. La raison politique est précisément à l'inverse de ces belles équations et de ce manichéisme dans la connaissance de la réalité qui ne fait que stabiliser l'état actuel. Cette raison est la raison des changements à venir, la raison des rapports de force à un moment donné, de la façon dont la vie — sociale, nationale — pose aux différentes classes les problèmes qu'elles ont à résoudre, la raison pourquoi cela ne peut durer. La vérité en ces matières n'est jamais que deux et deux font quatre, elle est pour la classe ouvrière de savoir comment retrouver que deux et deux font quatre quand la bourgeoisie impose à son avantage que deux et deux font cinq.

Je ne parle pas seulement des mensonges dans les questions complexes de l'intérêt national, la pacification d'Algérie ou ce Munich que nous aurions évité en allant faire la guerre à Suez, mais tout bonnement d'arithmétique. Considérez donc l'indice des deux cent-treize articles. Chaque mois, notre gouvernement démontre avec le même aplomb que 155, 160 ou plus font 148,1, 147,9, etc. Quand la vie augmente de plus en plus, l'indice baisse. C'est ce qu'on appelle un « choc psychologique ». Et notre bourgeoisie se moque bien qu'en face de sa vérité de classe, on oppose seulement une vérité adverse, tout aussi momentanée, qui serait celle du prolétariat, parce qu'elle sait que, possédant le pouvoir, elle dispose de moyens pour imposer sa vérité qui feraient de cette opposition de vérités métaphysiques un combat du pot de terre contre le pot de fer. Ce qu'elle vise, par contre,

à empêcher de toutes ses forces, c'est que la classe ouvrière ne prenne conscience des données réelles de sa lutte, de ses intérêts d'avenir, des moyens existants de changer la situation. On peut faire dire ce qu'on veut à des vérités politiques immédiates, il en pleut à chaque minute, surtout en période d'élections, mais il n'en est pas de même des vérités à longue échéance. C'est précisément le rôle du Parti communiste que de dégager, en organisant la lutte du prolétariat, les intérêts d'*avenir* de la classe opprimée, les vérités *durables* qui ne reflètent pas plus ou moins partiellement une situation temporaire, mais correspondant aux données d'ensemble, aux perspectives d'avenir de la classe et de la nation.

Il est très rare que les illusions entretenues par la classe au pouvoir se déchirent si totalement qu'il n'y ait pas contradiction pour une partie plus ou moins grande des exploités entre leurs intérêts immédiats et provisoires et leurs intérêts d'avenir. Personnellement, je ne l'ai jamais vécu directement. J'imagine pourtant que ce dut être le cas au printemps et à l'été 44, quand l'évolution de la guerre fit apparaître la libération de la France non seulement nécessaire, mais réalisable, alors que trois ans plus tôt, sous le même régime politique, la majorité des Français ne considéraient pas cette solution comme pensable.

C'est précisément pour cette raison que le réalisme *socialiste* comporte cet adjectif final. Parce qu'en fait, la réalité humaine n'existe pas en dehors du point de vue social auquel on se place. Le réalisme socialiste est précisément le contraire de ce qu'on affirme qu'il est, l'idéalisation d'une réalité socialiste paradisiaque opposée à la réalité de tous les jours, bourgeoise chez nous. Il va chercher le réel dans les contradictions entre la vie telle qu'elle est et la vie à quoi aspire la classe révolutionnaire et qu'elle commence déjà à édifier.

C'est la leçon de la littérature soviétique dans ses plus grands accomplissements, en dépit des obstacles de tous ordres que ces défricheurs ont eu à affronter et dont les conséquences du culte de la personnalité ne sont que le dernier en date.

Quant au Parti communiste français, il a défini sa politique intellectuelle pour cette période où « *la classe ouvrière s'est avancée dans la revendication nationale aussi loin qu'elle s'est avancée présentement* », en 1947, à son XI<sup>e</sup> Congrès, traitant justement des questions que je viens de soulever et avec beaucoup plus de précision que moi<sup>18</sup>. Votre

questionnaire me laisse penser que vous n'avez jamais lu ce texte. C'est regrettable pour quelqu'un qui entend éclaircir les rapports malaisés à définir entre l'art et la révolution. Mais il n'est jamais trop tard pour bien faire.

Je ne vois rien, dans ces analyses aujourd'hui vieilles de dix ans, qui ait cessé de correspondre aux problèmes que nous rencontrons. Au contraire, ignorer ces réflexions et ce programme me semble contradictoire avec cette invite que vous faisiez aux intellectuels communistes de dire si le dialogue est possible. Ou alors, il convient que vous soyez plus franc et que vous précisiez que les intellectuels communistes ne vous intéressent que dans la mesure où ils ne sont pas communistes. En ces temps où la définition officielle d'un interlocuteur valable est qu'il ne vaut rien comme interlocuteur, une telle conception du « dialogue » peut être gouvernementalement de mise. Je ne puis y croire de la part d'un intellectuel. L'avenir me dira si votre position part d'ignorances graves qu'il vous est aisé de corriger ou si elle se fonde sur le calcul hypocrite que personne ne s'apercevrait de votre tour de passe-passe.

A moins tout simplement que votre confort ne s'accommode de vos ignorances. Auquel cas néanmoins, je ne regretterai pas de vous les avoir signalées. On ne sait jamais, vous lirez peut-être un jour ce texte en cachette des vôtres, fût-ce pour être au courant. Voyez que je vous fais la partie belle.

---

18. Laurent Casanova, *Le Parti communiste, les intellectuels et la nation*, « Le communisme, la pensée et l'art », Editions sociales, 1950, p. 34.

## XIX

Philippe n'est pas aveugle. Il est honnête, c'est tout à fait différent. Il est honnête et il est logique comme personne. L'idée que toi — son meilleur ami — et moi — sa femme — puissions le tromper est une idée qu'il se refuserait d'admettre au moment même où on lui prouverait que cela est vrai. Parce qu'à son point de vue, il y aurait là une malhonnêteté de notre part, et que sa femme ne serait pas sa femme et son ami ne serait pas son ami si l'un et l'autre étaient capables de malhonnêteté. Tu ne le sortiras pas de ce raisonnement impeccable. Tu le connais comme moi : il est désarmant. On ne peut jamais le prendre en défaut. Il a toujours raison sur le plan logique.

André ROUSSIN.

Nous voici plus éloignés l'un de l'autre qu'au départ — irréductiblement sans doute. Vous vous déplacez gaillardement dans un monde d'abstractions absolues qui, pour moi, sont presque toujours ambivalentes, peuvent servir à n'importe quoi et laissent échapper les problèmes réels que nous avons à résoudre. Les points de repère existants, les faits également vérifiables par vous comme par moi sont soit ignorés, soit oubliés par vous et, en fait, vous leur niez implicitement toute valeur. Je n'ai pas l'imagination métaphysique, mais je crois pourtant avoir répondu, sinon logiquement, du moins pratiquement à vos questions. Récapitulons pour plus de clarté.

« 4° SI VOUS ADMETTEZ QUE LE PARTI COMMUNISTE DOIVE MENER UNE POLITIQUE CULTURELLE, SOUS QUELLES FORMES PENSEZ-VOUS QUE CETTE POLITIQUE DOIVE S'EXERCER ? »

Je ne l'admets pas. Je le revendique. Cette politique est inhérente à l'existence d'un Parti communiste. Elle est, dans

un pays comme le nôtre, la seule garantie de la liberté de création artistique, de l'existence et du développement de la culture démocratique contre la commercialisation de l'art et les interventions du pouvoir de la bourgeoisie. Dans un pays où le prolétariat est au pouvoir, cette politique, quand elle s'exerce normalement, tend à assurer le développement général de la culture et aussi la liberté d'expression des créateurs contre les sectes et coteries d'une part, les survivances du monde capitaliste et tendances bureaucratiques de l'autre. Voyez la création de l'Union des Ecrivains soviétiques en 1933. Voyez aujourd'hui en U.R.S.S.

« SOUS QUELLES FORMES, ETC ?... »

Je ne comprends pas bien. Le Parti définit sa ligne dans ce domaine. Il intervient quand il le juge utile et dans le sens qui lui paraît convenable. Comment ? En définissant des objectifs, en analysant les situations nouvelles, en prenant les mesures d'organisation adéquates, en critiquant ce qui lui paraît aller à l'encontre des buts poursuivis. Le commandement n'est pas un de ces moyens, mais l'éclaircissement, la persuasion. Voir la critique que le Parti communiste français a faite du communiqué sur le portrait de Staline. Pour le reste, étudiez l'expérience des différents partis communistes dans les conditions où ils se trouvent.

« PAR QUI DOIT-ELLE ÊTRE ÉLABORÉE ? »

Par le Parti, parbleu ! Pas par les intellectuels seuls, mais pas sans les intellectuels. Un parti communiste est un parti d'ouvriers, de paysans et d'intellectuels. Tous sont concernés différemment, mais également et conjointement par une politique culturelle.

A partir d'un certain stade, c'est, bien sûr, l'affaire des spécialistes eux-mêmes, des « artistes ». Voyez donc le texte du Congrès de Strasbourg. Il est parfaitement explicite.

« ACCEPTEZ-VOUS LE CONTROLE DU PARTI SUR LES ARTISTES ? SOUS QUELLES FORMES ? »

Formulation tendancieuse. S'il s'agit de communistes, pourquoi leur activité ne serait-elle pas contrôlée par leur Parti, comme celle des autres membres du Parti ? Le contrôle du Parti sur la *création*, si c'est cela que vous voulez dire, est une idée abracadabrante. Le Parti porte ou devrait

porter son propre jugement sur les œuvres, un jugement critique qui peut comporter le soutien ou non, des conseils ou des remarques. Vous admettez parfaitement le contrôle de la bourgeoisie dans ces affaires. Le Parti a pour tâche ici d'organiser la lutte contre ce contrôle; quand il est au pouvoir, de combattre les survivances idéologiques ou autres du commerce de l'art, des méthodes et des idées de la bourgeoisie, aussi de combattre les tendances bureaucratiques qui peuvent se développer en son sein ou dans les organismes du nouvel État. C'est-à-dire un contrôle des conditions d'exercice de l'art. Pour l'épanouissement de l'art et de la culture. Non du contrôle.

Sous quelles formes ? Les meilleures. C'est affaire d'expérience, d'erreurs et de corrections de ces erreurs. Cela demandera sans doute encore du temps, non point pour être parfait, mais simplement à la hauteur des nécessités. Je crois que le prolétariat est capable d'inventer les moyens de sa politique et qu'il est nécessaire qu'il ait sa politique propre en ce domaine. Il ne peut exister aucun contrat d'assurances contre les tâtonnements et les fautes autre que le combat commun des intellectuels avec les autres travailleurs pour transformer le monde. Tant pis si vous ne vous sentez pas concerné.

« 5° QUELS RAPPORTS ÉTABLISSEZ-VOUS ENTRE VOTRE BESOIN PERSONNEL D'EXPRESSION ARTISTIQUE ET LES NÉCESSITÉS DE LA LUTTE RÉVOLUTIONNAIRE ? »

Je ne suis pas sûr de vous suivre. Avec des nécessités de la lutte révolutionnaire que je ne comprendrais pas, qui me seraient extérieures et imposées ? Aucun rapport. Je ne serais pas communiste et voilà tout. De telles nécessités peuvent faire que je n'ai pas le temps d'écrire, par exemple, et, en ce sens, contredire mon besoin d'expression comme les autres nécessités de la vie. Elles peuvent me faire découvrir des choses passionnantes, mais il n'y a pas de corrélation.

« ESSAYEZ DE DÉFINIR COMPATIBILITÉS ET INCOMPATIBILITÉS. »

Je viens de le faire.

« ...NOTAMMENT QUAND VOUS AVEZ LE SENTIMENT QUE CETTE LUTTE SE FOURVOIE. »

Nous y voilà. J'ai tenté de vous expliquer que le réalisme socialiste n'était pas la mise en forme de roman ou

de poème du dernier article de *l'Humanité* ou du dernier communiqué du Bureau Politique. Avoir le sentiment que la lutte révolutionnaire se fourvoie, cela ne peut avoir qu'un sens : qu'elle renonce à changer le monde. Ou, individuellement, qu'on finit par penser que mieux vaut ne pas changer ce monde où nous sommes. Idem pour la révolution. Ou, une fois faite, elle ne nous convient pas ou elle nous convient. Si certains aspects de la lutte ou de la révolution ne plaisent pas, il faut parler de certains aspects et non, abstraitement, de la lutte révolutionnaire. Il faut ensuite tenter de déterminer si ces aspects sont accidentels, passagers ou fondamentaux, examiner si ces aspects choquent pour des raisons individuelles ou générales, mettre en cause sa propre compréhension ou incompréhension des faits. Vous envisagez l'hypothèse où la lutte révolutionnaire tout entière se fourvoierait. Cela n'a aucun sens. « Et la Hongrie ? » me direz-vous. Ici vos propres abstractions vous jouent des tours. Il semble, d'après ce que je peux comprendre, qu'aussi bien le parti et le gouvernement sous la direction de Rakosi et Geroe que les insurgés du 23 octobre se sont fourvoyés. Que Rakosi ait incarné à un certain moment et jusqu'à une certaine date « la lutte révolutionnaire », comme vous dites, cela ne me paraît pas non plus contestable. Après, où se trouvait la lutte révolutionnaire ? Dans le cercle Petöfi ? A Csepel ? Dans les essais trop tardifs du Parti hongrois pour corriger des erreurs ? Je n'en sais rien. J'imagine ce que représente l'effort d'un Kadar de repartir de zéro, sans Parti, avec un capital de méfiances à détruire et ce qui peut demeurer de l'édification socialiste entreprise dans le pays : c'est là, pour moi, la lutte révolutionnaire aujourd'hui. Vous, vous savez mieux, sans aucun doute, où se trouve, au cours de ces derniers mois, « la lutte révolutionnaire » en Hongrie. Moi, je n'y comprends rien sitôt que je veux aller dans le détail. Je croyais, moi, à la culpabilité de Rajk. Il apparaît que des écrivains hongrois qui n'y croyaient pas l'ont néanmoins proclamée jadis. Je ne sais toujours pas pourquoi Rajk a avoué des faussetés, ni pourquoi dans ce cas on en fait un héros national. Tout, pour moi, dans un tel monde est absurde, jusques et y compris, dois-je ajouter, les textes de ce numéro de la *Gazette Littéraire* paru pendant l'insurrection. Si j'étais au fait des choses de Hongrie, peut-être saisirais-je un sens à ce chaos. On ne me détournera pas avec cela de mes responsabilités de Français. Pas que je ferme les yeux. Pas non plus que je

m'en remette aveuglément à des spécialistes, mais je n'ai pas ici d'idées préconçues. Il y a très longtemps que j'ai pensé personnellement que la politique culturelle dans ce pays était aventureuse et ce que je lis aujourd'hui du comportement des écrivains devant les contraintes qui pesèrent sur eux me révolte autant que la sorte d'autocritique qu'ils en ont fait plus tard.

Je vous parlais tantôt des méfaits de l'ivresse idéologique. Elle consiste notamment à raccorder hâtivement certaines informations qui paraissent fiables à des données théoriques préconçues et donc schématiques. Elle entraîne à analyser ce qu'on connaît mal à la lumière de certaines satisfactions logiques. L'article que j'ai jadis écrit sur Rajk en procédait évidemment. Je retrouve tous les symptômes de cette maladie chez Sartre, dans les cent vingt-cinq pages qu'il vient de publier à chaud sur les événements de Hongrie. Avec votre « lutte révolutionnaire » vous restez dans le domaine de telles ivresses, tout en reconnaissant implicitement d'ailleurs que ladite lutte ne peut vous être qu'extérieure. Si vous vous en tenez à votre petit classeur à tiroirs, lutte révolutionnaire abstraite, stalinisme, jdanovisme, le problème que vous soulevez est une affaire de gens retraités, de contemplateurs, voire de déserteurs. Et la définition de compatibilités que vous souhaitez ne sortira pas des gloses ou des remords. Je ne suis pas sociologue, ni psychanalyste.

« 6° SI L'ART ET LA LITTÉRATURE CONSTITUENT, COMME LE PENSAIENT MARX ET ENGELS, UNE « SUPERSTRUCTURE », CETTE DÉFINITION VOUS PARAÎT-ELLE SUFFISANTE ? »

La question m'est parfaitement incompréhensible. « De ce que l'art et la littérature se trouvent ainsi définis par rapport aux substrats économique et social, quelles conclusions tirer quant à l'art et la littérature ? » me paraîtrait plus judicieux, mais cela écarte qu'on puisse se demander si la définition par un rapport est « suffisante », puisqu'elle est partielle par définition. A moins que vous ne mettiez en cause la notion marxiste de superstructure et que vous ne vouliez réintroduire par quelque biais une entité idéaliste, morale, liberté et *tutti quanti* au-dessus de la lutte des classes et des rapports économiques et sociaux réels. C'est affaire de spécialistes, voire d'esthéticiens que de discuter avec vous sur ce terrain. Imaginez un peu un poète ou un

romancier proclamant que lui travaille dans la superstructure... Pour le reste, je vous ai dit assez longuement comment je considérais le travail de l'écrivain, la tâche et la responsabilité du poète ou du romancier. C'est pour moi l'essentiel. A vous d'en faire des catégories si cela vous chante.

## XX

Il y en a qui vont jusqu'à cette absurdité d'expliquer un mot par le mot même; j'en sais qui ont défini la lumière de cette façon : la lumière est un mouvement lumineux... On voit assez de là qu'il y a des mots incapables d'être définis. — PASCAL.

Ce n'est pas seulement ma liberté que je défends contre vous. Vous pouvez être agaçant, personnellement, je ne vous considère pas comme dangereux; du moins lorsqu'on a soi-même franchi quelques-uns des obstacles que notre beau monde place entre le besoin d'exprimer sa réalité et l'expression de cette réalité. Par contre, je crois que vous êtes dangereux pour tous ceux, jeunes gens ou pas, qui cherchent leur voie. Vous êtes à la fois en dehors de l'expérience des hommes de ma génération et vous faites écran, au nom de quelques vieilles idées d'avant-guerre qui vous paraissent avoir soudain retrouvé un peu de vigueur passagère du fait du XX<sup>e</sup> Congrès du Parti communiste soviétique. Libre à vous de croire à ce regain de verdure, à ce démon de midi idéologique.

Il y a, en fin de compte, un mot qui nous oppose et qui couvre de son vague, de la multitude de ces acceptions reçues, ce qui est au cœur de nos désaccords et de nos heurts. C'est le mot même que vous placez en épigraphe au « dialogue » que vous appelez, le mot qui vous sert tour à tour de biais, d'explication, de conclusion et de critère. Le stalinisme.

De l'équation Staline=stalinisme, il ne sort rien que du vent. Pas même exactement une tautologie. Par contre, si je cherche ce qui peut réellement correspondre au contenu

que vous prêtez à ce néologisme, j'y trouve un certain nombre de choses qui ne me semblent pas toutes liées à l'activité de Staline, et généralement pas en corrélation avec ce qui est lié à ses actes et à ses écrits — à ce qu'il lègue.

Essayons de préciser. Je vois tout de suite apparaître les mots qui ont un sens en français, tels que schématisme, dogmatisme, présomption, suffisance, ignorance. Tout un comportement abstrait que vous résumez vous-même, d'ailleurs, par cette tentative de définition : « *une idéologie révolutionnaire tournant contre elle ses propres armes.* »

Votre phrase fait image, à première vue. Vous auriez dû donner des exemples. La surprise du choc passée, elle ne veut rien dire. Sinon que cette idéologie aurait perdu contact avec le réel, avec ses sources, qu'elle serait devenue abstraite. Et vous, vous avez réussi ce comble, de faire de Staline une abstraction, une abstraction horrible certes, mais une abstraction néanmoins. Vous êtes bien tranquille, à présent que vous possédez cette parfaite statue de l'antéchrist révolutionnaire. Elle n'explique rien, mais elle vous sert d'explication.

Rassurez-vous, vous êtes en bonne et nombreuse compagnie. Le maniement d'une idéologie révolutionnaire abstraite fait florès. Voilà qu'on peut enfin donner, de son fauteuil, au coin de son feu, les pieds au chaud dans de bonnes pantoufles, des leçons de révolution abstraite à ceux qui se battent effectivement pour la réaliser.

Voilà enfin que vous pouvez condamner ce qui se fait au nom de ce qui aurait dû se faire et non plus de vos propres accommodements avec la révolution. C'est admirable, la révolution parfaite. Celle qu'il suffit de définir pour qu'elle obéisse, qui n'a pas à affronter les épreuves de la pratique pour exister, puisqu'on se donne d'avance raison au nom de la révolution en appelant ainsi ce qui devrait être, ce qu'on juge digne d'être. Au nom de cette perfection, ce que l'U.R.S.S. a accompli est décourageant. Elle a commis des erreurs; elle le dit elle-même. « Pourquoi ne pas s'apercevoir d'avance de ces erreurs avant de les commettre ? » Je dois dire que cette trouvaille est particulièrement admirable. Vous supprimez les obstacles, les classes antagonistes, les hommes marqués par des siècles d'exploitation, l'impérialisme, la nature géographique elle-même — pourquoi se gêner dans l'abstraction ? — et vous vous indignez seulement de ce que la révolution, pour son trente-neuvième anniversaire, ne soit que ce qu'elle est ? Lisez les cent vingt-cinq pages de Sartre sur la Hongrie et vous appren-

dreux un peu la bonne méthode. Rien, absolument rien, ne s'opposait à ce que la Hongrie fût un paradis terrestre. Enfin, nous connaissons les responsables de l'enfer sur terre, ils s'appellent Rakosi, Geroe, Kadar et leur mauvais génie : les Soviétiques. Il n'y avait, dans ce pays, aucun problème à résoudre dont tous les éléments n'aient été préalablement dégagés, expérimentés. Il ne peut pas s'agir non plus de fautes de calcul ou simplement d'erreurs puisque les gens concernés étaient tous des experts dans cette arithmétique de la révolution qu'est le marxisme...

J'en suis encore un peu éberlué. Je n'imaginai pas ce développement aux romans de la comtesse de Ségur. Mais, nom de Dieu, est-ce vraiment qu'il vous est congénitalement impossible de vous rendre compte que vous décrivez le monde où nous vivons exactement à la manière des pires sucreries qu'aient pu enfanter ceux d'entre les écrivains qui firent de leur métier une industrie littéraire au service du culte de la personnalité ? Vous êtes ravi parce que les méchants, au lieu de s'appeler Rajk ou Pallfi, se nomment dans vos contes de fée Rakosi ou Geroe ? Ce qui me confère ce droit de parler et ce qui m'en fait un devoir, c'est de m'être laissé emporté par ces rêves d'idéologie pure et d'avoir cru, dur comme fer, à un monde factice d'où toutes contradictions étaient abolies par la présentation convenable, le modelage convaincant des faits probants et la disparition du reste. Cette manière de procéder vaut en mathématiques ; elle permet, considérant comme négligeables les éléments qui n'interviennent pas dans un problème, d'accéder à des règles d'une généralité supérieure. Mais ici, c'est fausser le problème au départ et la vie s'en venge cruellement, comme toutes les forces brimées qui finissent par exploser.

Vous allez condamner le Parti communiste de la même façon au nom d'un parti idéal, d'hommes et de femmes parfaits, qui aurait l'énorme avantage de ne jamais souiller sa pureté immarcescible puisqu'il n'aurait jamais rien à affronter, ni à découvrir, que du seul fait de son existence tout s'inclinerait respectueusement devant les vérités révélées dont il serait le possesseur, et nous réciterons tous en chœur :

*Le poète est semblable au prince des nuées  
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;  
Exilé sur le sol au milieu des huées,  
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher*

et enfin, tout le monde sera content. La morale, la vérité, la révolution seront sauvées. La littérature sera libérée de toutes contingences...

A votre avis, combien de dizaines de milliers de morts coûteraient ces illusions ? Cela va bien que vous vous payiez à ce point des mots, mais ici, il s'agit de masses d'hommes en mouvement et qui donnent une force singulière aux mots quand elles s'en emparent. Toute la vérité, dites-vous, mais au départ, ce mensonge envers notre peuple qu'il est déjà le roi et que tout plie devant sa marche. Toute la vérité, mais pourquoi avant de commencer, mentir quant à ce fait essentiel qu'elle n'existe pas telle que vous nous la faites miroiter, car il faudrait d'abord que la terre s'arrêtât de tourner, que les capitalistes s'immolassent devant ceux qu'ils exploitent, que l'État, comme les littérateurs, fussent au-dessus des classes antagonistes, la presse, la radio libres et le communisme déjà réalisé avant même que d'exister ?

Ne me dites pas que vous ne faites que supposer le problème résolu pour mieux le comprendre. Le résoudre ainsi, même par commodité, revient à supprimer tout le vieux monde qui reste justement à détruire et à charger ses démolisseurs de tous ses crimes. Au bénéfice de qui, selon vous ? Pour retenir les démolisseurs de commettre des fautes en démolissant ? Ou pour laisser aux profiteurs le temps de mieux assurer leur domination ébranlée ?

Ce qui me rassure, c'est que cette affaire se mène en dehors de vous et que notre peuple a déjà assez fait l'épreuve des sophismes qu'on lui jette à la figure afin de l'endormir pour savoir que c'est en forgeant qu'on devient forgeron et que c'est en luttant qu'on vérifie la vérité de sa lutte.

Quand je vous lis, je pense irrésistiblement que, si la révolution dépendait de vous dans ce pays, j'aurais enfin le loisir de transcrire en français moderne quelques romans courtois qui me tiennent à cœur. Pour être lu dans quelques siècles, le temps que la France renaisse de ses cendres, reforge un prolétariat écrasé, aspire de nouveau à son indépendance nationale, se donne les moyens de la réaliser. Je ne crois pas, décidément, que vous ayez jamais songé au prix en vies humaines, en ruines que coûterait l'utopie qui vous tient lieu de bonne conscience si elle était nationalement adoptée, si nous n'avions rien appris ni rien oublié, mettons, depuis Proudhon.

## XXI

L'inadvertance est l'état d'un esprit qui ne prend point garde. — LITTRÉ.

Il m'avait totalement échappé que le numéro de janvier des *Lettres Nouvelles* contenait vos propres conclusions à ce questionnaire. J'avais lu la nouvelle de Reverzy parce que je le connais et aime bien ce qu'il écrit, les poèmes de Lefebvre par curiosité, le texte de Marcel Moré sur Jules Verne, puis, après la chronique de Jean-Jacques Mayoux sur Virginia Woolf, la fatigue m'avait pris. C'est en cherchant la réponse de René Depestre, que je me souvenais avoir vu annoncer, que je suis tombé sur ce que vous dites.

Je ne regrette pas de ne pas avoir attendu votre propre prise de position avant de commencer cette lettre. Je ne l'aurais sans doute pas menée jusqu'à son terme parce que, si je redoutais que vous vous complaisiez à tirer les ficelles de vos marionnettes, je ne concevais tout de même pas que ce guignol d'entités vous cacherait à ce point les faits et la vie. Vous voilà heureux comme un solipsiste de retrouver dans le sac à malices de votre questionnaire ce que vous y aviez mis : « *stalinisme = idéologie et forme historique qu'a revêtue pour notre époque la révolution socialiste* ». Pourquoi l'opium fait-il dormir ? Parce qu'il a une vertu dormitive. Passez muscade ! De même, quand René Depestre, qui sait un peu ce que c'est que le réalisme socialiste, ose vous en avertir gentiment, vous le renvoyez faire ses classes à votre école : « *Le « réalisme socialiste », c'est précisément ce « découpage manichéiste de l'univers romanesque » qu'il (Depestre) dénonce.* »

Vous donnez aux mots le sens qui vous arrange et votre routine pédagogique s'indigne quand on le constate. C'est exactement, dois-je vous le rappeler, la façon de procéder de ces dogmatiques, qui, un temps, se réclamèrent du réalisme socialiste, pour placer quelques citations congrues de Marx, Engels, Lénine, Staline, à propos d'œuvres qui n'en pouvaient mais, et que ces Zoïles n'avaient même pas le besoin de lire, puisque, de toutes façons, elles devaient entrer dans le moule de leurs définitions du héros positif ou négatif, du réalisme, du naturalisme, de l'objectivisme, de la pornographie, etc.

Idem pour le « jdanovisme ». Il vous faut ce monstre à dénoncer. Vous savez déjà tout ce que font, entendent faire, etc., Molotov et les dirigeants de l'U.R.S.S. Ici, soit dit en passant, vous faites de votre « théorie » du réalisme socialiste une « forme culturelle policière » et il paraîtrait que Molotov, selon vous, aurait recommandé aux écrivains de ne point « relâcher leurs efforts en ce domaine ». Ne pas relâcher ses efforts dans le domaine d'une forme culturelle policière qui est une théorie et, deux lignes plus loin, un carcan passé au cou des artistes, je demande à voir pareil numéro de contorsionnisme intellectuel.

Votre réponse à votre question sur la définition de l'art et de la littérature comme superstructure est d'une limpidité telle que j'éprouve le besoin de purement et simplement vous recopier pour être sûr que je n'oublie rien : « *Constata-tion peut-être, pour nous, mais qui, avant de le devenir, a nécessité, je crois, quelques analyses de la part des maîtres du socialisme et qui mériterait plus qu'une réponse par les fameux rapports dialectiques entre infra et superstructures.* » Jusque-là, vous ne faites que répéter votre question, sans l'expliquer le moins du monde. Mais voilà où l'intérêt se corse : « *C'était à mon sens la question la plus importante de cette enquête et sans doute également la plus difficile. Edith Thomas y répond en prônant la nécessité d'une morale même en politique* »... Vous m'excuserez de vous dire que votre pensée ne me paraît pas s'exprimer avec une parfaite limpidité. Si j'essaie de donner un sens cohérent à votre commentaire, je ne trouve que celui-ci : il vous choque de considérer que l'art et la littérature soient, comme superstructure, engendrés par une société donnée et donc au service d'une classe sociale. Quand Edith Thomas parle de « la nécessité d'une morale même en politique », elle vous apporte une satisfaction, semble-t-il, introduisant la notion

d'une morale *au-dessus* des classes et des intérêts de classe. Et sans doute votre question appelle-t-elle dans votre esprit cette réponse que l'art et la littérature peuvent, au moins dans certains cas, n'être pas étroitement conditionnés par la base sociale. Le paradoxe, dans ce débat que vous ouvrez, est qu'il me semble directement issu de réflexions de Staline, lesquelles, pour avoir été faites dans la dernière période de sa vie, me paraissent parfaitement judicieuses : « *La superstructure, écrivait Staline, en 1950, est enfantée par la base, qu'elle soit passive, neutre, qu'elle se montre indifférente au sort de la base, au sort des classes, au caractère du régime. Au contraire, une fois venue au monde, elle devient une immense force active, elle aide activement sa base à se cristalliser et à s'affermir; elle prend toutes mesures pour aider le nouveau régime à achever la destruction de la vieille base et des vieilles classes et à les liquider. Il ne saurait en être autrement. La superstructure est précisément enfantée par la base pour servir celle-ci, pour l'aider activement à se cristalliser et à s'affermir, pour lutter activement en vue de liquider la vieille base périmée avec sa vieille superstructure. Il suffit que la superstructure se refuse à jouer ce rôle d'outil, il suffit qu'elle passe de la position de défense active de sa base à une attitude indifférente à son égard, à une attitude identique envers les classes, pour qu'elle perde sa qualité et cesse d'être une superstructure. La langue, à cet égard, diffère radicalement de la superstructure. La langue n'est pas enfantée par telle ou telle base vieille ou nouvelle au sein d'une société donnée, mais par toute la marche de l'histoire de la société et de l'histoire des bases au cours des siècles. Elle n'est pas l'œuvre d'une classe quelconque, mais de toute la société, de toutes les classes de la société. (...) C'est là précisément la raison pour laquelle la langue peut servir l'ancien régime agonisant aussi bien que le nouveau régime ascendant, l'ancienne base aussi bien que la nouvelle, les exploités aussi bien que les exploités.*<sup>19</sup> »

Je ne sais pas si vous connaissiez ce texte et si c'est par simple pudeur à l'égard de ce que vous appelez « stalinisme » que vous n'en avez pas fait état. Il me paraît en tout cas répondre à vos préoccupations et replacer votre question sur le véritable plan où elle se pose.

Une interprétation mécanique et schématique du marxisme aboutirait en effet à détruire purement et simplement la

19. J. Staline, « A propos du marxisme en linguistique », *Derniers écrits (1950-1953)*, Editions sociales, 1953, p. 14 et 15.

notion de responsabilité des écrivains et des artistes. Une superstructure socialiste engendrerait alors des œuvres socialistes comme la superstructure capitaliste des œuvres capitalistes, etc. Figurez-vous qu'en dépit de certaines apparences, ce sont précisément Staline et Jdanov qui ont montré la possibilité pour des écrivains du monde capitaliste de créer des œuvres qui participent à l'élaboration de la nouvelle superstructure à naître, et cela contre une tendance chez certains écrivains soviétiques à considérer que la supériorité sociale du régime soviétique les faisait seuls détenteurs de l'art nouveau.

Certes, cela n'a pas empêché le développement de cette ivresse idéologique qui conduit à croire en la supériorité intrinsèque de chaque uvre créée en pays socialiste. Mais cette ivresse se heurte chez nous à son contraire, qui n'est pas la croyance en la supériorité intrinsèque de l'art capitaliste, mais la croyance que les créateurs n'ont pas à se battre contre la vieille superstructure, qu'il existe des notions absolues et qui échappent à ce combat, la morale, la vérité, sur quoi il suffirait de prendre appui pour créer l'art de l'avenir. Dans un cas comme dans l'autre, cette attitude mystique revient à abdiquer sa responsabilité, à s'en remettre plus ou moins aveuglément aux impulsions fortuites, aux pressions contradictoires qui peuvent agir sur les conditions de la création.

Il y a une histoire d'écrivain qui m'a toujours hanté, c'est l'expérience que fit Upton Sinclair avec son livre *La Jungle*. Son objectif était de provoquer une révolte du public contre les conditions épouvantables qui étaient faites aux ouvriers des abattoirs de Chicago. Le roman parut, fit scandale. Ses lecteurs étaient indignés par le manque d'hygiène dans la fabrication des conserves de viande. L'écrivain constatait mélancoliquement : « J'ai voulu frapper au cœur, j'ai cogné à l'estomac. »

La création n'est jamais une affaire entre l'artiste seul et un public idéal. Jamais sans doute ces relations entre artistes et public n'ont traversé une crise aussi aiguë qu'en notre temps. Cela provient, pour partie, de l'énorme pression qu'opèrent sur les masses les moyens modernes de diffusion de la pensée, télévision, radio, cinéma, publicité; personne n'échappe désormais à cette intensité jamais atteinte dans le bombardement idéologique où des moyens d'expression comme le livre ou le tableau font piètre figure. Nous vivons à une époque où notre planète est partagée entre deux régimes sociaux qui s'affrontent dans un état de guerre des

nerfs traduisant assez bien la violence et le degré de tension entre idéologies adverses. Ce n'est plus, pour un artiste de notre temps, une question de spéculation que de réfléchir à sa responsabilité. Il engage désormais le développement de l'art, sa libération ou sa soumission. On ne lui laisse plus de marge d'indifférence, de liberté apparente, de fuite. Ou il cède au tourbillon et il renonce et capitule; ou il résiste et, dans ce cas, il prend parti; et la rapidité avec laquelle il découvrira les obstacles réels qu'il doit surmonter, les forces réelles sur quoi il peut s'appuyer, sont d'une importance essentielle.

C'est pour cela que je me bats pied à pied contre vous. S'il ne s'agissait que de vous et de moi, le débat serait sans importance, mais les questions que vous avez posées mettent en jeu, non point le sort de l'art français, mais ce que peuvent y apporter ceux qui vous croieront sur parole et que vous détournerez pour un temps plus ou moins long du véritable champ de bataille.

Ce que je vous reproche, c'est de semer des illusions, de désarmer ceux que vous prétendez aider, d'obscurcir les rapports entre l'art et la révolution que vous souhaitez éclaircir. Bref de retarder, dans la mesure de vos moyens, ce qui est en train de grandir chez nous contre la vieille « superstructure », laquelle se défend bougrement. Vous témoignez de ces combats d'arrière-garde, à votre insu, peut-être, mais pas innocemment.

## XXII

Etre un estomac repu, un boyau satisfait, un ventre heureux, c'est quelque chose sans doute, car c'est la bête. Pourtant, on peut mettre son ambition plus haut.

Certes, un bon salaire, c'est bon. Avoir cette terre ferme sous son pied, de forts gages, est une chose qui plaît. Le sage aime à ne manquer de rien. Assurer sa situation est d'un homme intelligent. Un fauteuil renté de dix mille besterces est une place gracieuse et commode, les gros émoluments font les teints frais et les bonnes santés, on vit mieux dans les douces sinécures bien appointées, la haute finance abondante en profits est un lieu agréable à habiter, être bien en cour, cela assoit une famille et fait une fortune. Quant à moi, je préfère à toutes ces solidités le vieux vaisseau faisant eau où s'embarque l'évêque Quodvultdeus.

Il y a quelque chose au delà de s'assouvir. Le but humain n'est pas le but animal. Un rehaussement moral est nécessaire. La vie des peuples, comme la vie des individus, a ses minutes d'abaissement; ces minutes passent, certes, mais il ne faut point que la trace en reste. L'homme, à cette heure, a tendance à tomber dans l'intestin; il faut replacer l'homme dans le cœur, il faut replacer l'homme dans le cerveau. Le cerveau, voilà le souverain qu'il faut restaurer. La question sociale veut aujourd'hui plus que jamais être tournée du côté de la dignité humaine.

Montrer à l'homme le but humain améliore l'intelligence d'abord, l'animal ensuite. Dédaigner la chair tant qu'on méprisera la pensée, et donner sur sa propre chair l'exemple, tel est le devoir actuel, immédiat, urgent des écrivains. C'est ce que, de tout temps, ont fait les génies.

Pénétrer de lumière la civilisation; vous demandez à quoi les poètes sont utiles. A cela, tout simplement.

Jusqu'à ce jour, il y a eu une littérature de lettrés...

Victor Huco.

« 7° COMMENT VOYEZ-VOUS, D'APRÈS VOTRE PROPRE EXPÉRIENCE, LE RÔLE DE L'ARTISTE ? »

Si je pouvais au moins pour un instant, une seconde, le temps d'une pulsation, vous arracher à cette suffisance satisfaite qui perce en tous vos propos; si je pouvais, l'espace d'un éclair, vous induire à penser que la vie ni le monde ne se sont figés du jour où vous avez jugé que vous les compreniez; si je pouvais provoquer un ébranlement, une secousse, l'amorce d'une vibration dans ce système glacé où vous compartimentez toutes choses, toutes œuvres, toute émotion, où plus rien jamais ne vient vous surprendre qui ne soit d'avance catalogué et tué; si...

Mais je ne crois pas que le plus grand génie, s'il s'attaquait à votre présomption, en sortirait vainqueur. Quelque chose a dû mourir en vous, voici bien longtemps; et c'est fini, vous ne bougez plus; vous ne vibrez plus qu'à quelques radiations parties depuis de fabuleuses durées d'années-lumière et que rien ne peut plus modifier, et le reste est pour vous nuit noire. Cela fait des années que je vous lis. Un jour, un jeune romancier que j'estimais et qui avait de l'amitié pour vous me dit : « Nadeau, il est replié sur lui-même, mais c'est de notre faute... » En ce temps-là, ce romancier était communiste. Il ne l'est plus aujourd'hui, beaucoup par accident, un peu parce qu'il s'était trompé sur lui-même et sur le Parti. Peut-être aujourd'hui est-il aussi replié sur lui-même.

J'ai beaucoup pensé à lui durant l'année qui vient de s'écouler. Je me suis demandé : est-il encore capable de comprendre que les corrections du XX<sup>e</sup> Congrès n'ont pas été faites pour lui donner raison à lui, mais qu'elles montrent que le mouvement révolutionnaire a raison, raison de ses propres fautes ? Peut-il encore saisir qu'entre la justification de ses doutes, qu'il lui est loisible de trouver dans certaines réhabilitations, et la preuve qu'il s'était atrocement trompé en croyant le mouvement révolutionnaire incapable de surmonter ses propres contradictions, c'est cette preuve qui peut le faire renouer avec sa propre vie, tandis que son triomphe ne peut que l'enfermer dans sa désertion ? Est-ce encore possible qu'il se souvienne du temps où sa jeunesse le conduisait à confronter les valeurs surgies du mouvement des peuples avec celles qu'il attendait de la vie et où il découvrit que son existence s'enrichissait du sens du combat commun ? Ou bien est-il trop tard et exige-

t-il que le mouvement révolutionnaire perde de vue ses propres perspectives pour lui donner satisfaction de ses blessures personnelles d'amour-propre, des ulcérations de sa fierté ? Est-il déjà devenu le centre du monde à cause de ses douleurs ?

Je sais ce qu'il a souffert et qu'il est fondé à se considérer, dans une certaine mesure, comme une victime. Mais qu'est-ce qu'il voulait dans la vie : avoir raison ou faire de toutes ses forces que le mouvement révolutionnaire ait raison ? C'est le plus dur, le plus cruel qui puisse arriver pour un combattant que de subir l'injustice de ses camarades. Mais que construit-on à partir de l'injustice ? Un dossier en réparation des outrages subis, des moyens de récriminer contre les auteurs du dommage, puis, de fil en aiguille, les motifs qu'on leur prête, ceux qui les partagent ou les ont partagés. Il y a cet horrible piège de la rancœur dans le tumulte des encouragements de ce beau monde qui est le nôtre, trop gluant de crimes tout frais pour ne pas se délecter sitôt qu'il flaire que sa propre boue peut coller aux mains de ses adversaires et, au bout, l'humiliation d'avoir servi d'instrument contre ce qu'on aimait, la déchéance totale de justifier, en fin de compte et après coup, l'injustice qui vous a mis dans cet état<sup>20</sup>.

On a assez fait le coup aux déportés de les persuader que c'était leurs souffrances qui leur donnaient raison. On sait le résultat. Le titre sert aussi à couvrir les pires manœuvres politiques et Speidel à la tête de l'armée française.

L'injustice ne peut se détruire que par tous et pour tous. C'est la leçon, figurez-vous, que donnent ceux des Soviétiques qui en furent autrement victimes. Et dans notre monde fondé sur l'injustice, il n'y a pas deux moyens de prendre cette leçon. En corrigeant l'injustice pour soi, on ne fait que la cultiver pour tous. C'est la meilleure des armes que notre société puisse tourner contre le mouvement qui la menace. Le capitalisme est toujours capable de corriger les iniquités inhérentes à son système pour quelques-uns, pour des couches plus ou moins grandes de la nation. Il est même capable d'accroître le revenu national, d'intéresser à cet accroissement certaines catégories de ceux qu'il exploite, d'augmenter leur niveau de vie. C'est l'injustice d'ensemble qui grandit.

---

20. La formule de Clara Malraux — « on est homme de gauche quand on considère que les autres sont plus importants que soi » — a cette conséquence qu'elle exclut de la gauche les renégats du mouvement révolutionnaire. On n'y a pas toujours pris garde.

Le rôle de l'artiste, puisque vous posez ainsi la question, est de placer son ambition à ce niveau, au niveau du but humain, comme disait le père Hugo. Non plus seulement à pénétrer de lumière la civilisation, mais à pénétrer la civilisation de la lumière qu'elle porte déjà en elle, contre la nuit, toute la nuit. Aussi celle que chaque individu possède en lui.

Quel étrange bonhomme que le père Hugo ! Tout à l'heure, quand j'étais prêt à faire appel à un génie pour vous faire sortir de vos gonds bien huilés, je pensais à lui. Lisez donc un jour *William Shakespeare* pour apprendre la modestie devant ce que font les hommes. Mais c'est en vain que je vous parle de cela. Vous vous arrêterez sur le moindre passage qui vous permettra d'ergoter et vous cesserez de lire pour ne plus voir que la confirmation de vos propres idées, mettant le reste, tout ce qui serait matière à réflexion, sur le compte du gâtisme ou de la bêtise du vieillard de Guernesey. Et pourtant, il a vu bien en avant de son temps et son exemple n'a pas fini de nous faire rêver. Tenez, prenons cette page : *« Nous rêvons pour les nations autre chose qu'une félicité uniquement composée d'obéissance. Le bâton résume cette félicité pour le fellah turc, le knout pour le mougick russe, et le chat à neuf queues pour le soldat anglais. Ces socialistes à côté du socialisme dérivent de Joseph de Maistre et d'Ancillon, sans s'en douter peut-être; car l'ingénuité de ces théoriciens ralliés au fait accompli a, ou croit avoir, des intentions démocratiques et parle énergiquement des « principes de 89 ». Que ces philosophes involontaires d'un despotisme possible y songent : endoctriner les masses contre la liberté, entasser dans les intelligences l'appétit et le fatalisme, une situation étant donnée, la saturer de matérialisme et s'exposer à la construction qui en sortirait, ce serait comprendre le progrès à la façon de ce brave homme qui acclamait un nouveau gibet et qui s'écriait : « A la bonne heure, nous n'avions jamais eu jusqu'ici qu'une vieille potence en bois, aujourd'hui le siècle marche, et nous voilà devant un bon gibet de pierre qui pourra servir à nos enfants et à nos petits-enfants ! »*

— Oui, mais votre propre expérience, direz-vous ?

Elle n'existe pas en soi, cette expérience, et qu'est-ce qui peut bien vous en être communicable ? Cela fait maintenant à peu près une moitié de ma vie que j'écris. Le temps d'un apprentissage dans un métier où il reste toujours à apprendre,

sinon on est déjà mort. Mais vous, qui posez cette question, supposez une fois de plus le problème résolu. Le rôle de l'artiste doit être de... On fait des dissertations là-dessus dans les lycées, d'après tel ou tel. Et d'abord, il faut bien que je vous dise qu'il y a quelque chose de déjà mort dans votre question. Ce rôle de l'artiste se ressent de votre goût des grands et beaux mots, avec un rien de lèche envers vos interlocuteurs possibles pour enjoliver la complicité que vous leur offrez. D'après votre propre expérience. Et chacun d'y aller de son petit étalage sincère, évidemment. Un peu retapé pour la galerie, mais si peu, et c'est histoire de donner à l'Artiste le beau rôle; pas à soi-même, bien sûr.

En bon français, votre question se serait énoncée : « Pour quoi écrivez-vous, peignez-vous ? » etc. Ou plus clairement encore : « Avec qui êtes-vous, intellectuels ? » Ceci pour ne vexer personne.

On se donne un rôle quand on n'a plus rien à dire, qu'on vit de son passé ou qu'on se satisfait d'être un raté. Quand on travaille, on n'a que des responsabilités. Ce sont les autres qui ont des idées sur votre rôle. Ces idées-là ne sont pas sans influence sur vous-même, dès lors qu'elles vous sont communiquées. Dans ce cas, il est bon de savoir ce qu'on veut ou ce qu'on cherche.

C'est la première constatation que je tire de mon expérience.

Un jour, un inconnu déjà assez âgé s'approcha de moi dans une vente de livres. Il tenait à me remercier de ce que mon roman *La dernière Forteresse* lui avait rendu courage au cours d'une longue et grave maladie. Il y avait, croyait-il, puisé le moral de guérir. Je crois que nulle appréciation ne m'a mieux aidé. Pas que je me croie des talents de médecin, mais parce que j'y vérifiais que, pour ce lecteur-là du moins, j'avais su transmettre l'expérience collective des déportés dont j'ai tiré ce roman, j'avais mené à bien mon entreprise. Ce n'est pas non plus qu'un lecteur isolé suffise à donner une image claire de ce rôle qu'il attend plus ou moins confusément que vous jouiez. L'affaire est plus complexe et il faut se garder comme de la peste de choisir ici ce qui convient ou arrange.

Une autre fois, un jeune homme m'a confié que la lecture de cet ensemble de romans auquel j'ai donné le titre général de *Classe 42* l'avait poussé à adhérer au Parti communiste. Celui-là m'a bien embarrassé. Il me faisait un cadeau que j'étais sûr de ne pas mériter. Peut-être avais-je

fait jaillir l'étincelle, ou seulement apporté des apaisements aux doutes qui retenaient ce lecteur. Je ne sais. D'autres, qui sont de mes camarades, ont trouvé ces mêmes romans scandaleux, généralement parce que trop noirs. On m'a souvent dit que je risquais d'accabler mes lecteurs au lieu de leur donner de l'espoir, que ni les déportés, ni les résistants que je montrais ne répondaient aux critères qui conviennent aux héros. Je m'accroche là-contre à ce que m'a dit le premier lecteur que j'évoque. Je crois que si j'ai un jour, pour quelqu'un, réussi à rendre la vie plus digne d'être vécue, j'ai non point rempli mon rôle, comme l'affirme absurdement notre expression toute faite, mais commencé d'assumer les responsabilités que j'ai prises en écrivant.

Je considère que nous vivons à une époque particulièrement dangereuse et inhumaine, que les tâches auxquelles nous sommes confrontés sont spécialement redoutables et que le rôle d'un créateur est de montrer à ses contemporains ce qu'ils inventent pour mieux vivre, mais aussi comment ils se déchirent, se dégradent, se livrent aux bêtes qui les traquent. J'ai probablement ce qu'il est convenu d'appeler une conception pessimiste du monde, en ce sens que je ne crois pas aux bons et aux méchants et que les bons suffisent contre les méchants, mais que je crois au cri de Pottier : *« Prolétaires, sauvons-nous nous-mêmes ! »* et que je sais que je ne suis pas un prolétaire. Alors, je m'efforce d'avoir ce sens critique dont vous êtes si fort dépourvu et qui consiste à me méfier de toutes les bibliothèques roses par quoi un intellectuel se prend pour le centre du monde, érige ses prurits en règles morales, ses appétits en vérités, et fait de la façon dont il se gratte un test de sa sincérité. Cela s'appelle aussi la responsabilité devant le prolétariat révolutionnaire.

L'arrogance des Tartuffe prend de nos jours des proportions vertigineuses. C'est sans doute ce que notre monde sénile enfante de mieux réussi. Il ne s'agit que d'exploiter l'espoir aux fins les plus viles du maintien de l'ordre établi, et la rivalité est grande entre belles consciences. Nous ne verrons peut-être pas la conclusion de la pièce où nous sommes acteurs sans l'avoir choisi. Vous en préjugez. Vous avez tort. Je fais le pari contre les gens comme vous que ce sera votre sûreté de conscience qui demeurera épinglée aux défroques de cette société inhumaine quand nous la porterons en terre. De pieux exilés vous accorderont des souvenirs émus : celui-là faisait pourtant de son mieux pour faire croire en l'enfer, diront-ils, et il avait de jolis accents dans

la voix... A moins, on ne sait jamais, que, tout d'un coup, vous redécouvriez le doute, que vous vous demandiez si, après tout, il ne se passe rien en dehors de vous qui méritât votre attention; que vous effleure un jour le découragement, l'idée que, peut-être, c'est vous qui ne savez pas sortir de votre confort intellectuel et qu'il existe un peuple français, lequel n'a toujours rien à perdre que ses chaînes.

Mais je me laisse entraîner hors de mon propos. J'en étais donc à ce jeune homme qui me fit cet étrange cadeau de me rendre responsable d'une décision où il engageait sa vie. Il y a de ces choses qui vous arrivent et qui devraient nous rendre très modestes. C'était un peu comme s'il m'avait annoncé que je lui donnais des raisons pour se marier. Au delà d'un certain stade, ce que l'on crée avec des vies humaines vous échappe, pour le bien ou pour le mal; on se trouve en face de ce que les lecteurs ont inventé pour leur propre compte à partir des éléments sortis d'eux-mêmes que vous leur avanciez. Et ils en prendront et en laisseront; ils y ajouteront leur propre expérience, leurs propres espoirs, leurs désirs. Tout ce que je puis apporter ici à ma décharge, c'est que je n'ai jamais rien dissimulé des difficultés que rencontrent sur leur chemin ces combattants propres à notre temps que sont les communistes. Je sais que cette idée vous déplait particulièrement, mais qu'y puis-je ? Pour vous, c'est un accablement, une dérision. Les communistes ne vous intéressent que lorsqu'ils vous rejoignent et renoncent. Je crois que c'est grâce à eux que se dévoile quelque chose de l'avenir des rapports humains; pas du tout qu'ils aient toujours raison, mais parce qu'ils sont au front d'attaque contre le vieux monde ou pour défricher toutes les taches blanches sur les cartes des possibilités humaines.

Etre au front, c'est toujours désagréable. On ne reçoit ni garanties, ni assurances, mais des coups et des éclaboussures; si l'on commet une erreur, les conséquences en sont beaucoup plus graves qu'ailleurs. Cela ne vous confère jamais d'autre droit que celui de vous battre. Mais, pour agaçant que ce soit pour les sages, c'est tout de même ainsi, c'est là que se heurtent les forces antagonistes.

De mon expérience, je ne sais qu'une chose, qui est qu'on ne peut saisir les hommes et les femmes de notre temps, plus généralement notre pays, en faisant comme si ce front n'existait pas.

Je ne prétends pas ici légiférer. Je ne suis qu'un apprenti

dans mon métier et, encore une fois, je ne connais pas de recettes et suis persuadé qu'il ne peut y en avoir. Mais plus j'avance dans la vie, plus je réfléchis à ce que j'éprouve le besoin d'exprimer et aux moyens de l'exprimer, plus j'apprends à comprendre cette époque qui est la nôtre et mieux je me convaincs de l'importance que revêt ce front dont je parle. Pas tellement pour lui-même, ni pour des qualités spécifiques qui appartiendraient en propre à ceux qui tant bien que mal le tiennent, mais pour la lumière qui s'en dégage.

Je suis passé par suffisamment d'illusions pour posséder une certaine expérience sinon de mon métier, du moins des conditions de son exercice. D'adhérer au Parti, dans le temps où on venait de le dissoudre, en pleine drôle de guerre, j'ai cru assez longtemps que mon rôle était de me battre tout comme un ouvrier de mon âge, et avec l'espoir de détruire ainsi mes origines sociales, avec une sorte de volupté à n'être qu'un combattant comme les autres. Je n'ai recommencé d'écrire que bien des années plus tard, quand cela s'est imposé à moi. L'adolescent qui s'était tu avait quantité d'idées sur ce que devait être l'art de ce temps, des idées particulièrement arrêtées sur les moyens du roman, par exemple, assez directement puisées dans les chroniques contemporaines de Sartre dans *la N.R.F.* Sept ans plus tard, je suis reparti, à l'inverse, de ce que j'avais à dire. Et je continue depuis. Je crois que j'ai progressé dans la conscience de l'expression, du « comment dire ».

Cette recherche réagit plus ou moins profondément sur le contenu dans le cas d'un roman, mais très directement néanmoins. Un romancier n'est pas responsable que de ce qu'il dit, mais aussi de ses choix, des points de vue qu'il ouvre ou qu'il ferme et donc de ce qu'il tait et laisse dans l'ombre.

Il me paraît, sous cet angle, qu'il y a beaucoup de démagogie, par exemple, dans le procès que Claude Roy intente présentement à Gorki. Claude Roy est tombé sur un passage d'un article polémique des années 30, où Gorki explique son hostilité à cette « *habitude d'abasourdir et d'aveugler les hommes par la mauvaise et néfaste poussière de la vie quotidienne* » et il en tire les conclusions qu'on devine, oubliant simplement qu'un article polémique est une chose, un roman ou un poème une tout autre affaire. Un bon article est celui qui s'attache à un problème, qui éclaire une question, qui défend un point de vue. La recreation du monde dans un

roman, par exemple, n'a rien à voir avec cette méthode d'exposition. On fait, certes, tous les jours, de mauvais romans sur des sujets d'articles, ou d'enquêtes journalistiques, mais Gorki savait ce que c'est qu'un roman. Il a précisément montré dans *Klim Samguine*, à quoi il travaillait au moment de l'article cité, qu'à partir de la poussière de la vérité quotidienne, on pouvait justement apprendre aux hommes à ne se laisser ni abasourdir, ni aveugler. L'objectivité du roman est au delà de l'illusion qu'il suffit de s'accrocher à tous les détails, à toutes les anecdotes pour atteindre la vérité de cette façon. Cette irresponsabilité peut donner bonne conscience au romancier, mais c'est une autre histoire. « Je ne mens pas », proclame-t-il, « voyez, je ne choisis pas consciemment ». Il ment d'autant mieux qu'il prend tout ce qui vient jusqu'à lui, en s'évitant ainsi de se demander pourquoi ce tout-venant l'assiège plutôt qu'autre chose. Le roman-chien-crevé-au-fil-de-l'eau ne reflète jamais que la même eau, en dépit des fantasmagories qu'on peut tirer du fait que les berges changent. Et quand on érige ce mirage en une théorie morale ou en un moyen d'atteindre la vérité, on s'abuse; mais on dupe aussi les autres lorsqu'il s'agit, comme dans le roman, de la vérité des autres hommes, de la vie de tous, du monde.

C'est très embêtant du point de vue des grandes abstractions qui procurent une bonne conscience, mais c'est ainsi : il n'y a pas de vérité neutre dans notre monde. Ce qui plaît à M. Guy Mollet peut plaire à M. Villiers et, dans ce cas, pas au métal de Billancourt. Inversement, si cela plaît au métal, M. Villiers a des chances de rire jaune. La vérité du roman n'est pas qu'on trie dans le réel ce qui plaît aux uns ou aux autres, mais simplement que les cartes ne soient pas maquillées.

Je sais bien que dans certains cas on a prétendu codifier politiquement le réalisme socialiste et introduire des méthodes compensatoires qui tenaient du formulaire et de la pharmacopée. Pour une vérité désagréable, mettons, à un ouvrier révolutionnaire, il fallait lui en trouver une qui l'exalte. Il est bien évident que nous sommes ici dans le royaume de la bêtise. Encore que, formulaire en moins, ce genre de brouet nous soit servi tous les jours chez nous, par les écrivains qui s'efforcent de faire encaisser quelques vérités choisies à un public bourgeois dont ils ne veulent pas se couper. Je reconnais que, dans ce cas, l'exercice se pratique avec une autre aisance. Cela tient à pas mal de

choses, au fait que la bourgeoisie française s'intéresse à la littérature depuis pas mal de siècles — huit depuis les premières œuvres inspirées par elles —; que l'énorme majorité des écrivains appartient à cette classe et a été formée par elle; que notre culture est tout imprégnée de l'idéologie de cette classe. Les imbécillités des pharmacopées que j'évoquais reflètent, en le déformant, un autre phénomène : le besoin d'un art qui exprime les perspectives de la nouvelle classe montante, du prolétariat révolutionnaire, besoin qui est réel et n'a rien à faire avec le culte de la personnalité, le dogmatisme, le schématisme, etc. Ce qu'on a discrédité par les contraintes de tous ordres qui faisaient de l'impatience qu'un tel art surgisse des arguments de théorie esthétique, ce n'est pas l'art révolutionnaire, mais des méthodes erronées. Le problème demeure entier qui est pour l'artiste de savoir ce qu'il attend du rôle de son œuvre, s'il veut qu'elle aide les hommes à changer le monde ou le monde et les hommes à résister à ces changements, ou si, tout simplement, il s'en fiche. Et croire qu'on peut s'en tirer en triant des vérités convenables ou en ne choisissant rien prouve tout simplement qu'on est à la recherche de recettes pour démissionner de ses responsabilités.

Le roman bourgeois, du temps où il se préoccupait d'appréhender le monde à sa classe, est allé très loin dans le défrichage du réel. Et il est bien évident que le roman de « formation » lié aux conquêtes du prolétariat de notre époque doit aller encore plus loin, sous peine de ne pas être. C'est cela qui m'importe dans la vie. Je parle du roman de formation, du « Bildungsroman » au sens goethéen des *Wilhelm Meister*.

Je ne crois pas que vous ayez jamais réfléchi à la sorte de connaissance du réel que de tels romans de « formation » impliquent. Ils contraignent à un renouvellement des méthodes d'exploration, imposent la recherche de nouveaux moyens pour mettre en œuvre les données brutes que l'on peut recueillir. Ils placent le créateur en face d'un domaine vierge. Quand je vois de jeunes romanciers accoucher en se torturant de moyens romanesques « formellement » inédits, je me prends à rêver qu'ils s'attellent un jour à la vraie besogne. Ce monde ignoré de la classe ouvrière met en cause toutes les descriptions admises, la psychologie, la sociologie traditionnelles. La classe révolutionnaire n'a pas seulement des perspectives qui lui sont propres, elle entretient de nouveaux rapports avec le monde, avec le monde matériel comme avec

la société. Le romancier, sitôt qu'il se met au travail sur cette matière neuve, ne cesse de se débattre parmi des contradictions à première vue insurmontables. Le roman est par excellence une affaire de destinées individuelles. Le père de Lucien Leuwen et Nucingen entretiennent des rapports relativement simples avec la bourgeoisie et leur temps, à côté des rapports qui existent entre tel ou tel prolétaire contemporain et le combat de sa classe. Comment passer ici de l'individuel au collectif ? Le roman a montré des types de capitalistes. Il est beaucoup plus difficile de créer des types de prolétaires, d'exprimer dans ce cas ce qui est singulier et ce qui appartient à la classe. Nous sommes en face de nouveaux héros de l'histoire, mais ceux-ci dépassent sans cesse leurs propres limites. Leur vie pose d'un seul coup tous les problèmes de l'évolution économique et sociale d'un pays donné, le perpétuel brassage qui donne à la classe la plus exploitée la figure qu'elle a, à tel ou tel moment, avec les paysans, les petits-bourgeois qui se « prolétarisent », l'aristocratie ouvrière qui s'embourgeoise, le visage du capitalisme, les interventions étrangères, etc. Et vous voilà entraîné dans une dissertation générale sur le monde comme il va, alors que vous, vous vous attachiez à un personnage particulier. Vous partiez d'un homme, d'une femme, et vous êtes en train de rendre compte de tout ce qui se passe sous le soleil. Comment faire ? Comment élaguer ? Comment choisir ? Par quels moyens, parmi tout ce qui vous entraîne hors du roman, retrouver votre roman, créer votre monde romanesque, inventer vos moyens de le dire ?

Je schématise et je le sais. Mon métier est d'écrire des romans et non de raconter comment je les écris. J'en suis incapable, au reste, et jamais si désarçonné lorsqu'un lecteur me le demande. A une exception près — le premier tome de *Classe 42* où je me suis plié à des contraintes que je m'imposais, les croyant, à tort, nécessaires à un *second* roman — tous mes autres romans me sont venus de la même manière que *La Dernière Forteresse*. J'ai commencé à vivre un temps plus ou moins long avec mes principaux personnages, ce qui peut paraître contradictoire avec le fait qu'*Un tueur* ou *Les Embarras de Paris* sont précisément datés. C'est tout simplement que ce sont là deux romans de crise qui, pour moi, viennent de très loin, même si je les ai conçus en quelque sorte au présent. Simplement, dans un cas comme dans l'autre, j'ai effacé à peu près tout du tra-

vail préparatoire, sinon certaines dimensions du passé des personnages.

Si j'essaie de répondre à la question : pourquoi ces romans-là plutôt que d'autres ? je ne trouve que la façon dont ils se sont introduits en moi, comme des obsessions, au point que tout ce que je venais à connaître finissait à certains moments par les nourrir. C'est pour cette raison que votre question sur le rôle de l'artiste me paraît à tel point incongrue. La poser ainsi revient à sauter allègrement par-dessus les contradictions réelles de la création ; à transformer des responsabilités véritables en un rôle abstrait ; à isoler le créateur de son public, du monde ; à le définir comme s'il tirait de lui-même des œuvres pour lui-même.

Un roman, un poème, toutes les choses écrites n'existent qu'à partir du moment où elles vivent dans ceux qui les reçoivent. C'est à partir de là, des réactions déclenchées par les œuvres, que surgit pour l'écrivain une certaine représentation du rôle qu'il joue et non à partir des idées qu'il peut s'en faire préalablement. Si vous voulez, le rôle de l'écrivain se dessine pour moi dans cette sorte de dialogue qui s'instaure entre le public et lui par l'intermédiaire de ses livres. C'est lui qui est responsable de la direction que prend le dialogue, alors que les moyens d'action sur le dialogue lui-même lui échappent.

Il lui est rarement donné de vérifier comment la critique a fait lire son livre, les obstacles qu'elle a pu placer, les déformations qu'elle a pu propager ou l'aide qu'elle a apportée. Il a encore moins de contrôle sur la propagande ou la contre-propagande parlée qui se mène à son propos. Et dans un monde comme le nôtre, il se heurte à l'organisation commerciale et politique du succès. Il suffit de lire *La Jungle* pour se rendre compte que Sinclair avait bien frappé au cœur. Il était commode pour le pouvoir qu'il ait cogné plus bas. Je ne connais pas les critiques qu'il eut à l'époque. Je ne les crois pas innocentes de cette déviation.

Et c'est vous, critique de profession qui situez ainsi le « rôle » de l'écrivain. Vous faites bon marché de votre responsabilité. Vous l'imputez gentiment à vos propres victimes. Une littérature, au meilleur sens du mot, est inséparable de la critique de soutien qui l'accompagne et la suit dans ses perspectives. C'est dans ce cadre que se définit la responsabilité de l'écrivain et que s'inscrit sa liberté de création. Et la colère de gens comme moi, devant le dogmatisme de certains critiques qui se réclament du réalisme

socialiste, vient de ce qu'ils participent à fausser les conditions du développement de l'art moderne, aussi bien lorsque le prolétariat a le pouvoir que lorsque, chez nous, il faut affronter la domination de la bourgeoisie et l'ensemble de ses moyens de domination sur l'art.

Il y a aujourd'hui, pour les novateurs, une bataille à mener et non un « rôle » à jouer. Une bataille pour inventer un art qui soit au niveau de ce qu'un peuple engagé dans des luttes décisives attend des créateurs; une bataille pour rassembler ce nouveau public, l'aider à prendre conscience de lui-même, des audaces qu'il demande; une bataille pour la libération de l'art français.

Je ne suis qu'un de ceux qui y participent parmi bien d'autres, qui sont souvent loin de partager les idées ou les conceptions que j'ai, mais qui témoignent du même respect devant notre peuple et cherchent avec lui, par les moyens qui sont les leurs, le but humain, nos objectifs de nation, la France de l'espoir contre la France des abîmes.

C'est votre propre rôle que les « artistes », comme vous dites, définissent ainsi. Êtes-vous de ce combat ou êtes-vous contre ?

Jusqu'ici, c'est à ce combat que vous réservez vos coups. Est-il vraiment trop tard pour que vous vous aperceviez que toutes les digues que vous vous acharnez à dresser tiendront autant que fétus de paille ? Celle de ce questionnaire ou celle de ce dialogue même que vous prétendez vouloir à seule fin de mieux le refuser ne vous procureront qu'un répit illusoire, le temps que peut durer une diversion et, après, les mêmes problèmes se poseront avec une autre force.

A moins que vous ne soyez capable de sortir de votre carapace. Mais prenez garde, à votre âge la sclérose vient vite.

### XXIII

There are more things in heaven and earth, Horatio,  
Than are dreamt of in your philosophy.  
*(Il y a plus de choses dans le ciel et la terre, Horatio,  
Que ta philosophie n'en peut rêver.)*

SHAKESPEARE.

Si ma mémoire est bonne, les mots « se faire un regard neuf » reviennent assez souvent sous votre plume. Vous devez vous rendre compte que vous ne m'avez pas convaincu. N'a pas qui veut ce regard neuf, même quand on l'appelle en le nommant et je sais des peintres naïfs retors comme de vieux voyeurs. Reste que, sur cette nécessité d'un regard neuf, je suis d'accord, mais à quoi cela correspond-il exactement ? Nous allons en trouver une traduction imparfaite, mais sur quoi nous pouvons encore tomber d'accord : le « *Crains qu'un jour un train ne t'émeuve-Plus...* » d'Apollinaire. Mais au delà ? Il faut encore s'entendre sur les trains.

Le visage de la patrie peut n'être qu'une vieille médaille trop fruste aux yeux blasés pour accrocher l'attention. Je prends la patrie comme exemple, au risque de paraître me répéter, pour avoir longtemps été incapable de la voir. C'est mon Parti, figurez-vous, qui m'a appris à discerner peu à peu qu'elle existait. J'étais capable de jouer ma vie à quitte ou double pour elle que je n'en savais encore rien. Je ne crois pas qu'il faille mettre un tel aveuglement sur le compte de la jeunesse. Mes amis et moi fûmes des adolescents si tôt jetés dans la guerre qu'il nous en est resté, plus longtemps qu'à d'autres peut-être, une avidité trop gloutonne pour n'être pas vaine. Bon, je sais bien qu'avec les années vient l'expérience, comme on dit, et son escorte

de regrets. Les femmes avec qui nous avons fait l'amour et pas même connues; toutes ces fautes de mémoire qui se font lancinantes durant les nuits de prison et qui, au départ, étaient des fautes de vie. Bien sûr, j'ai rattrapé quelque chose de ma patrie en contemplant les sommets des Alpes bavaroises au delà des barbelés de Mauthausen, mais je savais déjà mieux la voir et pas seulement à cause du chemin parcouru, mais des rencontres qu'il m'avait fait faire. Ceux qui m'ont les premiers tendu une glace où m'observer un peu tel que j'étais et non tel que je me croyais, ce sont mes premiers compagnons communistes de prison.

Cela faisait déjà plus de deux ans que j'étais membre du Parti et ce qu'ils m'ont amené à découvrir les uns et les autres au cours de l'année 42, cela peut se résumer d'un nom : le Parti. L'adhérent de l'illégalité que j'étais n'en avait encore aucune idée. Mais la leçon qu'ils me donnaient venait d'une singulière école. Eux comme moi se trouvaient promis à la mort et nous n'avions pas tort de le croire puisque nous ne survivons pas à plus d'un sur cinquante aujourd'hui. Qu'à vingt ans je n'aie pas encore vu grand-chose n'avait rien d'étonnant. Ils m'enseignèrent que je ne savais pas voir. Que les raisons d'intellectuel qui m'avaient mené parmi eux m'égareraient bien mieux qu'elles ne me guidaient si je m'y fiais « aveuglément ». Peut-être cela vous fera-t-il sourire, l'un de ceux à qui je dois d'avoir perçu que les valeurs auxquelles je croyais pouvaient être trompeuses était un jeune ouvrier, mon voisin de cellule à la Santé allemande et qui aimait le soir que je lui récite des poèmes. Une fois, un peu par bravade et sans doute pour me mettre en valeur, je lui dis l'écroulement de Macbeth, « *la vie est ce conte que conte un idiot, plein de bruit et de fureur et qui ne signifie rien...* » Mon voisin m'avait écouté improviser une traduction. Il me dit qu'il ne trouvait pas cela plus beau en français qu'en anglais, ce qui me vexa profondément. Puis il ajouta après un long silence :

— Pourquoi me récites-tu cela ? C'est un fasciste qui parle...

Je retrouve encore ma colère du moment. Et il me fallut beaucoup de temps pour pressentir que le plus important n'était pas cette réaction de mon compagnon à cette épreuve sommaire que je lui imposais. Il n'était pas tombé à genoux devant la beauté shakespearienne comme je l'espérais. Ce n'est que bien plus tard que j'ai commencé à me demander si ce n'était pas moi qui n'avais pas su entendre ce qu'il

me confiait. Je le confrontais impromptu à un fragment dont il ignorait le contexte et que faisais-je d'autre alors que de chercher mon propre plaisir ? Lui, il s'attachait au sens des mots et me révélait de quoi, en ces jours qui précéderent sa mort, il bâtissait son courage de vivre. Macbeth vivait pour lui davantage que pour moi ; il croyait mieux à Macbeth que moi. Ce mot de « fasciste » suffisait à m'arrêter ; à m'aveugler. Ma démarche était de cataloguer ce camarade de combat, de voir en lui un primaire, comme on dit si vite. Et, en d'autres circonstances, je m'en serais peut-être tenu là. Très satisfait, bien sûr.

Il serait trop simple, là aussi, de croire que le regard neuf est l'apanage de la classe la plus privée de culture. Je veux simplement dire qu'à mon avis, c'est une chose qui se conquiert chaque jour, une santé de l'esprit à entretenir comme celle du corps. Mais que, si le combat n'y suffit pas, il lui est du moins indispensable.

Rien n'est plus facile que d'oublier le divorce entre l'éducation bourgeoise que l'on reçoit et la liberté toute simple des intellectuels ; ces lointaines conventions toujours vivaces qui continuent de sommeiller en nous et nous ligotent. Il y a une histoire de Staline à quoi les événements n'ont donné qu'encore plus de sens. Un amateur d'abstractions lui demandait : « Quelle est la déviation principale, celle de droite ou celle de gauche ? » Il répondit : « Celle qu'on a pas combattue depuis le plus longtemps. » Il en va de même des aspects multiformes que peut revêtir le « On revient de loin » par quoi Vaillant-Couturier désigna un jour cette révision fondamentale des valeurs à laquelle doit se livrer l'intellectuel qui entend partager le combat du mouvement ouvrier. C'est cela, le regard neuf.

Autre chose est de créer de ce point de vue. La faille entre ce qu'on a à dire et ce que l'on sait dire peut aller s'élargissant au cours d'un tel processus critique. Pour moi, à la fin de la guerre, à mesure que croissait mon besoin d'expression, il me paraissait que l'écriture fuyait devant moi, que tout devenait littérature sitôt que je tentais de fixer par des mots la matière que je voulais élaborer. Je dois à un écrivain d'avoir pu reprendre pied. C'est en lisant de ses romans qu'il m'est apparu que les problèmes auxquels je croyais être le seul à me heurter pouvaient recevoir un certain ordre de solutions. Pas que les siens fussent identiques aux miens, mais parce que j'y trouvais rendue, d'une façon pour moi valable, cette nouveauté du monde

que je cherchais. Je veux parler d'Elsa Triolet. Des *Fantômes armés*, de l'*Inspecteur des ruines*.

J'ai le plus grand respect pour son œuvre, et cette dette de reconnaissance. A lire vos pareils, je dois faire figure d'original, à moins qu'on n'aille jusqu'à me soupçonner de flagornerie. J'aimerais cependant être assuré que la critique à son égard est capable de ce regard neuf qui oublierait son rôle de dirigeant dans le C.N.E., qu'elle est une femme et la femme d'Aragon. L'expérience me paraît prouver que c'est trop attendre de nos spécialistes par le temps qui court. Je crois que la pression des lecteurs, la naïveté de quelques jeunes gens rendront un jour prochain à l'auteur du *Cheval roux* la place qui devrait être la sienne en ce temps-ci. Je ne dis point cela, bien sûr, pour ce que j'ai pu retirer de l'expérience qu'elle nous livre. Beaucoup plus modestement, je crois simplement l'avoir lue sans parti pris. Et aussi être libre de dire ce que je pense à son propos. Il m'apparaît même que l'attitude devant l'œuvre d'Elsa Triolet est une sorte de test, pas seulement à cause de la personnalité de l'écrivain, mais du contenu de ses livres où affleurent les sentiments nouveaux de ce temps, les modes de penser, d'agir et de réagir qui porteront le sceau de cette époque. Prudemment, si je ne m'abuse, vous vous êtes constamment tu à son sujet. Vous croyez vraiment possible de poser certaines des questions que vous posez sans jamais vous intéresser à l'écrivain français qui a sans doute le plus fait pour que les mots de «réalisme socialiste» aient quelque signification en ce pays ? C'est plus ici que votre sincérité, votre regard neuf ou votre conscience professionnelle qui se trouvent mis sur la sellette. Ne pensez-vous pas qu'il s'agit d'une question de simple honnêteté intellectuelle ? Je ne dis pas cela, comme vous pourriez l'entendre, pour le rôle capital qu'Elsa Triolet a joué dans l'introduction en France de la littérature soviétique, pour ses traductions de Maïakovski, d'Iline ou du Journal de la *Jeune fille de Kachine*, mais bien pour son œuvre proprement dite. Je ne sais, plus tard, à quel rang exactement on la placera, mais je suis sûr que le jour où l'on examinera, à partir de ces situations mises en avant par la vie que nous connaissons, qui a le plus fait pour accroître le champ du roman ou de la nouvelle, qui a le plus profondément contribué à l'élaboration de forces romanesques neuves capables de saisir et d'exprimer ces situations vierges, qui s'est préoccupé tout simplement du travail réel sur les

moyens de formulation qui nous sont légués, ce jour-là, le nom d'Elsa Triolet surgira à l'esprit de ces nouveaux critiques.

Je sais très bien quel renversement de la tendance à la mode un tel processus d'analyse implique. Mais un jour, croyez-m'en, on se demandera ce que les écrivains de notre temps ont fait de la vie qui leur était offerte. Je me bats pour que ce jour-là arrive, non point pour que justice soit rendue, mais parce que la littérature française a tout à y gagner et rien à y perdre. S'il s'agissait en effet de simples reclassements, il faudrait récrire toute l'histoire contemporaine. Prenez Courtade, par exemple. Combien de temps et pour combien de gens durera cette grossièreté qui empêche de voir en lui le grand écrivain qu'il est, parce qu'il est compromettant ou déplaisant ou insupportable qu'il soit en même temps et indissociablement éditorialiste de *l'Humanité* ?

## XXIV

Voilà pour vos questions explicites.

Implicitement, tous vos efforts, comme ceux de Sartre dans la dernière période ou divers appels de Mauriac, rendent hommage à un seul et même phénomène. Vous l'abordez avec hargne ou en vous efforçant d'être désinvolte, vous tournez autour ou vous l'attaquez de front, vous le caricaturez ou le considérez comme une nécessité déplaisante, vous le niez parfois, mais en fait, vous lui consacrez une telle partie de votre propre activité qu'il s'agit bien, malgré que vous en ayez, d'un hommage. Je veux parler de l'alliance existant entre les intellectuels et le prolétariat révolutionnaire. En fait, les conditions de cette alliance dominent cet hiver tous les débats intellectuels de notre pays. *France-Observateur*, *Demain*, *L'Express*, *Le Figaro littéraire*, *Les Temps modernes*, *Les Lettres nouvelles*, *Esprit* s'y consacrent presque entièrement. Cela donne à penser.

Il vous est apparu au cours de l'été de 1956 que les aspects critiques du XX<sup>e</sup> Congrès du Parti communiste de l'Union soviétique pouvaient peut-être ouvrir une brèche dans cette alliance. Les événements de Hongrie vous ont semblé, tout de même qu'à nos gouvernants, une occasion encore plus propice. Dans un cas comme dans l'autre, en effet, se trouvaient mises en avant certaines données nouvelles de l'élaboration par l'avant-garde du prolétariat de la politique révolutionnaire, accompagnées d'une critique de l'exercice de la dictature du prolétariat.

C'est une donnée séculaire de l'histoire de notre nation que l'association étroite des intellectuels à l'exercice du pouvoir. Elle remonte aux débuts de la monarchie absolue et imprègne d'une certaine façon notre humanisme de la

Renaissance. On la trouve dans notre classicisme aussi bien que dans les préoccupations des philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle hante la vie des plus grands de nos romantiques. Le système d'éducation de la III<sup>e</sup> République a littéralement codifié, pour les intellectuels, ce rôle éventuel de conseiller du pouvoir, une sorte de partage entre la direction politique des hommes et leur direction spirituelle.

Or, voici qu'à partir des erreurs corrigées par le Parti soviétique, vous croyez le moment venu de proposer un partage analogue des responsabilités de direction du mouvement révolutionnaire. Vous raisonnez en quelque sorte comme si l'alliance de combat entre les intellectuels et le prolétariat avait été un compromis fondé sur le culte de la personnalité de Staline et une certaine infailibilité du prolétariat qui en aurait résulté : compromis où les intellectuels auraient accepté de servir de garants à une politique extérieure à leur idéal, à l'instar de ce qui se produit dans notre monde. Et mêlant l'élaboration politique à l'élaboration artistique où les intellectuels ont une responsabilité particulière, en fait, vous proposez comme une revendication attachée à la qualité d'intellectuel une révision de l'alliance existante au profit des intellectuels, des objectifs moraux et idéaux dont ils seraient, à votre avis, les porteurs privilégiés. Bref, vous portez les erreurs de direction au compte de la dictature du prolétariat, de l'incapacité de la classe à réaliser de façon autonome ses propres objectifs révolutionnaires. Et vous en tirez les conséquences que vous souhaitez.

Vous reflétez ici les tentations d'une partie non négligeable de la petite bourgeoisie française et des intellectuels. C'est un fait d'expérience pour beaucoup de gens de gauche qu'on ne peut rien accomplir de sérieux ni d'efficace contre la guerre d'Algérie, par exemple, sans le concours du prolétariat. Il en est de même de la sauvegarde de notre indépendance nationale et plus généralement de tous les tourments politiques que la situation de notre pays impose avec une pression croissante. Cela, vous le savez, mais il se trouve que, chez nous, le prolétariat n'est pas une classe exsangue ou désorganisée. Si la classe est divisée, elle reconnaît dans sa majorité la direction du Parti communiste. Vous ne pouvez vous servir de sa force comme d'une force d'appoint. Et vous êtes constamment dans la situation de devoir vous déterminer par rapport au mouvement qu'elle dirige, sans pouvoir

passer les compromis avec la bourgeoisie qui vous permettraient de jouer le rôle d'une troisième force.

Votre irritation s'accroît du fait que vous savez aussi que bon nombre d'intellectuels communistes ont adhéré au Parti sur la base d'objectifs communs à la petite bourgeoisie et au prolétariat ou pour des raisons idéologiques également communes. A partir de là, vous vous heurtez au fait qu'au cours des combats menés en commun, ils apprennent à *passer sur les positions idéologiques et politiques de la classe ouvrière*. Cela vous paraît à la fois une trahison du rôle de l'intellectuel, comme vous dites, et un marché de dupes. Eh bien ! oui, pour parler votre langage nous tirons les marions du feu pour une classe qui n'est pas celle de nos origines. Et délibérément. Sans autre bénéfice que la conquête de notre liberté véritable.

C'est précisément cette leçon de Marx que vous croyez le moment venu de démolir. Parce que les « erreurs et crimes » de Staline ont précisément porté atteinte à la liberté physique et morale de certains intellectuels. Il faudrait quand même que vous songiez un peu à la grossièreté du marchandage que vous nous proposez au nom des plus hautes exigences morales. Abandonner la révolution parce que changer le monde comporte des risques d'erreurs. Et en quoi les intellectuels sont-ils naturellement prémunis contre le danger de se tromper du moment qu'ils vont de l'avant ? Au nom de quels mérites aideraient-ils le prolétariat à être la classe nationalement dirigeante, la nation, à moins de s'être liés corps et âme à cette classe, c'est-à-dire de cesser d'être des intellectuels à l'extérieur du mouvement révolutionnaire pour devenir des combattants parmi d'autres au sein de l'avant-garde ? La question qui est posée est de savoir si les intellectuels font leurs les objectifs de la classe révolutionnaire ou s'ils prétendent lui imposer d'autres objectifs. Que vous posiez une telle question en partant de la critique faite par le XX<sup>e</sup> Congrès de l'exercice de la dictature du prolétariat en U.R.S.S. montre bien que votre préoccupation n'est pas que cette dictature soit améliorée, mais contestée. Et ici vous rejoignez Mauriac qui, du moins, nous dit clairement qu'à son avis les garanties que la bourgeoisie offre aux intellectuels qui veulent bien s'accommoder de son pouvoir lui paraissent préférables.

La bouée où vous vous accrochez est qu'en Hongrie on a vu la masse des intellectuels se mettre à défendre de semblables revendications. Vous êtes ravis de trouver parmi

eux de « vieux communistes » et cela vous paraît un argument de premier ordre qu'après dix années de démocratie populaire de telles choses se produisent. Vous aurez des mécomptes et vous ne serez pas le seul. L'alliance en France entre les intellectuels et l'avant-garde du prolétariat passe par une autre expérience; elle se fonde sur une richesse d'échanges et un partage d'épreuves qu'il suffit de quelques noms pour rappeler : Barbusse, Vaillant-Couturier, Péri, Decour, Solomon, Politzer, Feldman, Jean Richard-Bloch, Eluard, Léger, pour ne parler que des morts. Ce n'est pas seulement des liens entre les intellectuels et le prolétariat que cette liste témoigne, mais d'une expérience politique commune, et de l'expérience pratique et théorique que le Parti communiste français a des problèmes que pose la présence en son sein d'autant d'intellectuels.

Ceci touche, il me semble, à la plus grave de vos illusions. Ce n'est pas à Moscou ni dans le bureau de Staline que s'est fait le Parti communiste français, mais sur tous les champs de batailles, pacifiques ou non, de la nation. Et votre questionnaire n'est qu'une des escarmouches de ce combat. C'est en France et par des Français que les principes d'organisation et de conduite de ce Parti sont éprouvés. Cela s'est fait, entre autres, le 7 novembre 1956 et, voyez l'ironie qu'y met parfois l'histoire, ceux qui ce jour-là hurlaient « cocos assassins! » en partant à l'assaut de *l'Humanité* et du siège du Comité Central ont seulement apporté de nouvelles raisons, plus de sens encore à la commémoration en France de la date anniversaire d'Octobre 1917. Je ne sais ce qu'on pensera de nous plus tard. Il est possible que ce ne soit pas les œuvres que nous enfantons qui resteront. Notre peuple recèle cependant les sources de l'enrichissement de l'art, mais nous creusons à tort et à travers comme des défricheurs. Plus tard, il ne restera que le jaillissement des sources, de celles qui puisaient dans les nappes les plus riches. Et puis après ? Un sourcier malheureux recueille peut-être moins que celui qui ramasse la vase au fond des puits taris. J'aime mieux le sourcier. Ce qu'on retiendra, en tout cas, c'est ce qui s'invente ici au milieu des souffrances et des déchirements, ce nouveau mode de vie, ces hommes communistes qui se forgent. Et qu'importe que nous en percevions peut-être mal l'image, ce qui naît là emportera le meilleur de nous-mêmes, l'apprentissage de ce que l'homme doit être.



Je ne me fais pas d'illusions et ne crois pas que ces quelques ouvertures vers ce qu'un dialogue véritable pourrait conduire à explorer vous mettent ne serait-ce que la puce à l'oreille. Ce ne sont que des éléments de discussion et je doute fort que la discussion vous soit supportable sitôt qu'elle implique des interlocuteurs égaux en droit et non des complaisants. Mais enfin, vous ignorez si bien ce dont votre questionnaire traite que je continue de croire nécessaire que l'on vous mette en présence de quelques-unes des réalités sur lesquelles vous légiférez si légèrement.

Les points de vue que j'exprime me sont évidemment personnels, du moins sous la forme où je les ai présentés. Je n'ai ainsi parlé que du roman et de la poésie pour la bonne raison que je ne suis ni peintre, ni musicien et que je connais trop mal les questions soulevées par ces arts-là.

Il me reste néanmoins à vous préciser que les éléments de discussion que j'évoquais proviennent de diverses discussions réelles, lesquelles se poursuivront de toute façon, j'imagine, qu'elles vous intéressent ou non, parce qu'elles naissent de ce qui se fait, continuera à se faire et à se développer, quel que soit à ce propos votre jugement, votre silence ou votre refus d'examen.

Pierre DAIX.

#### POST-SCRIPTUM

J'avais mis à cette lettre ce que je croyais être son point final quand je suis tombé sur votre article à propos du *Roman inachevé* d'Aragon. Je vais vous faire plaisir. Je n'ai rien lu de si bas depuis bien des années et de si sordide sur Aragon depuis le temps où *Je suis partout* rocontait à sa manière *Le Crève-Cœur*.

Vous répondez là à la plupart des interrogations que je laissais en suspens. Vous êtes incapable de comprendre ce que le poète vous dit. Tant pis pour vous. Vous voilà en train de jouer avec l'anthologie de la fatigue, de la lassitude, de l'amertume que vous tirez, à votre image, de ces vers. Vous avez beau faire, tronquer, opérer de petits montages, ils ne se confondent point avec le reste qui n'est jamais que du Nadeau. Et jamais en vous le cuisse n'avait été aussi arrogant : « *Bien qu'il faille compter avec l'exagération poétique de formes et de contenus directement*

*empruntés au moyen âge avec ses chevaliers et ses cours d'amour, il semble que cette exaltation amoureuse de la dame contredise un peu aux commandements du réalisme socialiste.* » Pauvre homme, c'est que vous finissez par y croire à vos « commandements » ! C'est peut-être la conscience de votre pauvreté, de la dérision de vos tentatives pour codifier une révolution qui vous piétine, de l'échec de vos prétentions à vous ériger en expert des corrections que le mouvement ouvrier apporte à sa propre marche, le sentiment de votre impuissance, qui vous font ailleurs perdre toute mesure. Ce sont là des coups bas, vous le savez au reste. Votre rage mesquine mal assouvie, vous en serez pour votre courte honte. J'avais pris pour une erreur de perspective, doublée de lourdes ignorances, ce qui, chez vous, sort ici de plus profond, cette absence de cœur, cette morgue assez vile, cette incapacité à concevoir qu'on ne soit pas comme vous.

Il y a pire, et je le sais aussi bien que vous. Cette démente vous saisit parce que *Le Roman inachevé* vous tend un miroir implacable de votre propre déchéance. Voilà qu'ici les prestiges des plus beaux vers peut-être qu'ait écrit Aragon content une aventure où vous êtes resté englué dans les fondrières du chemin. Vous tirez avantage dans la vie d'avoir ramassé les miettes du surréalisme, d'être l'auteur de *l'Histoire du Surréalisme*, comme de collectionner ce que rejette le communisme. Et voilà que ce livre vous heurte à cette double histoire, mais vécue cette fois en homme, et non en pique-assiette. Vous vous êtes évertué à tirer de cette expérience de petits pièges à hauteur de rats. Le poète vous balaie dans sa marche et vous ne lui pardonnez pas de tirer de la même expérience une leçon d'homme, plus de lumière pour tous les hommes. Le dépit qui vous étrangle ne peut vous empêcher de porter ce jugement sur vous-même.

Je vous laisse à vos petites haines. Cela restera un étonnement pour moi que les corrections du XX<sup>e</sup> Congrès aient remué de tels flots de boue et de bile dans tous ces milieux qui se sont un peu frottés à la révolution et l'ont lâchée. J'avais bien vu partir le pavé, mais les contours de la mare et l'agitation des grenouilles sont révélateurs au delà de toute attente. C'était à mon tour d'avoir mal lu *William Shakespeare*, je le confesse : *« Liberté de mordre à bouche que veux-tu; on s'en donne à cœur joie; c'est tout bénéfice, on hait et l'on plaît. Jadis l'autorité avait ses scribes. C'était une meute comme une autre. Contre le libre esprit rebelle, le despote lâchait le grimaud... Le pédant élevé à la dignité d'argousin, rien n'est hautain comme cette bassesse. »*

Je m'attends que vous continuiez sur cette voie où vous voilà engagé. Vous raconterez peut-être que j'ai écrit cette lettre « sur ordre », parce qu'il vous arrangerait la vie qu'il en fût ainsi et un peu concevez mal sans doute, à la lumière du petit monde où vous semez vos oracles, qu'il en puisse être autrement. Je crois décidément qu'il est trop tard pour que vous ouvriez les yeux. Je vous assure, quand même, si vous regardiez un peu en vous et autour de vous...

Après tout, vous êtes un critique français, je n'ai pas choisi d'être du même pays que vous et je ne m'y fais pas et, que voulez-vous, vous me faites honte et il faut bien que je vous le dise.

## chronique

### LES DEUX PHILOSOPHES

*Il y avait une fois deux philosophes qui répondirent à une annonce parue dans le journal et furent engagés comme gardiens de phare d'une petite île perdue au beau milieu de l'Océan Pacifique. Ils étaient les seuls êtres humains de cet endroit, où ne se trouvait qu'une maison minuscule.*

*Après le débarquement et le départ du navire, ils ramassèrent leurs valises et se mirent en route vers la maison.*

*Quoiqu'ils fussent tous deux des philosophes, ils professaient des philosophies différentes.*

*L'un dit :*

*— Ceci est un endroit isolé, oublié de Dieu, mais grâce à ma philosophie, je suis persuadé que je pourrai m'y accommoder. Avec le temps, je puis me faire à n'importe quelle chose. Il s'agit seulement d'adapter sa pensée à la chose.*

*— C'est très isolé, répondit l'autre philosophe, mais je suis sûr que je pourrai l'accommoder à nos besoins. C'est une question d'efforts et de persévérance.*

*Ce disant, ils pénétrèrent dans la maison et l'inspectèrent. Tout alla bien jusqu'au moment où ils arrivèrent dans la chambre à coucher.*

*— Grands dieux ! dit l'un. Ce sont des nains qui ont dû vivre ici, avant nous !*

*Et c'était vrai. Les deux lits étaient tellement petits qu'un enfant aurait trouvé peine à s'y loger.*

*— Il n'y a pas de doute, il faut les transformer, continua le philosophe. Nous ne parviendrons jamais à y entrer.*

*L'autre secoua la tête :*

— *Tu es encore un de ces indécrotables revendicateurs, fit-il. Pourquoi ne pas laisser les choses telles qu'elles sont et les prendre comme elles sont ? Voilà ma philosophie. Mets-toi à la mesure des choses. Pourquoi essayer de changer le monde ? Prends-le tel qu'il se présente et tires-en le maximum. Voilà ma pensée.*

— *Mais, dit l'autre, ne serait-il pas plus sage de se mettre au travail et d'allonger les lits ? Moi, c'est ce que je vais faire du mien.*

— *Tu n'es qu'un rêveur maladroit, dit l'autre philosophe. Eh quoi ! En premier lieu, il te faudra couper un arbre, puis le débiter en planches, ensuite y enfoncer des clous et Dieu sait quoi encore...*

— *C'est tout à fait vrai, dit l'autre. Mais il faut ce qu'il faut. Et si je ne le fais pas, je n'aurai jamais une bonne nuit de sommeil.*

— *Ce n'est pas tout de battre la campagne avec tes idées utopiques, dit le conservateur. Essaie donc de les mettre en pratique ! L'arbre ne va-t-il pas tomber sur toi ? Des éclats de bois ne vont-ils pas s'enfoncer dans tes doigts ? Et si tu manques le clou avec le marteau et que tu te l'envoies sur le pouce ? Vous autres, révolutionnaires, vous ne songez jamais à ces choses-là.*

— *Fais comme tu veux, dit l'autre. Pour ce qui me concerne, je vais donner aux choses des dimensions plus confortables.*

*Il prit la hache et alla entamer un arbre.*

*L'autre se déshabilla et se plongea dans une baignoire d'eau froide. Le claquement de ses dents était tel qu'il attira le philosophe industriel.*

— *Que fais-tu donc là ?*

— *Je veux rétrécir, dit l'autre. A la tombée du jour, j'aurai exactement la dimension du lit.*

*Il attrapa un vilain rhume, mais il ne rétrécit pas. Ensuite, il prit un crayon et du papier et, afin de justifier son comportement, il écrivit un essai sur les vertus du manque de confort. A la fin de la journée, il s'approcha de son compagnon qui enfonçait les derniers clous dans le lit.*

— *J'ai bien étudié l'affaire, déclara-t-il, et j'ai décidé de me couper les jambes. D'ailleurs, les pieds me font souffrir. Et ainsi j'aurai la dimension nécessaire.*

— *Voici la hache, lui dit l'autre.*

Il remonta son pantalon, mit une jambe sur le bloc de bois, leva la hache, puis changea d'avis.

— Si Dieu désire que je souffre, dit-il, qu'il en soit ainsi ! Je ne dois pas m'opposer à sa volonté.

Tard dans la nuit, le philosophe industriel fut éveillé par quelqu'un qui lui secouait l'épaule.

— Ce que je n'aime pas chez vous autres, communistes, dit le conservateur, c'est qu'au bout du compte vous ne songez qu'à vous-mêmes. Comment peux-tu dormir confortablement dans ce grand lit, alors que moi, qui suis aussi un être humain, je me trouve en proie à des crampes insupportables ?

— Installe-toi, dit le révolutionnaire, et cesse de te lamenter.

Le conservateur prit place, détendit les jambes et soupira d'aise. Juste avant de s'endormir, il dit :

— Si ceci est encore un des trucs de la propagande que tu veux me servir, tu ferais aussi bien de ne pas essayer. J'ai un cerveau à moi et des idées à moi, et je ne supporterai pas que l'on me donne des ordres. Ce lit s'écroulera probablement avant que se lève le jour. Ne dis pas, après, que je ne t'ai pas prévenu...

Mike QUIN.

## notes

★ **POUR UN VERITABLE RESEAU DE CONFERENCES.** — Sous l'égide conjointe de *la Nouvelle Critique* et de l'Union des Etudiants communistes de France, un cycle de conférences, portant sur un certain nombre de problèmes à l'ordre du jour du socialisme, est organisé depuis quelques semaines déjà dans les grandes villes de France et les centres universitaires.

Le but de ces conférences est double : d'une part, en ces mois qui voient la constitution de l'Union des Etudiants communistes, contribuer à la formation idéologique des jeunes intellectuels sur la base du marxisme; d'autre part, au moment où se livre une intense bataille d'idées autour du marxisme, informer les plus larges couches d'intellectuels de toutes générations et de toutes disciplines et prendre position sur les questions les plus brûlantes de l'actualité, contre-révolution hongroise ou guerre d'Algérie, à partir des principes mêmes du socialisme scientifique.

C'est pour rendre sensible cette préoccupation que le cycle de ces conférences comporte trois thèmes se complétant l'un l'autre :

- Socialisme et lutte des classes;
- Socialisme et nation;
- Socialisme et culture.

Nous disons bien thèmes. Et non pas titres. Car le choix du titre proprement dit est laissé à l'initiative des organisateurs dans chaque ville.

La première de ces conférences a déjà été présentée dans un certain nombre de villes :

- Nancy, le 17 janvier (Jean Kanapa).
- Rouen, le 13 février (Jean Kanapa).
- Poitiers, le 20 février (Guy Besse).
- Dijon, le 22 février (Jacques Chambaz).
- Reims, le 27 février (Louis Baillot).
- Châlons-sur-Marne, le 28 février (Jacques Chambaz).
- Caen, le 21 mars (Jean Kanapa).
- Toulouse, le 27 mars (Jean Kanapa).

Le succès de ces conférences est encourageant. Le débat auquel elles donnent lieu est fructueux et se poursuit généralement jusqu'à une heure avancée... Concernant *la Nouvelle Critique* proprement dite, elles créent des contacts vivants entre la revue et ses lecteurs, permettant à ceux-ci de parler de vive voix avec nous de la revue, de ce qu'elle leur apporte et de ce qu'ils aimeraient y trouver encore. Et, chaque fois, *la Nouvelle Critique* étend ainsi son rayonnement à de nouveaux lecteurs, à de nouveaux amis. Quand la vente en est bien organisée (c'est-à-dire quand la revue est proposée aux auditeurs, dans les rangs mêmes du public), les résultats sont appréciables.

Cette riche expérience se poursuivra certainement, pour le premier thème du cycle, dans d'autres villes. Ainsi, à Lille le 11 avril, à Marseille le 15...

Après quoi, nous passerons à la deuxième étape, déjà réclamée par certaines villes : « Socialisme et nation »...

★ **ERRATA.** — *Un certain nombre d'erreurs d'ordre technique se sont glissées dans le texte du n° 83 de la Nouvelle Critique. Nous prions nos lecteurs de bien vouloir trouver ici les rectifications qui s'imposent.*

*Sur la page de couverture, lire « L'aveu de la complicité Favre-Bismarck » et non « L'aveu de la complicité Favre-Bismarck ».*

*La ligne de signature de l'éditorial intitulé « Héraus Speidel ! » a sauté. L'auteur de cet éditorial était Michel POLITZER.*

*Une interversion de lignes a rendu incompréhensible un passage de l'étude de Jan Fojtik, « La lutte des classes dans notre société ». Page 56, il faut lire le paragraphe central ainsi : « Dans la lutte contre les phénomènes bureaucratiques, dans la lutte pour la construction du socialisme sur la base d'une large activité des masses travailleuses, la critique révolutionnaire occupe une place importante. Elle devient peu à peu la force sans laquelle il serait impossible de résoudre les contradictions sociales à l'époque du communisme. Et ici, il ne s'agit nullement de la critique considérée comme quelque chose qui ne dépasse pas la « sphère idéologique », mais de la critique considérée comme rapport social. Or, c'est seulement en menant la lutte de classes à son terme qu'on peut créer cette nouvelle force motrice en tant que force sociale objective. Un rôle essentiel appartient donc, à cette fin, à l'Etat socialiste. Etc. »*

*Dans la chronique de Pierre Angrand, intitulée « L'aveu de l'alliance de Bismarck et des Versaillais contre la Commune de Paris », il fallait lire : page 126, note 1 (7<sup>e</sup> ligne) : « ...pour parfaire ce nombre... » et non « ...pour satisfaire ce nombre... ». - Page 127, 30<sup>e</sup> ligne : « ...Jusqu'à remettre ceux des Partisans qu'ils avaient pris... » et non « ...jusqu'à remettre ceux des Parisiens qu'ils avaient pris... ». - Page 130, 7<sup>e</sup> ligne : « M. de Gaslonde profère... » et non « M. de Goslonde profère... ». - Page 130, 27<sup>e</sup> ligne : « ...au Comte de Waldersee... » et non « ...au Comité de Waldersee... ». - Page 131, 21<sup>e</sup> ligne : « Et si Versailles avait strictement exécuté la convention en livrant les canons, ceux-ci n'auraient*

*évidemment pas servi aux Parisiens » et non « Et si Versailles avait strictement exécuté la convention en livrant les canons, ceux-ci n'auraient évidemment pas servi aux Prussiens. »*

*Enfin, dans l'article de Jean Rollin, « Collomb pour oublier Chadwick », page 135, une erreur de mise en page a fait passer tout un passage de la note 2 dans le texte de l'article. Il faut donc lire : « Un autre Anglais, peintre celui-là, Hitchens, tient salon en même temps que Chadwick. Etc. » Les alinéas commençant par des guillemets se lisent en suite de la note 2.*

*Nous demandons à nos lecteurs et à nos collaborateurs de bien vouloir nous excuser de ces erreurs.*

*le débat attendu...*

## **LES MARXISTES RÉPONDENT A LEURS CRITIQUES CATHOLIQUES**

mercredi 10 avril 1957

de 20 h. 30 à 23 h.

Salle de l'Alhambra,

50, rue de Malte

*sous la présidence de*

**LAURENT CASANOVA**

député, membre du Bureau Politique  
du Parti communiste français

*prendront la parole*

**ROGER GARAUDY**

Docteur ès lettres, député,  
membre du Bureau Politique

**GEORGES COGNIOT**

Agrégé de l'Université, député,  
membre du Comité Central

**GUY BESSE**

Agrégé de l'Université,  
membre du Comité Central

**HENRI DENIS**

Professeur à la Faculté  
de Droit de Rennes

*Les Révérends Pères CHAMBRE, BIGO et CALVEZ  
ont été invités à prendre part à la discussion*

vient de paraître

# RECHERCHES INTERNATIONALES

*à la lumière du marxisme*

Cahier n° 1 — Mars-Avril 1957

## LES ORIGINES DU FASCISME

### *Sommaire*

**S.M. SLOBODSKOI (U.R.S.S.)** : Naissance et développement du fascisme italien.

**Paolo ALATRI (Italie)** : Les origines du fascisme et la classe dirigeante italienne.

**György MAGOS (Hongrie)** : Le rôle du capitalisme occidental dans la stabilisation du régime de Horthy.

**Walter ULBRICHT (Allemagne)** : Sur la nature du fascisme hitlérien.

**Fritz KLEIN (Allemagne)** : Comment la grande bourgeoisie allemande a préparé la dictature fasciste.

**L.I. GUINTSBERG (U.R.S.S.)** : Les liaisons des milieux réactionnaires américains et anglais avec le parti hitlérien (1930-janvier 1933).

**DOCUMENT** : Le fascisme italien (*Extraits des thèses du III<sup>e</sup> Congrès du Parti communiste d'Italie*).

*Le cahier de 200 pages ..... 400 fr.*

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE CRITIQUE

paru dans  
**RECHERCHES SOVIETIQUES**

	<u>France</u>	<u>Etranger</u>
1. PHILOSOPHIE .....	450 fr.	500 fr.
2. BIOLOGIE .....	500 fr.	550 fr.
3. CINEMA .....	500 fr.	550 fr.
4. HISTOIRE DES IDEES SOCIALES EN FRANCE.....	500 fr.	550 fr.
5. LA REVOLUTION RUSSE DE 1905 .....	500 fr.	550 fr.
6. LITTERATURE FRANÇAISE : BALZAC, FLAUBERT, MAUPAS- SANT .....	500 fr.	550 fr.
7. GORKI, MAIAKOVSKI ET LE METIER LITTERAIRE.....	500 fr.	550 fr.

●  
Nous offrons

la collection complète de ces 7 cahiers  
au prix de  
3.000 fr. (France) — 3.300 fr. (Etranger)

●  
*Les abonnés de la Nouvelle Critique bénéficient d'une  
réduction de 20 % sur chacun des ouvrages ci-dessus,  
commandés directement à la Nouvelle Critique, 95-97,  
boulevard de Sébastopol, Paris.*

## SOMMAIRE

LE COMITE DE REDACTION : Nous accusons .....	1
Pierre DAIX : Lettre à Maurice Nadeau sur les intellectuels et le communisme .....	9

### CHRONIQUE

Mike QUIN : Les Deux Philisophes .....	187
--	-----

NOTES .....	190
-------------	-----

## REVUE MENSUELLE

**Rédaction, Administration et Service Abonnements**

95-97, boulevard de Sébastopol, PARIS (2<sup>e</sup>)

Tél. : GUT. 51-95 — C.C.P. Paris 6956-23

### ABONNEMENTS

	1 an (10 n <sup>os</sup> )	6 mois (5 n <sup>os</sup> )	3 mois (3 n <sup>os</sup> )
France :	1750 frs	900 frs	550 frs
Etranger :	1900 frs	pas d'abonnement	

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière étiquette et 30 frs en timbres.

**Vente aux Organisations**  
C.D.L.P., 142, bd. Diderot, PARIS-12<sup>e</sup>

**Vente aux Libraires**  
24, rue Racine, PARIS-6<sup>e</sup>

IMPRIMERIE RICHARD.  
24, rue Stéphenson, Paris-18<sup>e</sup>

Le Directeur-Gérant : Jean ETENDARD.

**200 fr.**

Étranger : 250 fr.